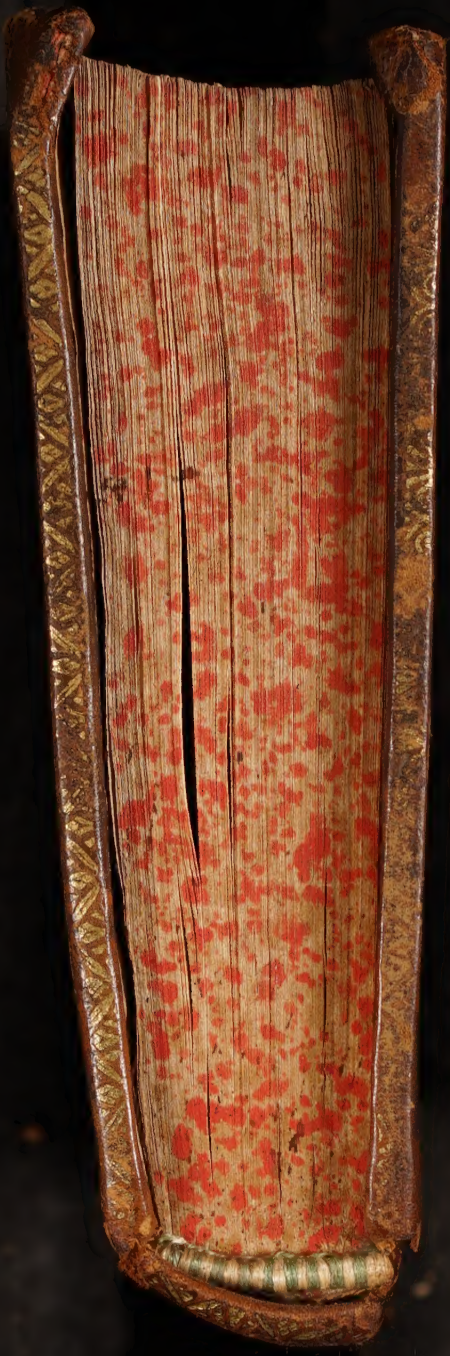
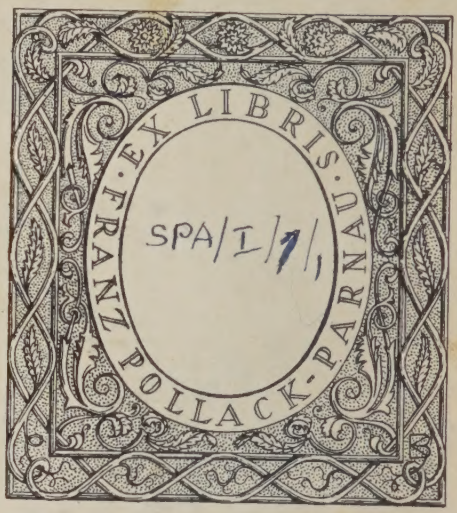
CONQ
DE SPA

TO. I.



K. XXXIX. 2. 14
2 Bde.

2 Bde.



HISTOIRE
DE LA CONQUESTE D'ESPAGNE PAR LES MORES,

COMPOSE'E EN ARABE

Par ABULCACIM TARIFF ABENTARIQ de la Ville de Medine, un des Capitaines qui furent à cette expedition.

TRADUITE EN ESPAGNOL

Par MICHEL DE LUNA *de la Ville de Grenade, Interprete de Philippe II. en la Langue Arabe.*

Avec une Dissertation de celuy qui l'a mise en François sur la verité de cette Histoire, conferée avec celles d'Espagne, & quelques Manuscrits Arabes, Turcs & Persans pour y servir de Preface & de preuve.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LOUIS BILLAINE, dans la grand' Salle du Palais, à la Palme & au grand Cesar.

M. DC. LXXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE

D'Abulcacim Tariff Abentariq.

LOUE' ſoit & glorifié à jamais un ſeul Dieu[a], & Createur de toutes choſes, dont le regne eſt ſans commencement & ſans milieu, auſſi bien que ſans fin.

[a] En Arabe *Alhaliq, Alhacedim.*

L'Eſtre d'où procedent tous les Eſtres : La cauſe premiere, & la ſeule qui ſubſiſte d'elle-meſme, & donne le branle à toutes les autres, qu'elle fait agir par des reſſorts incomprehenſibles, remüant comme il luy plaiſt le cœur de tous les hommes, & particulierement celuy des Rois ; pour accomplir par eux comme par de ſecondes cauſes ſur la terre, ce que ſa Providence a reſolu de toute Eternité dans le Ciel. Qui chaſtie qui le merite par ſa juſtice, & predeſtine qui il luy plaiſt par ſa

Misericorde, voyant écrit ensemble, & d'une mesme datte le passé, le present & l'avenir dans le grand Livre de sa Science infinie.

C'est à ce grand Dieu à qui je m'adresse avec humilité, pour obtenir la force qui m'est necessaire pour écrire exactement, & [a] veritablement l'*Histoire de la Conqueste d'Espagne*, & des guerres qu'a causées non seulement en ce grand Royaume, mais dans l'Afrique & dans toute l'étenduë des Arabies, la mort du Calife Aboulvalid Almanzor : Premierement

[a] En Arabe *Minsab*, c'est sans doute *Majab*, invention, à cause qu'il y a, sans rien inventer.

entre les Princes ſes enfans, & enſuite entre les Gouverneurs de tous ſes Royaumes, qui aprés s'eſtre revoltez contre leur Roy, ſe firent la guerre les uns aux autres pour le partage de ce grand Empire. Comme ie ne veux rien ajoûter de moy à de ſi grands évenemens, que les choſes conſiderables qui ſe ſont paſſées en ces temps là, ie n'en attens & ie n'en merite ni honneur ni profit. Je demande ſeulement à celuy qui lira ce que ie vas écrire, qu'il prie Dieu qu'il m'enſeigne ce qu'il faut

que ie faſſe pour ſon ſervice, & qu'il ſupplée ce qui ne ſe trouve pas en moy par ſa grace. Auſſi bien ie ſuis aſſuré qu'on me blâmera d'avoir entrepris un deſſein ſi vaſte, & que pluſieurs trouveront (comme il eſt vray) qu'il faloit des [a] Genies plus élevez & plus polis en meſme temps que le mien, pour donner le poids & l'autorité neceſſaire à un ſi grand ouvrage. Mais apres en eſtre demeuré d'accord avec eux, ils me permettront de leur dire les raiſons qui m'y ont porté: Et peut-eſtre

[a] En Arabe *Fach meallal-bimar*, terre haute.

ſeront-ils ſatisfaits quand ie leur diray, que ie me ſuis trouvé dans cette guerre depuis le premier iour que le Capitaine Tariff eſt entré en Eſpagne avec le Comte Julien, iuſqu'à ce qu'il ait achevé cette Conqueſte, & qu'il n'y a point de bataille ny d'occaſion où ie n'aye eſté en perſonne, excepté le ſiege de Carmone & de Merida, à cauſe que dans ce temps là j'eſtois dans la Province de Grenade avec ce grand Capitaine.

Ainſi ie puis dire que i'ay eſté témoin de la pluſ-

part des choſes dont ie parle, & que pour celles que ie n'ay point veuës, i'ay eu dans tous les temps la curioſité de m'en informer des perſonnes qui les pouvoient mieux ſçavoir; comme des principaux Officiers & des Generaux des Armées, qui m'ont eux-meſmes donné les Lettres, & les Memoires dont ie fais mention dans cette Hiſtoire, afin de me donner lieu de l'écrire quelque iour.

J'oſe donc eſperer que ceux qui prendront la peine de la lire, au lieu de

s'étonner de ma hardieſſe me ſçauront gré de ma bonne volonté, & auront quelque indulgence pour les fautes qui s'y rencontreront ſans doute en grand nombre, quand ils conſidereront qu'il n'y a perſonne dans le monde qui en ſoit exemt, & qui ne doive prendre garde aux ſiennes avant que de juger de celles d'autruy. Il y en aura meſme quelques-uns qui trouveront qu'il y auroit bien plus de raiſon de me blâmer de n'avoir fait aucuns memoires de tout ce que j'ay vû, que de les avoir faits tels

ã *Nia cha mila*, inclination.

qu'ils ſont,& les plus grands Critiques ſeront obligez d'avoüer que ſi tous les Auteurs qui ſe mélent de travailler ſur l'Hiſtoire,avoient eu comme moy quelque part aux évenemens qu'ils décrivent, leurs ouvrages ſeroient bien mieux receus du Public, & ne ſeroient pas pleins comme ils ſont pour la pluſpart,de fauſſetez ou d'incertitudes.

Je ne fais point de difficulté d'en parler de la ſorte: car comme au moment que j'écris ces grandes choſes, il y a encore des gens de ce temps-là, qui en ont vû la

plus grande partie auſſi bien que moy, & qui me peuvent démentir, ſi ie ne les rapporte pas comme elles ſe ſont paſſées. Je me contenteray de les prendre à témoin de la verité, & ie me ſoûmets volontiers à leur cenſure.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 15. Février 1680. Signé LE PETIT. Il eſt permis au Sieur LE ROUX de faire imprimer *Les Conqueſtes d'Eſpagne par les Mores*, par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, pendant le temps & eſpace de ſix Années, & deffences ſont faites à tous Libraires ou Imprimeurs de l'imprimer, ny d'en vendre de contrefaits, ſur peine de trois mille livres d'amende, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, comme il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres.

Et ledit LE ROUX a cedé ſon droit de Privilege aux Sieurs LOÜIS BILAINE & CLAUDE BARBIN, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de Paris, ſuivant l'Arreſt de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 17. Février 1680.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

TABLE

DES CHAPITRES contenus en cette premiere Partie.

LIVRE PREMIER,

Contenant la Vie du Roy d'Eſpagne Dom Rodrigue. De la Conqueſte de ce Royaume ſous le Caliphe Valid Almanzor ; Et des Guerres que ſa mort cauſa en Afrique, en Europe & en Aſie, entre ſes Enfans & ſes Capitaines. *page* 1

Chapitre I. *ANagilde veuve du Roy Acosta, se retire avec le Prince son fils à Cordouë. Rodrigue la convie de le ramener à la Cour pour assister à une Feste : Elle y vient, & en repart aussi-tost.* pag. 3

Chap. II. *Rodrigue fait arrester le Prince D. Sanche, sa Mere le délivre de Prison, & passe avec luy en Afrique.* 11

Lettre de la Reine Anagilde, Mere du Prince D. Sanche, au Roy D. Rodrigue. 17

Chap. III. *Rodrigue fait abatre la pluspart des forteresses de son Royaume, & commet plusieurs violences qui luy attirent la colere de Dieu.* 29

Chap. IV. *Rodrigue devient amoureux de Florinde, appellée par*

par les Arabes la Cava. *Elle mande au Comte Iulien ſon Pere qui eſtoit lors en Afrique, la violence que le Prince luy a faite.* 38
Lettre de Florinde au Comte Julien, ſon Pere. 41
Chap. V. *Le Comte Iulien ayant ſceu l'outrage fait à ſa fille, ſe reſout de s'en vanger, & de livrer l'Eſpagne aux Mores.* 45
Lettre de Muca à Valid Almanzor. 49
Lettre de Valid Almanzor à Muca. 53
Chap. VI. *Rodrigue entre dans une Cave qui eſtoit aux portes de Tolede, & penſant y trouver des Treſors, il n'y trouve que des préſages de la perte d'Eſpagne.* 57
Chap. VII. *Muca envoye Tariff & le Comte Iulien en Arabie pour*

rendre compte à Almanzor du ſuccés du voyage qu'ils avoient fait en Eſpagne. 70
Prediction faite par un Religieux. 85
Chap. VIII. *Grands préparatifs de guerre que fait Rodrigue dans les Païs de ſon obeïſſance.* 91
Chap. IX. *Muca paſſe en Eſpague & ſe joint à Tariff. Rodrigne ſe met luy-meſme à la teſte de ſon Armée, leur donne bataille & la perd.* 99
Chap. X. *Le General Tariff fait chercher D. Rodrigue par tout le Païs, & promet de grandes recompenſes à qui le luy mettroit entre les mains mort ou vif.* 112
Chap. XI. *Des amours de Mahomet Gilhair avec la Reine, qui l'oblige de ſe faire Chrétien,*

& l'épouſe en ſuite. 118
Chap. XII. *Tariff ſe rend Maiſtre de la Province de Grenade, & des montagnes neigeuſes, appellées par les Eſpagnols du* Soleil *& de l'*Air. 130
Chap. XIII. *Conqueſtes de Muca, & ſon retour à Cordoüe.* 142
Chap. XIV. *Ionction des deux Generaux, & leur entrée en Caſtille.* 160
Chap. XV. *Marche des deux Generaux du coſté de Valence & de Murtia, & leur retour à Cordoüe.* 170
Chap. XVI. *De l'ordre que Tariff laiſſa en Eſpagne, avant que d'en partir.* 176
Lettre du Roy Pelage, au General Tariff Abenziet. 187
Lettre du General Abenziet à Caliphe Valid Almanzor. 190

Chap. XVII. *Pelage prend la ville de Gixa sur les Mores, & y fait mettre le feu.* 194

Chap. XVIII. *Malheureuse fin du Comte Iulien, de la Comtesse sa femme, & de Florinde sa fille.* 203

Chap. XIX. *Muca fâché de ce qu'Almanzor ne l'avoit pas mandé aussi bien que Tariff, luy envoye son Frere, avec la description de toute l'Espagne.* 210

Lettre de Muca Vice-Roy d'Afrique à Caliphe Almanzor, Empereur des Arabes. 214.

Chap. XX. *Adilbar va investir la ville d'Hispalis avec son Armée, mais il est obligé de lever le siege, & de s'en retourner à Cordoüe.* 221

Lettre de Valid au Roy de Thunis. 226
Réponce du Roy de Thunis. 229
Chap. XXI. *Adilbar fait une seconde entrepriſe ſur Hiſpalis, qui ne luy réüſſit pas mieux que la premiere.* 242
Chap. XXII. *Adilbar va à Valence, défait le Gouverneur de cette Province, & luy fait trancher la teſte.* 255
Chap. XXIII. *Almanzor donne à Tariff une place dans ſon Conſeil, & le choiſit pour ſon Ambaſſadeur extraordinaire, pour la concluſion du Mariage du Prince ſon fils, avec la fille du Roy de Thunis.* 259
Lettres Patentes de la démiſſion d'Almanzor, en faveur de ſon fils. 264

Chap. XXIV. *Abraham Amçari va combatre Abenbukar, le défait, & luy fait trancher la teſte.* 279

Chap. XXV. *Le Roy Aboulvalid aſſemble une grande Armée en Afrique, & marche contre ſon frere Abraham, luy donne la bataille dans laquelle Abraham eſt tué.* 289

Lettre du Roy Aboulvalid à Muca. 291

Chap. XXVI. *Adilbar Vice-Roy d'Eſpagne mene ſon armée dans la Biſcaye contre Pelage, & en revient ſans rien faire.* 302

Chap. XXVII. *De la mort du Roy de Thunis, & des grandes guerres qu'Aboulvalid fut obligé de faire, pour ſe rendre maître de ce Royaume.* 310

Chap. XXVIII. *Aboulvalid*

fait Muca Generaliſſime de ſes armées, & aprés avoir reduit le Royaume de Thunis ſous ſon obeïſſance, s'en retourne en Arabie. 319
Lettre d'Aboulvalid à Muca Abenzair. 321
Chap. XXIX. *Serment de fidelité que fait prêter Aboulvalid à Iacob Almanzor ſon fils par les Eſtats.* 332
Chap. XXX. *Mort d'Aboulvalid qui laiſſe à un de ſes Parens, nommé* Mahomet Amçari, *la Regence de l'Eſtat, pendant la Minorité de ſon Fils.* 342
Chap. XXXI. *Le Regent Amçari voulant ôter la vie au Prince Almanzor, eſt découvert, & puny de ſa perfidie.* 355

TABLE DES CHAPITRES.
Chap. XXXII *Mort du Prince Almanzor, la Reine sa mere en meurt peu de temps aprés de douleur, & Ali Abilhacheb se fait proclamer Calife.* 361

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA CONQUESTE D'ESPAGNE PAR LES MORES.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CONTENANT La Vie du Roy d'Eſpagne Dom Rodrigue. De la Conqueſte de ce Royaume ſous le Caliphe Valid Almanzor ; Et des Guerres que ſa mort cauſa en Afrique, en Europe & en Aſie, entre ſes Enfans & ſes Capitaines.

Luna, & tous les Auteurs Eſpagnols mettent *Miramamolin*, au lieu de *Emir el mumenin*, Prince des Croyants. *Almanzor*, veut dire Auguſte, victorieux. *Caliphe*, Vicaire, Succeſſeur.

CHAPITRE PREMIER.

Anagilde veuve du Roy Acoſta, ſe retire avec le Prince ſon Fils à Cordouë. Rodrigue la convie de le ramener à la Cour pour aſſiſter à une Feſte : Elle y vient, & en repart auſſi-toſt.

EN l'année 91. de l'Hegire, l'Eſpagne eſtoit gouvernée par un Roy nommé Rodrigue de la Race des Goths, peuple venu en ce païs-là du fond du Nord, & qui faiſoit profeſſion de la Religion

Hegire, ſignifie fuite, d'où les Arabes cõmencent à compter leurs années l'an 91. de l'Egire,

revient à l'an 712. de Nôtre Seigneur.

Chreſtienne. Ce Royaume joüiſſoit alors d'une profonde Paix, & luy eſtoit auſſi ſoûmis que le pouvoit eſtre autrefois l'Arabie au grand Almazor nôtre Souverain Seigneur. Tellement que ce mal-heureux Prince (car nous le pouvons bien nommer ainſi) eut la liberté de s'abandonner à tous les vices, dont l'oiſiveté eſt ordinairement la ſource.

Ce qui le tenoit en bride étoit le jeune Prince D. Sanche fils du feu Roy Acoſta ſon frere aîné, à qui par conſequent * la Couronne eſtoit eſcheuë aprés ſa mort, & qui ne luy avoit eſté confiée que juſques à la Majorité de ſon Neveu. Mais il avoit de la peine à ſe deſſaiſir d'un ſi precieux dépoſt, & ne ſongeoit qu'à trouver moyen de s'appro-

Har Malmucq, Sceptre Royal.

prier tout à fait l'autorité qui ne luy ſembloit pas aſſez douce, tant qu'elle ne ſeroit qu'empruntée.

Plus ſon Neveu ſe fortifioit, & de corps & d'eſprit, plus cet Oncle dénaturé en avoit de chagrin & d'inquietude. L'affection que tous les Grands luy témoignoient, luy donnant bien avant le temps une jalouſie * qu'il avoit de la peine à diſſimuler.

* *Aldahir*, montrer autre choſe exterieurement.

La Reine Anagilde s'eſtant apperceuë plûtoſt que perſonne de la mauvaiſe volonté qu'il avoit contre ſon Fils, ne le perdoit guere de veuë, & ne mettoit auprés de luy que des gens dont elle eſtoit fort aſſurée. Mais enfin la tendreſſe qu'elle avoit pour D. Sanche, luy faiſant penetrer dans tous les mauvais deſſeins de Rodrigue, &

prevoir l'orage qui devoit bientoſt fondre ſur ſa teſte : Elle luy demanda permiſſion de ſortir de Tolede qui eſtoit le ſejour ordinaire des Rois de Caſtille, pour ſe retirer à une ville d'Andalouzie nommée Cordouë, où elle emmena ſon Fils & toute ſa Maiſon. Cette reſolution, à laquelle il n'oza pas s'opoſer, le fit entrer en de nouvelles & de plus fortes défiances ; il s'imaginoit à tous momens que ſon Neveu avoit atteint les ans de ſa Majorité, qu'il falloit luy remettre le Sceptre entre les mains, & de Roy abſolu qu'il eſtoit devenir Sujet * de ſon Pupille. Et regardant cette cheute, comme une choſe pire que la mort, il ne trouvoit point de meilleur moyen pour s'en garantir, que de la donner plûtoſt à D. Sanche.

Alcabir, ſoûmis, ſubjugué.

Pour venir plus aiſément, & plus ſecretement à bout de ce deſſein, il fit publier un Tournoy à Tolede, où l'on ne fut occupé pendant pluſieurs jours qu'aux preparatifs d'une ſi grande Feſte : Et comme il convioit tout le monde de s'y trouver au jour qu'elle devoit commencer, il envoya un Courier exprés à Cordouë pour prier inſtamment la Reine Anagilde de l'honorer de ſa preſence, & de celle du Prince ſon Fils. Cette Princeſſe avoit toujours peur de quelque trahiſon, elle s'excuſa d'abord de ce voyage : Enfin ce voyant preſſée par des Couriers qu'on luy envoyoit les uns ſur les autres, elle tint Conſeil avec ceux en qui elle crût pouvoir prendre confiance. Ils trouverent tous que la deffiance qu'el-

le avoit de ſon Beau-frere eſtoit bien fondée, mais qu'il ne falloit pas la faire paroiſtre. Que Rodrigue devineroit aiſément la raiſon pour laquelle le Prince n'iroit point à la Cour, & ſe pourroit porter à des extrémitez, dont il ne falloit point luy donner de ſujet.

Auſſi-toſt aprés les ordres pour le depart eſtant donnez, & les bruits s'en eſtant répandus en Andalouſie, pluſieurs perſonnes de qualité vinrent luy demander la permiſſion de la ſuivre, & la Reine qui n'eſtoit pas faſchée de ſe faire accompagner par le plus de monde qu'elle pourroit, accepta leurs offres avec joye. Elle s'en alla donc avec une ſuite fort nombreuſe & fort leſte dans la Province de Caſtille; En arrivant à

Tolede, elle y fut receuë avec tout l'honneur qui luy eſtoit deû, & y trouva la Cour extraordinairement groſſe.

Elle fut logée avec toute ſa ſuite dans un Palais magnifique, où à peine elle eut demeuré le temps qui eſtoit neceſſaire pour ſe délaſſer de la fatigue d'une ſi grande marche, que le jour deſtiné pour la ſolemnité de cette Feſte eſtant venu, on la vint querir en ceremonie pour la mener ſur un Eſchaffaut * qu'on avoit élevé & tapiſſé, magnifiquement dans la place, où le Prince D. Sanche s'aſſit au milieu ayant le Roy ſon Oncle à ſa droite, & la Reine ſa mere à ſa gauche.

Mauſech, haut, dais, Eſchaffaut.

Si-toſt que cette Feſte qui ſe paſſa avec beaucoup de joye & de magnificence fut achevée,

quelque priere & quelque instance que fit le Roy D. Rodrigue pour obliger Anagilde de demeurer quelques jours à se divertir dans sa Cour : Elle demeura ferme dans la resolution qu'elle avoit prise, & alleguant les meilleures raisons dont elle pût s'aviser, prit congé de luy, & s'en retourna en diligence à Cordouë avec son Fils, & tout le monde qu'elle avoit emmené.

Rodrigue desesperé de ce qu'un depart si prompt ne luy avoit pas donné lieu d'executer son mauvais dessein, & touché vivement de ce que dans le voyage qu'avoit fait D. Sanche à Tolede, les Grands de la Cour, les Gouverneurs des Places, les Prelats, & les Peuples * l'avoient traité en sa presence

Althamma, le menu Peuple, les Communes.

comme leur veritable Roy, ne ſçavoit comment faire pour ſe rendre ſeul Maître de l'Eſpagne. Il rouloit mille choſes dans ſon eſprit, mais il ne s'arreſtoit ſur pas une où il ne trouvaſt mille inconveniens, & dont il pût vray-ſemblablement ſe promettre une bonne iſſuë. Enfin il reſolut ce que nous verrons au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Rodrigue fait arreſter le Prince D. Sanche, ſa Mere le délivre de Priſon, & paſſe avec luy en Afrique.

RODrigue aprés avoir manqué une ſi belle occaſion de ſe deffaire de ſon Neveu,

eſtoit trop abatu pour pouvoir rien imaginer ny reſoudre de luy-meſme. Mais ce n'eſtoit pas aſſez de trouver des expedients, il faloit des gens qui fuſſent capables de s'en ſervir. Atolphe eſtoit celuy de la Cour en qui il avoit plus de confiance, il ſe déchargea donc ſur luy d'un ſecret * qui luy peſoit d'autant plus, qu'il le vouloit mieux garder en luy-meſme, & luy offrit en meſme temps tout l'or & l'argent qui eſtoit en ſa puiſſance, & les Gouvernemens des Places les plus conſiderables de ſon Royaume, s'il pouvoit l'aider à venir à bout de ſon deſſein.

*Amr, le car, chose.

Atolphe qui ne manquoit ni d'induſtrie ni de malice, luy conſeilla de pratiquer de faux témoins, qui chargeaſſent D.

Sanche de quelque grand crime. Luy repreſentant que quand il le feroit arreſter ſous couleur de juſtice, perſonne n'y pourroit trouver à redire, & que pendant la Priſon du Prince il luy ſeroit fort aiſé, ou de le faire mourir, ou de ſe rendre tellement Maiſtre du Royaume, qu'il ſeroit impoſſible de luy en ôter l'adminiſtration.

Le Roy goûtant fort cette penſée, ne fut pas long-temps ſans faire faire le procés à D. Sanche, qui ſe trouva par les informations chargé de crimes auſſi noirs & auſſi atroces qu'il faloit pour le faire arreſter Priſonnier.

Atolphe en ayant eu la Commiſſion, partit de Tolede ſans qu'on pût ſoupçonner le ſujet de ſon voyage, & s'eſtant rendu

à Cordouë avant qu'on s'en pût douter, entra dans la chambre du Prince qu'il trouva dormant en toute seureté d'une pareille trahison, & passant en diligence au travers de la Ville qui ne sçavoit ce que c'estoit, il l'emmena par les montagnes qui composent le Desert, qui separe la Castille de l'Andalouzie, dans une petite * Tour qu'on peut découvrir de Cordouë, dont elle n'est pas fort éloignée, & qui se nomme la *Tour de la Pierre.*

Tour de la Pierre dans la *Sierra Morena*, lande ou montagne brune, noire.

La Reine étonnée d'un coup si inopiné, fut quelque temps sans sçavoir à quoy se resoudre; mais comme elle avoit plus de cœur que son sexe n'en donne ordinairement, & qu'elle se douta bien-tost de ce que ce pouvoit estre, elle resolut de tirer à quelque prix que ce fût

ſon Fils d'un ſi grand peril. De façon qu'ayant fait monter à cheval vingt-cinq des plus reſolus de ſa Maiſon, & leur ayant fait prendre des armes, auſſi bien qu'à trente-cinq autres à qui elle ordonna de la ſuivre à pied : Elle fut elle-meſme avec cette petite troupe aprés ceux qui emmenoient ſon Fils qu'elle joignit dans cette Tour, dont je viens de parler.

D'abord Atolphe voulut ſe deffendre, mais l'ayant attaqué vigoureuſement, & tué tous les ſiens, elle le prit luy-meſme Priſonnier, & ramena ſon Fils à Cordouë.

D'abord elle ſongea à ſe fortifier dans cette Ville, & de la munir de toutes choſes ; mais craignant que Rodrigue ne l'y vint aſſieger, elle ramaſſa tout

ce qu'elle avoit de plus precieux, & ayant assemblé ses plus fideles Serviteurs, elle se retira vers la partie la plus Occidentale de l'Espagne, en une place qu'on nommoit les Algesires, qui appartenoit au Comte Julien, celuy qui peu aprés fut cause de la perte d'Espagne. Ne s'y trouvant pas mesme en assez grande seureté, elle crut qu'il faloit mettre la Mer entre elle & D. Rodrigue, & aller chercher dans un Païs Estranger du secours pour conquerir le sien. Cette resolution * estant prise, elle fit couper le nez & les oreilles à Atolphe, comme à un traître à son Roy, & passa le Détroit aprés l'avoir renvoyé au Roy son Beau-frere, avec une Lettre qui d'Espagnol traduite en Arabe, est telle.

Algald, dessein, resolution.

LETTRE DE LA REINE ANAGILDE MERE DU PRINCE D. SANCHE, AU ROY D. RODRIGUE.

Cette Lettre fut trouvée dans le Cabinet du Roy D. Rodrigue à Cordouë, & comme elle avoit esté traduite d'Espagnol en Arabe par *Abentariq*, il a falu la remettre en la langue où elle estoit originairement.

La mal-heureuse Anagilde au traître D. Rodrigue, Salut qu'il ne merite pas.

IL faut bien que ta malignité naturelle & l'envie que tu as de regner à quelque prix que ce soit,

t'ait plongé dans un étrange aveuglement, pour te rendre si injuste que de vouloir pratiquer de faux témoins contre un Innocent, si perfide que de vouloir manquer de foy à ton Seigneur, si dénaturé que de vouloir ôter la vie à ton Neveu.

Toutes les Loix de la Chevalerie aussi bien que celles de l'humanité, ne permettent pas de se venger de ceux qui nous ont voulu le plus de mal, dés qu'ils ne nous en peuvent plus faire : Et mesme la generosité veut qu'on leur pardonne, encore qu'ils nous en ayent fait ; mais la moindre de ces vertus est trop grande pour toy. Tu ne veux point sçavoir ce que c'est que tous ces devoirs, & tu ne te soucie point des loüanges qu'attirent les belles actions, puis qu'au lieu d'estre pour la verité qui est amie de Dieu, tu ne cherches qu'à l'étouffer, &

te déclarer contre elle, & contre ton propre ſang, jurant la perte de celuy qui n'a jamais eu la moindre penſée de t'offencer, & qui au contraire a eu tant de confiance en toy, qu'il s'eſt mis ſous ta protection.

*Tu ferois bien mieux de faire la guerre à tes ennemis, & conquerir quelqu'une de leurs Provinces, que de t'attaquer à une Femme & à un Enfant, où tu n'as point d'honneur à acquerir, & où tu ne ſçaurois manquer de le perdre en ce monde, pour perdre aprés cela ton ame en l'autre. Apprens à ne plus faire * de deſſeins ſi vagues, & ſi criminels, & ſonges à ne plus mener une vie auſſi deſordonnée que celle que tu meines, pendant que Dieu qui ne veut que la * converſion du Pecheur, te peut encore faire miſericorde.*

Bitum, mauvais deſſein.

Tauba, penitence, changement.

Penſes-tu que ton Regne dure toûjours ? Ne ſçais-tu pas qu'il n'y a que celuy de Dieu qui n'a point de fin ? Que tous les Rois de la terre ne ſont que pouſſiere, qu'ils la doivent redevenir un jour, & que lors que tu te preſenteras devant ſon Tribunal aprés ta mort, tu n'y porteras que les biens & les maux que tu auras faits en ta vie ?

*Ie t'en avertis de ſa part, & te ſomme de rendre la Couronne à qui elle appartient, & te contenter de ta condition. Si tu ne le fais ; aſſure-toy, que quoy que je ne ſois qu'une femme, & par conſequent foible, la verité ſera ma force, & me fera triompher avec l'aide de Dieu de tous tes artifices *, qui s'en iront tous en fumée ; l'innocence de mon Fils, auſſi bien que la mienne ſeront des chaînes d'acier*

Algadr, trahiſon.

que tous tes efforts ne pourront jamais rompre, & la calomnie & la trahiſon dont tu nous veux envéloper, ne dureront pas plus que des tiſſus de filaſſe pourrie. Au lieu que la juſtice de ma cauſe eſtant ferme & ſtable comme du marbre, paroiſtra aux yeux de tout le monde, auſſi claire & auſſi pure que du criſtal. Il t'eſt bien aisé de juger du peu de raiſon que tu as par le peu d'aide que le Ciel te donne. Tu as envoyé prendre un Innocent avec une troupe d'Archers, comme ſi ç'avoit eſté quelque mal-faicteur. Dieu a rompu ces liens, & ſi tu en doutes, tu n'as qu'à voir le nez & les oreilles de celuy à qui tu en avois donné la Charge, qui t'apprendra qui de toy ou de nous a le meilleur droit. Ie vas finir ma Lettre, mais apprens que je ne ſuis pas reſoluë de

*finir ni mes ſoins ni mes efforts contre toy, dont au contraire, je ne me deſiſteray jamais que je ne me voye pleinement vengée. Des * Algeſires le 23. jour de Janvier l'An 750. de l'Ere de Ceſar.* Au deſſus du paquet, il y avoit à D. Rodrigue le Tyran, & l'Uſurpateur du Royaume de D. Sanche ſon Neveu.

L'Ere de Ceſar, d'où les Eſpagnols cómencent à compter les années eſt 38. ans avant N. Seigneur.

Rodrigue cependant, qui croyoit avoir bien pris ſes meſures, ſe flattoit de l'eſperance de voir bien-toſt arriver ce Priſonnier, dont il avoit tant d'envie de ſe deffaire. Mais il fut bien ſurpris quand il vit venir ſon cher Atolphe tout défiguré comme il eſtoit, criant, & ſe deſeſperant contre ſa mauvaiſe fortune. Il le fut encore bien davantage quand aprés luy

avoir demandé qui l'avoit mis en cet eſtat, il luy compta que ayant pris D. Sanche & l'emmenant à Tolede, la Reine ſa Mere eſtoit ſorrie de Cordouë avec beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, & avoit fait tant de diligence qu'elle l'avoit attint en chemin, avoit taillé en pieces tous les ſiens, quelque reſiſtance qu'il eût faite avec eux pour l'empeſcher de luy ravir ſon Priſonnier, & qu'elle luy auroit ſans doute donné la mort auſſi bien qu'aux autres, ſans qu'elle l'avoit voulu reſerver pour luy apporter cette Lettre, qu'il ne croyoit pas qui luy fût fort ageable. Le Roy aprés l'avoir priſe luy demanda ce qu'Anagilde & ſon Fils eſtoient devenus? Et comme il luy eut dit qu'ils s'eſtoient

embarquez pour paſſer en Afrique, il en eut tant de douleur qu'il en penſa perdre l'eſprit. Il s'alla enfermer dans ſon cabinet pour ſe laiſſer aller avec plus de liberté au chagrin qu'il avoit du mal-heureux ſuccés de ſon entrepriſe. Il ne put alors s'empeſcher d'ouvrir la Lettre de la Reine, & comme la verité a beaucoup de force, il ſentit en ce moment quelque repentir de ce qu'il avoit fait. Mais l'ambition eſtant la paſſion dominante de ſon ame *, le remors de ſa conſcience ne luy fit pas tant de peine que la peur qu'il eut qu'Anagilde n'allaſt demander du ſecours aux Mores contre luy. Cela fit qu'il manda en diligence le Comte Julien à qui eſtoit le Chaſteau des Algeſires

* Fagr, eſprit, penſée

où

où elle avoit ſejourné quelque tems devant que de paſſer en Afrique, afin de découvrir par luy ce qu'elle y alloit faire. Ce Comte eſtant arrivé à la Cour, & ayant aſſuré le Roy qu'elle eſtoit partie en reſolution de porter les Mores à luy faire la guerre; il reſolut de l'envoyer en Afrique pour travailler à détourner cét orage, & pour faire mieux recevoir les Lettres qu'il écrivoit à Muca, qui en eſtoit alors Vice-Roy pour le Caliphe Valid Almanzor. Il les accompagna de quantité de * preſens, & luy fit offrir de faire un traité d'Alliance avec ſon Maiſtre. Anagilde cependant eſtant tombée malade de douleur encore plus que de fatigue, fut obligée de ſejourner quelque tems à une ville d'Afrique

* *Haddâvia*, ou plûtoſt *Haddya*. preſens.

nommée Tanger, ce qui fit que le Comte D. Julien vid le Vice-Roy, & luy presenta les pierreries que Rodrigue luy envoyoit, devant qu'il eut oüy parler d'elle. Muca le receut avec beaucoup d'honneur, & aprés l'avoir traité plusieurs jours dans une maison qu'il luy avoit fait preparer, il luy fit réponce qu'il ne pouvoit de son chef resoudre rien de ce que vouloit Rodrigue ; mais que s'il vouloit attendre quelque tems, il écriroit au Caliphe Almansor, qui recevroit sans doute comme il devoit les avances d'un si grand Roy, & feroit tout ce qui seroit le plus honneste & le plus convenable pour l'un & pour l'autre.

Sur ces entrefaites Rodrigue

eut nouvelle qu'Anagilde & D. Sanche eſtoient morts à Tanger, dont il eut une fort grande joye, ſe voyant au point où il y avoit long-tems qu'il ſouhaitoit d'eſtre, & croyant qu'il n'avoit plus rien du tout à craindre. Il luy ſembla pourtant que l'amitié des Mores luy pourroit toûjours eſtre utile à quelque choſe. C'eſt pourquoy il écrivit au Comte Julien que nonobſtant la mort du Prince, il ne laiſſaſt pas de demeurer en Afrique pour attendre le ſuccés de ſon Ambaſſade.

Aprés avoir pris ces précautions pour le dehors, il ne ſongea plus qu'à s'aſſurer tout-à-fait au dedans de l'Eſpagne, où il y avoit encore quelques Princes qui pouvoient luy diſputer

la Couronne. Il fit tenir les Etats à Tolede, où la mort de D. Sanche eſtant publiée, il ſe fit préter le ſerment de fidelité par tous les Grands qui y eſtoient aſſemblez, comme à ſon legitime ſucceſſeur dans le Royaume. Il ſe fit meſme couronner en grande ceremonie, & avec toutes les réjoüiſſances qui ont accouſtumé de ſe faire en de pareilles ſolemnitez. Mais au milieu de cette joye, il ne laiſſoit pas d'avoir de l'inquietude, & pour s'en tirer tout-à-fait, & ſe mettre en eſtat de n'apprehender plus rien d'aucun des Grands ni d'aucun de ſes Sujets, qui eſtoient les ſeuls qu'il s'imaginoit devoir craindre, ayant apris le bon ſuccés de la Negociation d'Afrique, il s'aviſa des expediens,

dont il ſera parlé au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Rodrigue fait abattre la pluſpart des forteresſes de ſon Royaume, & commet pluſieurs violences qui luy attirent la colere de Dieu.

IL eſt bien vray (& les hommes n'en ont tous les jours que trop d'experience) que pour avoir une fois crû la fortune * favorable, nous ne devons pas nous attendre qu'elle continuë à l'eſtre long-tems : Au contraire, comme elle n'a aucune fermeté, & que c'eſt l'inconſtance meſme, plus elle nous rit, plus nous nous en devons

Albath; fortune, felicité, peut-êt*Debetz*, blancheur.

défier ; & nous attendre bien souvent qu'elle prend plaisir de nous engager par de petites douceurs à courir aprés elle, pour nous abandonner aprés, quand nous aurons plus de besoin de son secours.

On n'en peut pas trouver d'exemple plus grand & plus éclatant que Rodrigue. Car aprés l'avoir rendu maistre absolu de toute l'Espagne, & l'en avoir fait couronner Roy, elle prit plaisir à luy * ôter en peu de tems tout ce qu'elle luy avoit donné, & le renversa de son Trône par les mesmes moyens, dont il prétendoit se servir pour s'y maintenir.

Albufram, perte, destruction. De la racine, *Saram*, le rendit miserable.

Ceux de ses Sujets dont il se défioit le plus (car il n'avoit plus d'apprehension des Etrangers) estoient quelques Grands,

& quelques Gouverneurs des Places des Provinces d'Andalouzie, & de Caſtille, qui avoient eſté du party de D. Sanche. Il commença donc par s'aſſeurer de leurs perſonnes, & aprés les avoir fait mourir, il fit razer non ſeulement leurs Chaſteaux, mais la pluſpart des Places fortes d'Eſpagne, ne ſe reſervant que celles qui luy parurent plus neceſſaires pour ſa ſeureté, où il mit des gens tout-à-fait à luy. Il ne crût pas que ce fut aſſez, il fit publier par tous ſes Eſtats qu'aucun de ſes Sujets à l'avenir n'eut la hardieſſe de porter aucune ſorte d'armes, ni d'en garder dans ſa maiſon; & que tout le monde eut à les apporter dans ſon Palais ſur peine de la vie, s'imaginant qu'aprés que les Peu-

Alchiad. ples auroient quité * l'exercice de la guerre, & ne s'adonneroient plus qu'à l'agriculture, ſa domination ſeroit bien plus abſoluë & bien plus tranquille.

Mais le pauvre Prince eſtoit bien abuſé, car n'eſtant alors retenu d'aucune crainte, il s'abandonna à toutes ſortes de déreglemens & de diſſolutions, à ce que m'ont conté des Eveſques Eſpagnols, & d'autres perſonnes dignes de foy, à qui je m'en ſuis informé dans le païs. Juſques-là qu'il ne faiſoit pas de difficulté de faire mourir les plus honneſtes gens de ſon Royaume, pour faire ſon plaiſir de leurs femmes & de leurs filles. Une vie ſi débordée cauſa un deſordre univerſel: Car comme les Rois ſont regardez de leurs Sujets, comme les

modeles ſur leſquels ils doivent regler toutes leurs actions ; & qu'en effet, ils ne manquent guere d'imiter leurs vertus, & encore plus ſouvent leurs vices : Le mauvais exemple de ce Prince paſſa aux Peuples, qui voulurent l'égaler en méchanceté & en libertinage, deſorte qu'il ne faut pas s'étonner du chaſtiment que Dieu leur envoya.

Rodrigue qui eſtoit encore jeune, ſoit par le deſir de ſe perpetuer que la nature inſpire à tous les Animaux *, ſoit par celuy d'avoir des Enfans legitimes qui luy puſſent ſucceder, qui eſt un ſentiment particulier aux hommes, avoit grande envie de ſe marier, mais il ne trouvoit point de party qui luy fût ſortable.

Haigha, ce qui a vie : De là vient le nom d'*Eve*.

Il y avoit en ce tems-là dans la partie Orientale de l'Afrique un Roy nommé Mahomet Abnchedin, qui n'avoit qu'une fille d'une beauté extraordinaire nommée * Zahra Abnaliaça. Cette jeune Princeſſe ſe promenant un ſoir ſur le bord de la mer avec ſes Filles, & quelques Domeſtiques de ſon Pere, elle luy parut ſi tranquile & ſi belle, qu'il luy prit fantaiſie de ſe mettre dans un vaiſſeau pour s'y promener. Ses gens ſans faire trop de reflection ſur ce qu'ils faiſoient, ne la détournerent point de cette penſée. Les Matelots apprêtent le Vaiſſeau, tout ce qui eſtoit avec elle y monte avec empreſſement, & dans l'emportement de gayeté où ils ſont tous, ils ne prennent pas garde qu'ils

Les Eſpagnols la nomment *Eliatta.*

s'éloignent un peu trop de la terre, où ils ne se mettoient pas en peine de retourner quand ils voudroient. Cependant le vent s'estant changé tout d'un coup, la tempeste fut si grande, que ne pouvant plus aborder à aucun port d'Afrique, ils furent obligez de s'abandonner en pleine mer, & furent enfin pousſez sur les côtes d'Espagne en un lieu appellé par les Arabes *Alcapta*, qui veut dire en cette langue, *Lieu de mal-heur*, & par les Espagnols *Cabodegata*, où ils furent tous pris, & faits Esclaves par les Chrétiens de cette Plage. Il estoit aisé de voir à leurs habits & à leur équipage que c'estoit des personnes de grande qualité, si bien que quelque soin que les Mores prissent de cacher *

Alcapta, lieu de malheur.

Hussan, déguiser, dissimuler.

celle de l'Infante ; elle fut enfin reconnuë, & menée avec toute sa suite à Rodrigue, qui en ayant esté averty avoit ordonné qu'elle fût receuë & bien traitée par tout.

Il estoit bien fait & galand, la Princesse estoit jeune & belle, de sorte que l'amour s'y mit aisément, & il s'augmenta bien-tost par les regales qu'il luy faisoit, & par les conversations douces qu'ils avoient toûjours ensemble. La chose en vint enfin si avant, que le Roy luy ayant offert de l'épouser, & de luy mettre la Couronne d'Espagne sur la teste, pourveu qu'elle voulût se faire Chrétienne, elle s'y resolut sans beaucoup de peine. Les Noces se firent avec grande solemnité & réjoüissance, les

hommes & les femmes de ſa ſuite qui voulurent ſe convertir & demeurer avec leur Maîtreſſe, eurent des établiſſemens conſiderables en Eſpagne, & ceux qui ne s'y purent reſoudre, s'en retournerent en Afrique, où ils en allerent porter la nouvelle. Mahomet qui eſtoit fort en peine de ſa Fille, fut ſi ſurpris d'apprendre qu'elle avoit abjuré ſa Foy & épouſé Rodrigue, qu'il en mourut de douleur, & par ſa mort laiſſa la Couronne à Avilgualid, qui comme ſon Parent le plus proche luy ſucceda dans ſon Royaume. Nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire le mal-heureux ſuccés de ce Mariage, auſſi bien que des amours de ce Prince avec Florinde.

CHAPITRE IV.

Rodrigue devient amoureux de Florinde, appellée par les Arabes la Caux. *Elle mande au Comte Julien ſon pere qui eſtoit lors en Afrique, la violence que le Prince luy a faite.*

Reſque, galanteries

ENcore que Rodrigue fuſt marié, il menoit la meſme vie qu'il faiſoit avant que de l'eſtre. Il ne laiſſa pas de devenir amoureux d'une des plus belles Dames de ſon Palais, nommée Florinde, fille du Comte Julien, qui eſtoit pour lors en ſon Ambaſſade d'Afrique. Elle avoit aſſez d'eſprit pour voir que tous les ſoins que le Roy luy rendoit, ne pouvoient luy

faire aucun honneur, non plus qu'à ſa Famille, puis qu'ils ne tendoient ſans doute qu'à le luy ravir, & avoit aſſez de vertu pour recevoir ſes douceurs avec beaucoup d'indifference & de modeſtie; mais plus elle luy témoignoit de fermeté, & plus il s'opiniaſtroit à la vaincre.

Pour en venir à bout plus aiſément, il fit pluſieurs Reglemens nouveaux dans ſa Cour. Entr'autres choſes il ordonna que lors qu'il mangeroit avec la Reyne, il n'y euſt que les Dames du Palais qui ſerviſſent à table, & voulut que ces jours-là elles fuſſent plus parées qu'à l'ordinaire. Cela eſtant ainſi établi, un jour aprés le ſouper où Florinde avoit ſervi avec les autres, il fit ſi bien qu'il la fit entrer dans un lieu où il n'y

avoit perſonne, & l'y ayant pourſuivie, quelque reſiſtance & quelques cris qu'elle puſt faire, il en euſt enfin par force ce qu'elle ne luy avoit jamais voulu accorder.

Deſeſperée d'un tel outrage, & ne ſçachant comment ny s'en venger ny s'en conſoler, elle ſe reſolut de le faire ſçavoir à ſon Pere. Mais elle eſtoit fort embarraſſée, car ce n'eſtoit pas une choſe qui ſe puſt mander trop honneſtement. Enfin aprés avoir cherché les termes les plus myſterieux dont elle puſt s'aviſer, afin qu'ils ne puſſent eſtre entendus que de luy, elle ſe ſervit de ceux de cette Lettre, qui traduite d'Eſpagnol en Arabe eſt telle.

LETTRE

LETTRE DE FLORINDE AU COMTE JULIEN Son Pere.

LE regret que j'ay de l'abſence d'un pere qui m'eſt auſſi cher que vous le devez eſtre, me fait chercher en vous écrivant la conſolation que je ne ſçaurois trouver à vous voir. Ce n'eſt pas que je veüille vous mander toutes les nouvelles du Palais, où il y en a toûjours aſſez qui meriteroient de vous eſtre écri-*

* Mahzan, maiſon.

*res, ce n'eſt que pour vous en apprendre une qui encore qu'elle ſoit déja vieille dans cette Cour, ſera toûjours nouvelle pour une fille comme moy, & paroiſtra toûjours aux yeux de tout le monde fort étrange pour un grand Prince comme Rodrigue. Vous ſçaurez donc, mon cher Pere, que j'avois laiſſé par mégarde ſur une table la bague que je vous envoye dans cette Lettre, & n'avois pas eu ſoin de bien ſerrer comme je devois ce précieux joyau que j'eſtimois plus que ma vie, & que vous & ma mere m'aviez tant recommandé. Lors que le Roy qui en a eu envie, s'eſt jetté deſſus avec impetuoſité pour le prendre; & comme il a veu que je ne luy voulois pas donner, il a tiré ſon épée *, & y a donné tant de coups, que quelques cris & quelques efforts que j'aye faits pour l'en em-*

Hucan Almuque, coûtelas Royal.

peſcher, il a comme vous voyez fendu en deux & l'anneau & l'émeraude qui y eſtoit enchaſſée. Vn accident ſi fâcheux & ſi inopiné me donne tant de confuſion, que je ne le ſçaurois expliquer davantage, & me fait vous conjurer d'y donner remede s'il ſe peut, car il n'y a que vous à qui je me puiſſe adreſſer pour cela. Ma mere ſe porte aſſez mal, & moy encore pis, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa garde. De Tolede le troiſiéme de Decembre l'an 750. de l'Ere de Ceſar.

Cette Epoque eſt 38. ans ou environ avãt la naiſſance de N. Seigneur.

Le Comte Julien qui eſtoit ſage * & aviſé, ayant receu cette Lettre comprit auſſi-toſt ce que ſa fille luy vouloit dire, & en eut tant de chagrin, que ſans s'arreſter un moment en Afrique, il prit congé de Muca, & repaſſa en diligence aux Alge-

Fahim, ſage.

ſires. Il ne demeura dans ſa maiſon que le tems qu'il falloit pour donner ordre à ſa femme de feindre d'eſtre malade du chagrin qu'elle avoit de ſon abſence & de celle de ſa fille, & fut droit à la Cour, où il ne fit pas ſemblant de ſçavoir rien de ce qu'on luy avoit écrit, mais en rendant compte au Roy de ſa Negociation & de l'eſtat où il avoit laiſſé toute choſes en Afrique, il les luy repreſenta de maniere, qu'il luy fit comprendre qu'il eſtoit neceſſaire pour ſon ſervice, qu'il s'y en retournaſt au plûtoſt. Le Roy aprés luy avoir donné ſes Expeditions auſſi promptement qu'il les ſouhaitoit, fut fort ſurpris quand en prenant congé de luy, le Comte luy demanda permiſſion d'emmener ſa fille aux Al-

gefires pour y demeurer quelque tems avec ſa mere qui eſtoit fort mal, & qui avoit grande envie de la voir. Mais quelque déplaiſir qu'il en euſt, il ne put pas honneſtement la luy refuſer. Et ainſi le Comte s'en alla avec elle aux Algeſires, où il demeura quelques jours. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant la reſolution qu'il y prit.

CHAPITRE V.

Le Comte Iulien ayant ſceu l'outrage fait à ſa fille, ſe reſout de s'en venger, & de livrer l'Eſpagne aux Mores.

SI-toſt que le Comte fut arrivé chez luy, il fit conter à Florinde plus préciſément &

plus particulierement, ce qu'elle ne luy avoit écrit qu'en termes obscurs, & quand il fut tout à fait certain de la honte de sa Maison, & de maniere qu'il n'en pouvoit plus douter, ce fut alors qu'il eut une douleur d'autant plus sensible, qu'il voyoit que celuy qui luy avoit fait un si grand outrage, estoit son Seigneur & son Roy, dont il sembloit qu'il fust obligé de tout souffrir, & qu'il luy fust impossible de se venger.

Ne sçachant donc que faire en ce malheur, & ne voulant pas s'abandonner sans une meure déliberation à tout ce que sa passion pouvoit luy suggerer, il assembla le plus secretement qu'il put ses Parents & amis, qui s'interessans à l'affront que Rodrigue avoit fait au Comte,

& s'animans les uns les autres à la vengeance, aprés avoir trouvé qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts pour témoigner leurs reſſentimens, s'ils n'eſtoient appuïez d'une Puiſſance étrangere, ils reſolurent unanimement que le Comte s'en retourneroit en Afrique pour traiter avec Muça; & qu'eux de leur coſté ſe tiendroient dans leurs maiſons en attendant le ſuccés de ſon voyage. Aprés s'eſtre tous embraſſez & s'eſtre engagez à tenir cette entrepriſe fort ſecrete; le Comte s'embarqua avec ſa femme & ſa fille, & tout ce qu'il avoit de meilleur qu'il emporta avec luy en Afrique. Il fut fort bien receu du Viceroy avec qui il avoit fait amitié particuliere dans ſon Ambaſſade, & luy dit d'abord qu'il

le revenoit trouver, non pas de la part du Roy d'Espagne comme la premiere fois, mais de son chef pour luy offrir de livrer tout ce grand Royaume au Calife Almanzor, & que s'il le pouvoit porter à favoriser le party qu'il avoit en Espagne, il luy donneroit les moyens de s'en rendre bien-tost le Maistre.

Voyez la Note à la marge du titre, & la Preface.

Cette proposition ne déplut pas à Muça, au contraire aprés l'avoir examinée murement, & avoir eu de grandes conferences avec le Comte, il trouva ce qu'il disoit faisable, & luy proposa d'aller luy-mesme trouver le Caliphe, pour luy expliquer plus particulierement les moyens qu'il avoit de faire reüssir une si grande entrepriſe; & pour cela luy donna une Lettre de Créance, qui estoit telle.

Lettre

LETTRE.

LOUE' SOIT DIEU, noſtre Souverain Seigneur, Createur de toutes choſes.

AV tres-haut, tres-noble, tres-illuſtre Empereur de toute la Nation Arabe, & Défenſeur de la Loy de Dieu, Valid Almanzor, à qui Dieu Tout-puiſſant donne paix, & toute ſorte de bon-heur, auſſi bien qu'à tous ſes Sujets, & augmentation de gloire & d'Eſtats, comme luy deſire ſon ſerviteur fidelle Muca, ſous ſon autorité & ſous la protection du Dieu Tout-puiſſant (à qui ſeul eſt deuë l'Oraiſon & le Sacrifice) Gouverneur de les Eſtats d'Afrique, qui vous écrit, Seigneur, pour vous aſſeurer

Alhana, paix. *Hana*, repos, commodité.

*comme ſa charge l'y oblige, de la tranquillité * dont joüiſſent vos Sujets de ces Provinces, & enſuite pour une affaire que vous dira le porteur de ma Lettre qui eſt Chrétien & Eſpagnol de nation, mais qui ne laiſſe pas de témoigner beaucoup de Zele pour voſtre proſperité & pour l'accroiſſement de voſtre Empire. Il ſe nomme le Comte D. Iulien, & ſe tient fort offencé d'un outrage que luy a fait le Roy d'Eſpagne Rodrigue, qui eſt le plus proche voiſin que vous ayez du coſté du Septentrion; ſon reſſentiment eſt juſte, & je l'ay trouvé veritable en tout ce qu'il m'a dit. De ſorte que vous pouvez avoir créance en luy, & je croy que ſi vous voulez luy accorder le ſecours qu'il vous demande, il n'y aura pas grand peril ny grande peine d'éprouver ſi tout ce qu'il dit eſt vray; au contraire*

avec l'aide de Dieu, cela pourra produire un grand bien, & contribuer à l'augmentation de vos Royaumes, comme nous desirons tous tant que nous sommes vos fideles Serviteurs. Du Palais de Maroc le troisiéme de la Lune Dulhises, l'an 91. de l'Hegire.

Cette date revient au mois de Decembre de l'an 712 de N. Seigneur.

Le Comte Julien s'estant mis dans une Felouque qu'il avoit fait équiper exprés, & estant arrivé en peu de tems en Arabie, où Valid faisoit pour lors sa residence, il se presenta à luy, & luy donna la Lettre de Créance de Muca. Ce Prince fit assembler son Conseil pour examiner une proposition de si grande consequence. Le Comte y fut écouté avec beaucoup d'attention. On luy fit mille difficultez, ausquelles comme il estoit fort

habile, & qu'il ſçavoit la guerre* auſſi bien que Capitaine de ſon tems, il n'eut pas de peine à répondre; on luy fit mille queſtions, dont il rendit compte avec beaucoup de netteté. De ſorte qu'Almanzor en eſtant fort ſatisfait, il fut reſolu dans ſon Conſeil qu'on envoyeroit ordre à Muca de favoriſer le Comte en tout ce qu'il deſireroit; & pour cet effet, on le fit repartir en diligence avec cette Lettre pour le Vice-Roy d'Afrique.

*L'Arabe *Harb*, l'Eſpagnol *Ardider*, Art-militaire, ruſes de guerre.

LETTRE.

LOUE' SOIT DIEU, noſtre Souverain Seigneur.

Le Suprême Dominateur des Arabes, Vicaire de Dieu, & Défenſeur de ſa Loy Valid Almanzor.

Au Noble, accomply, vertueux, & feal Chevalier Muca, Gouverneur de nos Royaumes d'Afrique, Salut.

LA Réponce qu'on fait à la Lettre de Créance qu'a apportée le Comte D. Iulien, eſt que ſa propoſition a eſté bien receuë, & qu'il en a donné des raiſons fort pertinentes. C'eſt pourquoy, il eſt bon de tenter cette entrepriſe, & d'en donner la conduite

à quelque bon Capitaine, qui avec un nombre suffisant de Cavalerie & d'Infanterie aille reconnoistre le païs. Vous nous donnerez donc en bref avis du succés de son voyage, & de ce que vous trouverez plus à propos de faire, afin que nous y donnions ordre. Cependant Dieu vous tienne en sa garde. De nostre Palais de Carual dans l'Arabie heureuse le 2. de la Lune de Sabben en la 92. année de l'Egire.

Au mois de Septembre de l'an 713. de N. Seigneur.

Le Comte D. Julien ayant rapporté cette Lettre d'Almanzor à Muca, il en eut beaucoup de joye, & suivant les ordres que l'Empereur luy donnoit, il fit un petit corps de six mille hommes de pied, & quelque peu de chevaux, qu'il donna à commander à un homme fort brave, nommé Tariff Abenriet de la

ville de Damas, à qui il enjoignoit de passer avec le Comte Julien le Détroit, que les Espagnols appellent d'*Hercules* *, & qui fut nommé aprés cela par ce grand Capitaine *Iubalfath*.

* Il s'appelle presentemẽt *Gibraltar*.

A peine eurent-ils pris terre, & choisi une place propre pour le campement de leurs Troupes à mesure qu'elles débarquoient, que les Parens & amis du Comte Julien se vinrent joindre à eux avec grand nombre de leurs Vassaux qu'ils avoient fait revolter. Tariff envoya aussi-tost reconnoistre le païs. Ses gens y entrerent fort avant sans trouver aucune resistance, & aprés avoir tué tous ceux qu'ils avoient rencontrez, pillé & ravagé non seulement la Campagne, mais les Bourgades

& les Villes, ils s'en revinrent chargez de butin.

Tariff voyant les choſes encore plus faciles qu'il ne les avoit imaginées, en rendit auſſi-toſt compte au Vice-Roy, qui luy manda de ne s'arreſter pas pour cela davantage en ce païs, mais de repaſſer promptement la Mer avec toutes ſes Troupes. Il obeït, quoy qu'avec un peu de peine, à ſes ordres, & s'en retourna en Afrique avec de grandes richeſſes, & une infinité d'Eſclaves, emmenant avec luy tous ceux qui s'eſtant déclarez pour le Comte Julien, n'oſoient plus demeurer en Eſpagne, mais s'attendoient bien d'y revenir dans peu de tems avec de plus grandes forces. Comme nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire qu'ils n'y manquerent pas.

CHAPITRE VI.

Rodrigue entre dans une Cave qui eſtoit aux portes de Tolede, & penſant y trouver des Treſors, il n'y trouve que des préſages de la perte d'Eſpagne.

LE Roy D. Rodrigue ayant eu avis de la deſcente des Mores en Eſpagne, avec le Capitaine Tariff & le Comte Julien ſon Ennemy, & qu'aprés avoir couru toute l'Andalouzie, ils s'en eſtoient retournez avec beaucoup d'Eſclaves; n'eut pas tant de chagrin de ce qu'ils venoient de faire, que d'apprehenſion de la longue & dangereuſe guerre dont il ſe voyoit menacé, eſtant bien aiſé de ju-

ger que Tariff n'avoit pas fait cette tentative pour en demeurer-là.

Il ſçavoit que le Comte Julien eſtoit un homme de teſte & d'execution, qui avoit du cœur, & une grande routine de la guerre, que c'eſtoit un Eſpagnol naturel qui ſçavoit l'eſtat de ſes affaires, connoiſſoit le Païs, y avoit de grandes habitudes, & des Places meſmes par où il pouvoit y entrer & en ſortir toutes les fois qu'il voudroit. Il s'appercevoit bien, mais trop tard, de la faute qu'il avoit faite de perdre pour un plaiſir d'un moment un homme de cette importance, & de l'avoir donné à ſes Ennemis. Il faiſoit reflection ſur le mauvais eſtat de ſon Royaume, depuis qu'il avoit deſarmé ſes Sujets, & fait dé-

molir toutes les Places fortes. Il conſideroit que la longue paix dont l'Eſpagne avoit joüy, eſtoit cauſe qu'il n'y avoit plus de Troupes reglées, & que quand il en auroit aſſemblé, elles ne ſeroient pas aguerries. Tout cela luy donnoit une inquietude furieuſe. Il demandoit conſeil à tout le monde, & n'en trouvoit pas un bon. Enfin ayant conſulté un Archeveſque de ſes Parens nommé Torrife, & luy ayant dit le peu d'argent qu'il avoit pour faire & pour entretenir des Troupes ; cét Archeveſque luy perſuada de faire ouvrir un lieu, qu'on nommoit la *Tour enchantée*, où l'on diſoit qu'il y avoit un Treſor ; & comme c'eſt une choſe fort extraordinaire, je ſuis bien aiſe de mettre ici tout

au long ce que m'en a conté le meſme Torrife, qui peu aprés quita le parti de ce Roy pour venir trouver le Comte Julien dans noſtre Camp, & qui en pouvoit parler ayant eſté preſent quand Rodrigue la fit ouvrir. Voici ce qu'il m'en dit alors.

A un mil de Tolede entre des rochers eſcarpez qui ſont au Levant de cette grande Ville, il y avoit autrefois une Tour d'une ſtructure fort ancienne & fort magnifique, quoy qu'un peu endommagée par le tems qui conſomme tout ; au deſſous du rés de chauſſée de laquelle on voyoit une cave fort profonde, ſeparée en quatre differentes voûtes, au travers d'une ouverture fort étroite entaillée dans le roc, où l'on avoit

ſcellé une groſſe porte de fer qui eſtoit fermée avec mille ſerrures & mille verroux. Sur cette porte il y avoit des caracteres Grecs, qui paroiſſoient plûtoſt des chiffres que des lettres, & ſe pouvoient expliquer diverſement, mais qui vouloient dire (à ce que prétendoient ceux qui croyoient les mieux entendre) que le Roy qui ouvriroit cette cave, & qui pourroit découvrir toutes les merveilles qui y eſtoient, trouveroit aſſurément beaucoup de bien & de mal.

Pluſieurs Rois auparavant celui-ci avoient eu envie d'aprofondir la verité de ce myſtere, mais quelques ordres qu'ils en euſſent donnez, ils n'avoient jamais pû les faire executer. En ouvrant cette porte, on enten-

doit un ſi grand bruit qu'il ſembloit que la terre s'ouvrît en meſme tems ſous les pieds de ceux qui y vouloient entrer; ils
Hauf. eſtoient ſaiſis d'une telle frayeur, que la pluſpart en devenoient malades, quelques-uns en mouroient, & perſonne n'avoit le courage d'entrer plus avant. La porte avoit toûjours eſté refermée plus fortement qu'auparavant, & l'on avoit cru que le tems qui eſtoit marqué pour rompre un ſi grand enchantement, n'eſtoit pas encore venu. Mais le malheur de Rodrigue voulut que ce fuſt à luy que cette fatale avanture fût reſervée. Il avoit choiſi des gens fort reſolus pour entrer avec luy dans cette cave, mais ils n'eurent pas eſté bien avant que des flambeaux qu'ils avoient s'eſtant

éteints, la pluſpart s'enfuirent d'une terreur panique qui les prit d'un fantoſme épouventable qu'ils diſoient avoir veu. Le Roy fort en colere fit allumer d'autres flambeaux, qu'il avoit fait faire exprés d'une maniere particuliere, afin que l'air de la cave ne les pût éteindre. Avec cette lumiere il entra le premier de tous, & ſans témoigner aucune frayeur, encore qu'il en euſt peut-eſtre quelque peu dans l'ame, à peine eut-il fait quelques pas qu'il ſe trouva dans une fort belle ſalle enrichie d'auſſi délicates ſculptures que celles qu'on voit dans les plus grands Palais. Au milieu de cette ſalle eſtoit une Statuë de bronze avec une poſture fiere, placée ſur un pilier de trois coudées de haut, qui

Mac-mah. tenoit en ſa main une maſſe d'armes, dont elle frapoit de tems en tems la terre, & ſi fortement qu'il y avoit lieu de croire que c'eſtoit en partie la violente agitation qu'elle cauſoit dans l'air par les coups qu'elle donnoit, qui faiſoit le grand bruit qu'on entendoit en entrant.

Rodrigue quoy qu'un peu étonné, ne perdit pourtant pas courage, & commença à conjurer ce fantoſme, en luy diſant qu'il ne pretendoit faire aucun deſordre dans le lieu de ſa demeure, & qu'il en ſortiroit auſſi-toſt qu'il auroit veu toutes les merveilles qui y eſtoient.

Il n'eut pas proferé ces mots, que la Statuë ceſſa de battre la terre. Le Roy & les ſiens eſtant

un peu raſſurez viſiterent tous les recoins de cette ſalle avec grand ſoin. A la gauche de la Statuë, ils virent ces paroles écrites ſur la muraille ; *Malheureux Prince, ton mauvais deſtin t'a amené icy.* Se tournant à la droite, il ne s'y trouva rien de meilleur; car il y avoit écrit, *Tu ſeras dépoſſedé par des Nations Eſtrangeres, & tes Sujets ſeront châtiez auſſi bien que toy de tous leurs crimes.* Sur le dos de la Statuë eſtoient écrits ces mots Arabes ; *A mon ſecours.* Et ſur ſa poitrine ceux-ci ; *Ie fais mon devoir.*

J'oubliois de dire qu'à l'entrée de cette ſalle, il y avoit une eſpece de cuve ronde comme une boule, d'où il ſortoit une maniere de jet d'eau, dont le boüillonnement faiſoit un

murmure effroyable.

Aprés avoir bien consideré toutes ces choses, & en avoir fait prendre les inscriptions sur des tablettes, le Roy sortit fort inquiet & fort chagrin, & n'eut pas plûtost tourné le dos, que la Statuë recommença les coups qu'elle avoit accoustumé de donner contre terre. Le Roy fit refermer cette cave encore plus soigneusement qu'auparavant, & en fit boucher l'entrée de terre, afin que personne ny pût entrer à l'avenir, deffendant à tous les siens de rien dire d'une telle avanture, à cause de l'épouvante qu'un si mauvais presage pourroit mettre dans tous les esprits. Mais cela fut répandu aussi-tost par toute la Cour.

La nuit suivante, on dit

qu'on entendit de ce côté là des cris ſemblables à ceux que font des gens qui ſe battent. Et aprés un éclat qui fit un grand fracas, cette vieille Tour fondit, & tout le monde fut étonné le lendemain qu'il ne s'en trouva pas plus de veſtiges, que ſi tout ce que l'on avoit vû auparavant, n'eut eſté qu'un ſonge.

Le Roy ayant aſſemblé les Sçavans de ſon Royaume pour leur demander l'explication de tout ce qu'il avoit vû, aprés avoir conferé & medité ſur ce qu'on leur en dit: Ils trouverent que la Statuë de bronze avec ſon mouvement perpetuel, ſignifioit le *Tems*, qui eſtoit obligé de ne s'arreſter jamais, comme marquoit l'inſcription qu'elle avoit au devant; Que

celle qui estoit au derriere signifioit que dans la suite des Tems, l'*Espagne seroit conquise par les Arabes*; Celle des murailles presageoit *la perte de son Estat, & une grande calamité de tous ses Peuples*; Et celle de dessus la porte, *les grands maux qu'en souffriroient les Vaincus, & les grands biens qu'en tireroient les Vainqueurs.*

Une telle explication ne donna pas peu de chagrin à Rodrigue, & à ceux des siens qui l'entendirent. Ils leverent tous les yeux au Ciel, voyant bien que c'estoit de Dieu seul, dont ils pouvoient esperer quelque secours. Car encore qu'on eust eu nouvelle que Tariff & le Comte Julien s'en estoient retournez en Afrique, cela n'estoit pas capable de rassurer

le Roy contre tant d'avertiſſemens de la colere du Ciel. Il commença donc à faire relever toutes les fortifications qu'il avoit fait démolir, & fit publier par tout ſon Royaume qu'on euſt à reprendre les armes qu'il avoit deffenduës, & à s'y exercer comme auparavant. Il ſe reſolut meſme de quiter Tolede, & d'aller faire ſon ſejour à Cordouë, afin d'eſtre plus prés du lieu d'où apparemment devoit venir tout le mal, & y donner plus aiſément remede.

CHAPITRE VII.

Muca envoye Tariff & le Comte Iulien en Arabie pour rendre compte à Almanzor du ſuccés du voyage qu'ils avoient fait en Eſpagne.

TAriff Abenziet & le Comte Julien s'en eſtant retournez en Afrique fort contens de leur voyage, y furent receus admirablement bien du Vice-Roy, & aprés qu'ils eurent concerté entre eux les moyens de faire réuſſir leur deſſein, il fut reſolu que ce Capitaine & ce Comte iroient tous deux à la Cour d'Almanzor pour luy communiquer, & luy rendre un compte fidel

& exact de tout ce qu'ils avoient fait, & de la bonne disposition où ils avoient trouvé les Peuples d'Espagne. Voyant bien qu'il estoit difficile par Lettres de lever tous les doutes *, & resoudre toutes les difficultez que l'on pourroit former sur une affaire d'aussi grande importance, comme l'estoit la conqueste d'un si grand Royaume, & faire paroistre sur le papier & de loin une si grande entrepriſe, aussi facile que le pouvoient faire de vive-voix ceux qui avoient eux-mesmes consideré les choses de plus près.

Hérisaſ. inconveniens.

Ayant donc fait équiper un Vaisseau, & s'estans pourveus de tout ce qui leur estoit necessaire *, tant pour leur subsistance, que pour leur seureté; aprés avoir essuyé une furieuse

Sarra. gens de guerre.

tempeſte, ils arriverent enfin heureuſement en Arabie, où s'eſtant preſentez à Almanzor, il les receut auſſi bien qu'ils pouvoient ſouhaiter, & les fit loger & deffrayer avec tout leur train, & tous les Soldats qu'ils avoient amenez avec eux. Tariff peu de jours aprés ſon arrivée eut une grande Audience d'Almanzor, dans laquelle aprés luy avoir rendu compte de tout ce qu'il avoit fait pour ſon ſervice, il luy promit que s'il luy vouloit faire l'honneur de le renvoyer en Eſpagne, & ſe repoſer ſur luy de la conqueſte d'un ſi grand Païs, il le ſoûmettroit en peu de tems à ſon obeïſſance. La confiance avec laquelle parloit ce grand Capitaine, eut tant de pouvoir ſur l'eſprit d'Almanzor, qu'il

qu'il fit auſſi-toſt aſſembler ſon Conſeil pour examiner encore plus particulierement avec luy toutes les difficultez qui ſe pourroient rencontrer en une ſi grande entrepriſe, & tous les moyens qu'il propoſoit de la faire réuſſir: Cette affaire ayant donc eſté agitée avec meure déliberation, & enſuite raportée à l'Empereur, & debatuë de nouveau encore en ſa preſence. Enfin la Conqueſte d'Eſpagne fut reſoluë, & le bruit de la déclaration de la Guerre contre le Roy Dom Rodrigue répandu incontinent dans toute l'étenduë de l'Empire du Califfe. Tariff qui avoit déja fait paroiſtre ſa valeur, auſſi bien que ſa conduite en d'autres occaſions, où il avoit acquis l'eſtime d'Almanzor, & celle de tous les

Arabes, connoiſſant le Païs mieux que perſonne, & ayant fait liaiſon fort étroite avec le Comte Julien, il y auroit eu de l'injuſtice & de l'imprudence de luy ôter le commandement de l'Armée. C'eſt pourquoy il fut en même tems nommé General: Et voici les Lettres Patentes qui en furent expediées.

LETTRES.

LOUANGE A DIEU SEUL. Amen.

LE grand & belliqueux Valid Almanzor du haut lignage de Motaleb, Vicaire de Dieu & le Deffenseur de sa Loy, Fils du tres-grand & tres-noble Calife, & puissant Dominateur de toute la Nation Arabe Abdulmeleck, à tous ceux qui ces presentes Lettres verront, Salut. Nous pour certaines considerations & justes causes à ce nous mouvans, ayant ordonné comme nous ordonnons par ces presentes, la conqueste des Royaumes Occidentaux, qui sont possedez par le Roy D. Rodrigue, Chrestien de profes-

sion nostre ennemy capital, à cause de la grande utilité qui en reviendra à nos Sujets, & de l'augmentation qu'en recevra nostre Empire. Avons resolu de nommer & choisir, comme nous choisissons & nommons par ces presentes, pour Gouverneur & Capitaine General en tous ces Païs-là, le nobble, le vertueux, honoré & renommé capitaine nostre vassal & fidelle serviteur Tariff Abanziet, auquel, pour cét effet, nous donnons pouvoir d'aller avec les Troupes que nous luy ferons bailler dans les terres d'Espagne, & là executer les ordres que nous luy ferons expedier, & faire tout ce qui luy semblera convenable pour l'accomplissement de nostre volonté, sans qu'il soit besoin d'attendre pour cela de nouveaux ordres de nostre part. Enjoignons à tous Gouverneurs de Places,

Officiers & Soldats, tant ceux qu'il menera dans ſon Armée, que ceux de tous nos Royaumes, qu'ils ayent à luy obeïr & à executer ſes commandemens, tant ſur mer que ſur terre, comme s'ils eſtoient émanez de nous, & ſeellez de noſtre ſceau, & ſignez de noſtre main, luy donnant à cet effet pouvoir & autorité ſuffiſante de les donner & expedier ſous les peines qu'il luy plaira d'établir, & qu'il pourra faire executer comme Iuge Souverain ſur la perſonne & ſur les biens de ceux qui y contreviendront, & ſeront rebelles à nos commandemens, que nous l'avons chargé d'accomplir & d'executer dans la confiance entiere que nous avons en luy. Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné en noſtre haute preſence au Palais Royal de Carval en l'Arabie Heureuſe le 22. de la Lune de Dulhiſa l'année 92. L'an 713. de Noſtre Seigneur au mois de Decembre.

Almanzor avoit encore un Capitaine Grec & Renegat, nommé *Hiça Humani*, en la valeur duquel il avoit beaucoup de confiance; il luy donna le commandement des Troupes qu'il fit lever dans l'Orient, dont il fit bien-toſt un corps de trente mille bons hommes & bien armez. En meſme tems il équipa un grand nombre de Vaiſſeaux, où il fit mettre non ſeulement toutes ſortes de munitions, mais une grande quantité d'armes, d'outils & d'inſtrumens de guerre. Et dés que cette Flotte fut en eſtat, il y fit embarquer toutes les Troupes, & la fit partir le treize de la Lune de Inmod, & le ſecond jour de l'an 93.

En l'an 714. de N. Seigneur au mois de Juin.

Ce Prince n'eſtant pas content de ce grand armement,

crut que comme c'eſtoit une guerre de Religion qu'il alloit entreprendre, il eſtoit à propos d'aſſembler toutes les forces Mahometanes. C'eſt pourquoy il dépeſcha un homme exprés au Roy de Thunis ſon allié, pour luy faire part de ſon deſſein, & luy repreſenter les grands avantages qu'il pourroit tirer de la conqueſte d'Eſpagne; le conjurant de ſe venir joindre à luy, & de le ſecourir au plûtoſt de ce qu'il pourroit aſſembler de gens de pied & de cheval. Cét Envoyé s'eſtant mis dans une Felouque ne fut pas long-tems en ſon voyage, & fut tout à fait bien receu du Roy de Thunis, qui témoigna beaucoup de joye de voir par la Lettre d'Avilgalit, & par le diſcours de ſon

Envoyé qu'il vouluſt ſe ſervir de luy en cette occaſion. Il fit auſſi-toſt battre le tambour par tout ſon Royaume, & ne fut gueres de tems à lever une armée de trente mille hommes de pied, & de trois mille chevaux ; dont il voulut donner le commandement au Prince Mahomet-Gilhair ſon ſecond fils. Ce qui luy fit plus de peine, ce fut le peu de Vaiſſeaux qu'il avoit en eſtat de ſe mettre en mer, n'eſtant pas preparé à un ſi grand embarquement. C'eſt pourquoy, il fut obligé de faire attendre toutes ces Troupes en corps, juſques à la venuë des Vaiſſeaux Marchands dans leſquels il les fit embarquer, & partit enfin le 2. de la Lune de Sanguel de la meſme année 93.

Au mois d'Aouſt de l'année 714.

Ces deux grandes Armées estant arrivées aux côtes d'Afrique, Muca qui les y attendoit, aprés avoir tenu conseil de Guerre avec tous les Officiers Generaux, trouva qu'elles avoient besoin de quelques jours pour se délasser de la fatigue de la mer. C'est pourquoy on fit débarquer toutes les Troupes, & pour ne point perdre le tems qu'elles prendroient pour se rafraîchir, Tariff & le Comte Julien furent envoyez devant avec un petit Corps pour faire la descente en Espagne, & prendre langue de l'estat où estoient les choses depuis qu'ils en estoient sortis, & des forces que pouvoit avoir le Roy D. Rodrigue. Les Troupes qu'ils choisirent pour cette expedi-

tion estoient au nombre de six mille hommes de pied, tant Mores que Chrestiens Julianistes, & d'environ trois cens chevaux; avec cela ils traverserent le détroit de Gilbraltar, & ayant trouvé une montagne au bord de la mer propre à camper le peu de Troupes qu'ils avoient, Tariff luy donna son nom * pour estre le premier lieu, où il avoit commencé de s'establir. Depuis la premiere entrée des Mores, Rodrigue n'estoit pas demeuré sans rien faire, & s'estoit preparé le mieux qu'il avoit pû à la guerre: de sorte que dés qu'il sceut que Tariff avoit fait une nouvelle descente, pour l'empescher de s'y fortifier, il envoya son General Atolphe avec une Armée de trente mille

Elle s'appelle encore à present *Tariffe.*

hommes de pied, & environ cinq cens chevaux, qui n'étoient pas veritablement ny trop bien armez, ny trop aguerris par les raisons que j'ay dites.

Atolphe estant allé droit à Tariff, & s'estant campé à sa veuë, il y eut d'abord plusieurs escarmouches entre les gens de cheval des deux Partis, où celuy de Tariff eut du desavantage; ce qui intimida tellement les Mores, qu'ils en estoient déja tout découragez; Lors que le lendemain au matin à la pointe du jour, une de leurs sentinelles apperceut une femme Chrestienne avec un bâton à la main, où il y avoit une petite banderolle blanche pour marque de paix. Cette femme estant prise demanda à parler

au General de l'Armée, disant qu'elle luy venoit apporter une nouvelle, qui sans doute luy seroit agreable. Dés qu'elle fut en la presence de Tariff, elle se prosterna à ses pieds, & les ayant embrassez avec de grands cris de joye *, & de grandes démonstrations de tendresse, elle luy parla de cette sorte.

* *Tasaprun*, caresses, applaudissemens.

PREDICTION faite par un Religieux.

Racontée au General Tariff, par une femme Chreſtienne.

SEIGNEUR, je ſuis née en Eſpagne, & je m'appelle la *Teſtuë*. Je me ſouviens qu'il y a environ ſoixante ans, qu'eſtant encore jeune, j'oüis dire à mon Pere, comme j'eſtois au coin de ſon feu, une Prophetie, qui portoit que les gens de noſtre Religion perdroient la Domination de noſtre Païs, qui devoit eſtre conquis par les Mores : Et entr'autres choſes, il eſtoit préciſement marqué, que le Capitaine qui en de-

voit faire la Conqueſte ſeroit fort brave, & auroit à l'épaule droite un ſeing * fort velu de la groſſeur d'un poix, & qu'il auroit meſme la main du meſme coſté plus longue de beaucoup que l'autre, en ſorte que ſans ſe pancher, il pourroit de cette main couvrir tout ſon genoüil. Celuy qui a fait cette Prediction eſt un bon Religieux, pour qui nous autres Chreſtiens avons une veneration particuliere. Je vous conjure inſtamment en cas que vous ayez ces marques que je viens de vous ſpecifier, en récompence des bonnes nouvelles que je vous apporte, de nous ſauver la vie, à moy & à mes enfans, & d'empeſcher qu'on n'attente ni à leurs perſonnes ni à leurs biens.

Halla, un ſeing.

Tariff s'eſtant fait expliquer ce que venoit de dire cette femme par un Interprete Chreſtien, qu'il avoit auprés de luy, fut ravi d'entendre de telles choſes. Il ſe deshabilla auſſi-toſt en preſence du Comte Julien & de tous les ſiens, & ayant fait regarder à l'endroit que la femme avoit déſigné, on y trouva le ſeing dont elle avoit fait mention, & la main droite plus longue que la gauche, quoy qu'elle ne le fût pas tant qu'elle avoit dit.

Cette nouvelle eſtant répanduë dans toute l'Armée, ce fut une joye univerſelle, & tous les Officiers voulurent prendre part à celle qu'avoit leur General, d'apprendre par des preuves infaillibles, que

c'eſtoit luy qui devoit avoir l'honneur d'une ſi belle conqueſte. Auſſi il eſtoit reſolu de donner la bataille, & d'y vaincre ou d'y mourir. Et afin que tous les Soldats fuſſent dans la meſme reſolution, il leur voulut ôter toute eſperance pe retraite.

Pour cela, comme il ne manquoit pas d'induſtrie, il fit ſecretement mettre le feu à tous les Vaiſſeaux qui avoient amené ſes Troupes, & ne reſerva rien qu'une petite Barque, encore voulut-il qu'elle ſe retiraſt en pleine Mer, pour pouvoir par elle envoyer à Muca les bonnes ou mauvaiſes nouvelles de la bataille.

Tariff ayant donné cét ordre, & ayant par une Harangue courte à la verité, mais forte,

forte, animé ſes gens au combat, il fut fort ſanglant & fort opiniâtre de part & d'autre, mais enfin les Chreſtiens furent mis en fuite.

Atolphe qui ne manquoit pas de cœur ni de conduite, fit en cette occaſion non ſeulement le devoir de Capitaine, mais auſſi celuy de Soldat ; il rallia le mieux qu'il pût les fuyards, revint pluſieurs fois à la charge, & ne ſe voulut jamais rendre, quelque priere qu'on luy en fiſt, aimant mieux mieux mourir l'épée à la main comme ont accoûtumé de faire tous ceux qui ſont jaloux de leur gloire, & qui veulent qu'on ne leur puiſſe jamais reprocher qu'ils ayent rien fait contre la fidelité qu'ils doivent à leur Roy.

Almahatida, blâmer à tort, ou ſans raiſon.

Le Comte Julien y fut dangereuſement bleſſé au bras, d'un épieu, & Tariff legerement à la jambe gauche, ce qui affligea fort les Mores & les Julianiſtes.

La nouvelle de cette grande deffaite eſtant venuë à Rodrigue, il en eut beaucoup de douleur, particulierement quand il ſceut que ſon General Atolphe eſtoit mort, & qu'il avoit eſté deffait par une ſi petite poignée de gens.

Tariff & le Comte Julien ſe retirerent auſſi-toſt avec leurs Troupes à leur premier Camp de Tariff, d'où ils envoyerent en diligence à Muca, par la Barque qu'il avoit reſervée tout exprés pour cét effet, la nouvelle de cette premiere Victoire; le priant inſtamment de

faire embarquer en diligence les deux Corps d'armée qu'on avoit laiſſez en Afrique pour s'y rafraîchir ; à quoy Muca ne manqua pas, craignant qu'ils n'en euſſent beſoin.

CHAPITRE VIII.

Grands préparatifs de guerre que fait Rodrigue dans tous les Païs de ſon obeïſſance.

RODrigue abatu, comme je viens de dire, de cette premiere perte, ne ſçavoit comment faire pour empeſcher le progrés des Ennemis, & quelque eſperance dont ceux de ſon Conſeil & de ſa Cour vouluſſent le flatter, il n'eſtoit pas capable d'en recevoir aucune

consolation, tant son cœur depuis quelque tems estoit remply de chagrin, & prevenu de la mauvaise opinion qu'il avoit du succés de cette Guerre. Il ne laissoit pas de faire toutes les diligences possibles, & n'oublioit rien de ce qu'il croyoit pouvoir l'aider à se retirer d'un si grand peril, car il ne sentoit que trop, que c'estoit luy particulierement que menaçoit une si horrible tempeste.

Chois, grosse armée.

Il fit donc avancer de tous costez les Troupes qu'il avoit levées dans toutes les Provinces de son Royaume, & leur donna rendez-vous general à Cordouë, où il tenoit sa Cour depuis quelque tems, afin d'en envoyer de là aux lieux qui en auroient besoin, & estre

en eſtat de prendre plûtoſt ſon party ſelon les occaſions.

Ses ordres avoient eſté ſi bien executez, qu'en peu de tems ſon Armée ſe trouva de quatre-vingt mille hommes de pied & de vingt mille Chevaux, tous gens ramaſſez veritablement, & la pluſpart ſans armes & ſans experience. Il leur donna pour General l'Archeveſque D. Oppas ſon parent fort proche, qu'il envoya devant avec trente mille hommes de pied & ſix mille Chevaux, pour tenter encore une fois la fortune contre Tariff, & tâcher de prendre le Comte Dom Julien. S'imaginant que comme il avoit le ſecret & la conduite de cette entrepriſe, c'étoit ſans doute le moyen le plus court de mettre fin à la guerre.

Cependant il venoit à tous momens du renfort à Tariff, il faiſoit filer tous les jours en Eſpagne les deux Armées qui eſtoient demeurées en Afrique, tant celle que Hiça avoit amenée d'Arabie, que celle que le Prince Mahomet Gilhair avoit amenée de Thunis. Mais comme elles venoient peu à peu & ſeparément, il ne ſe pouvoit faire qu'il n'y eut quelque deſordre. Tariff pour s'empeſcher d'être ſurpris dans l'embarras du débarquement, & pouvoir mettre ſes Troupes en bataille à meſure qu'elles deſcendoient de leurs Vaiſſeaux, ſe reſolut de prendre plus de terrain, & de choiſir un peu plus avant dans le païs, un lieu aſſez ſpacieux pour y camper toute ſon Armée,

& attendre en seureté le Roy Dom Rodrigue. Il s'avança donc jusques à la Riviere que les Arabes nomment *Guidalete*, en mesme tems que l'Archevesque D. Oppas y arrivoit, & luy envoya proposer une Tréve de huit jours, pour donner le tems aux deux Armées de se délasser de la fatigue du chemin. L'Archevesque qui n'étoit pas sans doute informé de l'estat de l'Armée Ennemie, crut que cette Tréve luy seroit avantageuse pour donner le tems à la sienne de se grossir. Mais pendant ce tems, toutes ses Troupes, que Tariff avoit ordonné de filer à mesure qu'elles seroient débarquées, estant venuës, elles se trouverent de soixante mille hommes de pied & de dix mille Chevaux

c'est la riviere qui se nomme *Guadalete*.

à la reveuë qu'il en fit aprés la Tréve expirée. Oppas s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, & craignant que le Roy ne luy reprochaſt d'avoir donné aux Ennemis le tems de joindre toutes leurs Troupes, & de fortifier leur Camp, ſe reſolut de leur donner bataille ſans plus differer. Ce qui luy eſtoit venu de renfort joint avec ce qu'il avoit auparavant, ne faiſoit pas plus de quarante mille hommes : mais il ne laiſſa pas avec cela de pouſſer ſi vigoureuſement les Mores, que Tariff fut contraint de ſe retirer, aprés avoir perdu trois mille hommes de pied, & environ cinq cens Chevaux ; au lieu que les Chreſtiens n'y perdirent pas plus de deux mille hommes de pied & deux cens Chevaux.

La

La nuit les ayant ſeparez, Oppas ſe retira auſſi dans ſon Camp, pour faire prendre haleine à ſes Soldats, avant que de recommencer le combat. Le nombre des bleſſez eſtant fort grand de part & d'autre, Oppas envoya propoſer à Tariff une tréve pour trois jours, qui fut auſſi-toſt concluë entre les deux Generaux. Les choſes eſtant en cét eſtat, la nuit ſuivante un traiſtre (car tel le peut-on bien nommer, puiſqu'il vendit ſon Païs) paſſa du Camp des Chreſtiens à celuy des Arabes. Cét homme qui eſtoit le compagnon d'Oppas, & ſe nommoit Siſebert, fut dire à Tariff que le General du Roy D. Rodrigue, n'avoit demandé cette tréve qu'afin de le ſurprendre cette nuit, & de le mettre par ce moyen plus faci-

lement en déroute. Tariff ajoûtant foy à cét avis, à cauſe de la grande qualité de celuy qui le donnoit (quoy que ce fût une impoſture, comme on le verifia depuis) crût qu'il falloit prévenir ſon Ennemy, & ſans attendre qu'il ſe miſt en devoir d'executer ſon mauvais deſſein ; il fit prendre auſſi-toſt les armes à ſes Soldats, & les fit marcher droict au Camp des Chreſtiens, où ils donnerent avec tant d'impetuoſité, qu'ils le forcerent, mirent toute l'Armée en fuite, prirent le General Oppas avec les principaux Officiers priſonniers, & firent un butin ineſtimable & une infinité d'Eſclaves.

Aprés cette victoire Tariff fit de grands preſens à Siſebert, & ſe retira auprés de Guadalette

dans les quartiers qu'il avoit choisis la premiere fois, & qu'il avoit trouvez fort commodes pour la subsistance de son Armée.

CHAPITRE IX.

Muca passe en Espagne & se joint à Tariff. Rodrigue se met luy-mesme à la teste de son Armée, leur donne bataille & la perd.

MUca apprenant tous les jours les grandes victoires de Tariff, commençoit à ne douter plus de la conqueste de l'Espagne, où il envoyoit incessamment du renfort de Soldats, & de munitions tant de guerre que de bouche.

Mais ne se contentant pas de

cela, il se resolut de passer la Mer en personne, à la teste d'une quatrième Armée, pour avoir part à la gloire d'une si belle Conqueste. Il laissa donc à un frere qu'il avoit, nommé Ismaël, le Gouvernement d'Afrique en son absence ; & ayant amassé, avec la plus grande diligence qu'il luy fut possible, un corps de vingt mil hommes de pied, & de six mil chevaux fort lestes, & fort bien équipez ; il fut se joindre à Tariff qui en eut beaucoup de joye.

Quand on sçeut que le Vice-Roy avoit passé luy-mesme le détroit, il y passa un si grand nombre de Mores attirez par l'esperance du pillage, que dans la reveuë qu'ils firent de toutes leurs Troupes, elles se trouverent de cent quatre-vingt mille

hommes de pied, & de quarante mille chevaux, ſans une infinité de gens inutiles qui ont accoûtumé d'accompagner les Armées.

Rodrigue qui rempliſſoit pour lors tous les devoirs d'un grand Roy, voyant que le nombre des Mores augmentoit tous les jours, crût qu'il ne leur falloit pas donner le temps de ſe fortifier davantage : Et ayant aſſemblé ſon Conſeil pour voir quelle reſolution il devoit prendre dans une ſi grande extremité ; on demeura d'accord qu'il ne pouvoit rien faire de mieux, que d'aller luy-meſme à la teſte de ſon Armée leur donner bataille plûtoſt que plus tard ; & que tout ce qu'il y avoit de Nobleſſe & de gens de ſervice en Eſpagne, ne manqueroit pas de le ſuivre.

Cette resolution estant prise, le Roy ayant nommé pour Generalissime de toutes ses Troupes son Favory Almerique, qui estoit un homme fort brave & fort resolu, on fit faire une reveuë generale auprés de Cordoüe, dans une Plaine que les Arabes nommerent peu aprés *Fahé Alguidah*, * où il se trouva vingt-trois mil chevaux, & cent trente mille hommes de pied. Ce Prince ayant fait venir là les Officiers generaux & les plus considerables d'entre les Capitaines; il leur fit entendre le peril où estoit leur Patrie, que du bon ou du mauvais succés de la Bataille qu'il alloit donner, dépendoit non-seulement leur honneur & leur bien, mais leur vie & leur liberté; qu'ils ne devoient plus desormais attendre

* Elle s'apelle aujourd'huy Plaine de la Verité.

aucun ſecours de leur Païs, qui eſtoit épuiſé par les dernieres défaites ; Qu'ils n'avoient plus d'eſperance qu'en leur propre valeur ; Qu'ils n'avoient qu'à voir s'ils n'aimoient pas mieux mourir genereuſement en combattant pour leur Patrie, que de tomber eux, leurs familles & leurs enfans dans une perpetuelle ſervitude *, & d'eſtre en proye à des Nations eſtrangeres, & ſi differentes d'eux en mœurs, & en Religion ; Qu'il ne leur diſoit pas cela pour les expoſer eux ſeuls au peril, dans la penſée qu'il euſt de s'en garantir ; qu'il ſeroit le premier à leur montrer le chemin & l'exemple, & qu'il ne croyoit pas qu'il y euſt perſonne qui fit difficulté d'aller avec ſon Roy, quand on verroit qu'il eſtoit

Dimin. eſclaves de ſes ennemis.

resolu de mourir avec eux & pour eux.

Les Soldats encouragez par ce discours, & resolus de mourir pour leur Roy & pour leur Patrie, ayant eu ordre de marcher aux Ennemis; il arriva une chose remarquable & de mauvais augure, qui fut que D. Ramiro Alfier Major du Roy Rodrigue, estant monté à cheval en fut jetté par terre si rudement, qu'il en mourut, & la lance où estoit attaché l'Estendart Royal * se brisa en deux.

Halam.

Ceux qui virent une mort si subite * en furent un peu épouvantez, mais Rodrigue ayant aussi-tost donné l'Enseigne *à un autre, continua sa marche jusques à la Riviere de Gardalete, où il se campa à la veuë de Tariff, dans une plaine tout-à-fait

Abiar, prodige.

Badr, Cornette

propre à ranger toutes ſes Troupes en bataille.

Le lendemain le Roy envoya un des plus braves de ſon armée, nommé Thodomir, avec cinq cens chevaux & deux cens hommes de pied, tous gens choiſis & bien armez, reconnoiſtre les Ennemis. Tariff ne manqua pas de faire en meſme temps partir cinq cens Mores & trois cens Julianiſtes, ayant à leur teſte Abraham Abenabis, qui commencerent un combat ſi ſanglant & ſi opiniaſtré qu'il dura depuis trois heures aprés midy juſques à la nuit *, qui les contraignit de ſe ſeparer, ſans qu'on puſt reconnoiſtre qui avoit eu l'avantage, y ayant eu des morts & des bleſſez à peu prés en pareil nombre de part & d'autre.

* Var, depuis le diſné juſques au ſoir.

Le Roy, à qui le ſuccés de

cette escarmouche avoit enflé le cœur, ayant tenu Conseil le soir, & proposé aux principaux Officiers de son armée de donner bataille dés le lendemain, elle fut resoluë, & un Heraut envoyé le signifier à Tariff qui l'accepta.

A la mi Octobre de l'année 714.

Ce fut le Mercredy troisiéme de la Lune de Muharran en l'année 94. de l'Egire, que fut donnée cette Bataille, qui commença à la pointe du jour, & qui coûta beaucoup de sang aux deux Partis. Car les Chrestiens y perdirent leur General Almerique, avec environ trois mille hommes de pied & huit cens chevaux, & les Mores mille hommes de pied & trois cens chevaux.

Cahra, douleur.

Rodrigue avoit peine * à se consoler de la mort d'Almeri-

que ; car il avoit ce jour-là fait des actions heroïques, & montré qu'il n'eſtoit pas ſeulement bon Soldat, mais grand Capitaine. Auſſi eſtoit-ce luy ſeul qui avoit mis le deſordre dans le Camp des Mores, parmy leſquels il s'eſtoit meſlé avec tant de bravoure, qu'il y eſtoit demeuré, & aprés ſa mort, peu s'en eſtoit fallu que l'armée Chreſtienne n'euſt eſté entierement deffaite.

Auſſi Rodrigue trouva à propos de s'aller camper à ſix lieuës de là, pour deliberer plus ſeurement de ce qu'il avoit à faire. Il ſe retira donc dans le meilleur ordre du monde, abandonnant par ce moyen le Champ de Bataille à Tariff, qui de ſon coſté faiſoit enterrer tous les morts, tant Mores que Chré-

tiens, de peur que la corruption de leurs corps ne causast quelques maladies dans son Camp. Mais dés qu'il eut appris que Rodrigue s'estoit retiré, prenant sa retraitte pour une fuite; il fit marcher diligemment aprés luy, il l'atteignit le Vendredy suivant, que le combat * ayant recommencé, il dura depuis midy jusques à la nuit qui les separa, sans qu'on pust dire encore que pas un des Partis eust eu l'avantage sur l'autre. Ce qui affligea plus le General Tariff, fut que le Prince Mahomet Gilhair, fils du Roy de Tunis & le Comte Julien, y avoyent esté dangereusement blessez, & le dernier particulierement de trois grandes blessures. D'un autre costé Rodrigue rebutté de la resistance des Ennemis, trou-

Malhama bataille.

voit que tout ce qu'il avoit pû faire juſques alors, eſtoit peu de choſe, deſeſperant de pouvoir faire davantage à l'avenir, ne ſçavoit à quoy ſe déterminer; & tous les partis qu'on luy propoſoit luy paroiſſans également mauvais & dangereux, il aima mieux remettre la déciſion de la fortune au jour ſuivant, que de l'attendre plus long-temps, ayant pris une forte reſolution d'y vaincre ou d'y mourir.

Ayant donc diſpoſé toutes ſes Troupes dans le meilleur ordre qu'il put, il les mena aux Ennemis avec beaucoup de vigueur, & il y fut receu avec tant de bravoure & de fermeté, qu'il y mourut ce jour-là quinze cens hommes de pied & deux cens cinquante chevaux des Chreſtiens, & quinze cens

Mores en tout, tant Cavalerie qu'Infanterie; car pour les bleſſez de part & d'autre, il y en avoit un ſi grand nombre de répandus ça & là, qu'on ne les conta pas. * Le Combat ayant eſté differé au Mercredy ſuivant du conſentement des deux partis, il recommença dés la pointe du jour, mais ce ne fut pas avec la meſme opiniaſtreté: car enfin Rodrigue voyant branler les ſiens, ſe jetta au fort de la meſlée pour leur redonner courage, & fit tout ce qu'il put pour les rallier: mais la deffaite eſtant entiere & ſans reſource, * il défendit au peu de gens qu'il avoit auprés de luy de le ſuivre, & ſortit de ſon Camp, ſans qu'on ait pû ſçavoir ce qu'il eſtoit devenu.

Mudmia, ſanglant.

Diz, eſperance.

Tous les Chreſtiens eſtant

donc ou morts ou prisonniers, ou mis en fuitte, toutes les richesses de leur Camp, où il y en avoit beaucoup, furent la proye des Vainqueurs. Mais Tariff sans permettre que ses Soldats s'amusassent au pillage, & sans leur donner aucun jour de repos, tira droit à Cordoüe, dont il se rendit maistre, sans qu'il luy coûtast un seul homme, & campa toutes ses Troupes aux environs de la Ville, en la maniere qu'il jugea la plus propre pour les délasser de tant de fatigues, & pour donner aux blessez le temps de se faire penser de leurs blessures.

CHAPITRE X.

Le General Tariff fait chercher D. Rodrigue par tout le Païs, & promet de grandes recompences à qui le luy mettroit entre les mains mort ou vif.

Taurih, exploits.

TAriff ne contoit pour rien toutes les Batailles * qu'il avoit gagnées, puiſque Rodrigue s'en eſtoit échappé, & ne croyoit pas que l'Eſpagne fuſt jamais conquiſe, s'il ne le tenoit entre ſes mains. C'eſt pourquoy il fit publier par toute ſon Armée, que quiconque, ſoit More ſoit Chreſtien, le luy livreroit mort ou vif, il luy donneroit * non-ſeulement de grandes franchiſes & exemptions, mais

Inhan, promeſſe

mais dequoy vivre à son aise le reste de ses jours. L'esperance d'un si grand gain fit aller plusieurs Chrestiens, Mores & Renegats, par toute l'Andalousie, pour en apprendre des nouvelles.

Enfin, quelques-uns d'eux cherchans dans les Montagnes & dans les Landes des environs, virent de loin un Berger couvert d'un habit fort riche, & tel que ce malheureux Prince avoit accoûtumé d'en porter; Ils coururent avec beaucoup de joye aprés luy pour le prendre, & l'amenerent aussi-tost au General, qui ayant fait venir le Comte Julien pour le reconnoître, il se trouva que c'estoit un Berger, fort simple & fort ignorant, dont ils purent à peine tirer une parole, & encore moins

de lumiere de ce qu'ils cherchoient. Il leur dit ſeulement qu'il ne ſçavoit autre choſe de ce qu'ils luy demandoient, ſinon que comme il gardoit ſon troupeau ſur la Montagne où on l'avoit pris, il avoit veu venir à luy ſur un cheval fort fatigué, & qui paroiſſoit hors d'haleine, un homme veſtu de l'habit qu'il portoit preſentement, qui d'un ton furieux, & d'un viſage fort effrayé, luy avoit dit d'oſter promptement une robe fourée de peau de mouton qu'il avoit; que s'eſtant deshabillé auſſi-toſt, il luy avoit fait prendre ce bel habit-là au lieu du ſien; & que luy ayant demandé enſuitte s'il n'avoit rien à manger dans ſa Panetiere, il luy avoit donné un peu de pain qui luy reſtoit. Aprés quoy

l'inconnu ayant pris ſa houlette luy avoit commandé de luy venir montrer le chemin, ce qu'il avoit fait, le mettant dans un petit ſentier qui alloit en montant, par où il l'avoit regardé aller tant qu'il l'eut perdu de veüe.

Tariff ne fut pas content de cette nouvelle, car aprés avoir parlé aux gens du païs, du lieu où le Berger avoit veu Rodrigue, il comprit qu'il avoit pris le chemin de Caſtille; de ſorte qu'il perdit l'eſperance de le trouver, & ne ſongea plus qu'à prendre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de ſa Victoire.

La Reyne Zahra Benelyaça s'eſtoit trouvée à Cordoüe, lors de la priſe de cette Ville; & encore qu'elle euſt eu aſſez de temps devant la deffaite de ſon

mary pour ſe ſauver en Caſtille, elle ne l'avoit pas fait; ſoit qu'elle eut eſté ſurpriſe par la diligence de Tariff, ſoit faute de reſolution & de prendre ſon temps; ou pour mieux dire enfin, par le mal-heur où la fortune met ceux qu'elle perſecute, qui ont accoûtumè de manquer de conſeil auſſi bien que de toutes choſes.

Tariff la laiſſa dans ſon Palais, ſans vouloir ſouffrir qu'aucun y entrait pour faire le moindre deſordre; il ne fit que s'aſſurer de ſa Perſonne auſſi bien que de la Place; & comme cette grande Ville ne ſe pouvoit garder qu'avec un grand nombre de Troupes; il voulut y laiſſer le Prince Mahomet Gilhair, tant pour les contenir dans le devoir; que pour achever de recouvrer

ſa ſanté parfaite, car il n'eſtoit pas encore bien guery de ſes bleſſures, ny remis des fatigues de cette Guerre. Il mit auprés de ce Prince le More Abulcacim Hadilbar, pour l'aſſiſter de ſon conſeil dans les expeditions militaires, en cas qu'il s'en preſentaſt quelques occaſions; & aprés avoir donné ſes ordres il diviſa ſes Troupes en deux Armées égales, dont il en laiſſa une au Vice-Roy Muca pour aller dans la partie Occidentale de l'Andalouſie, & prit l'autre pour aller dans la plus Meridionale, qui ſe nomme Grenade, afin de ne laiſſer rien derriere eux quand ils voudroient entrer dans la Province de Caſtille, qui eſt ſeparée de l'Andalouſie du coſté d'Orient par un grand deſert, compoſé de Montagnes

& de Landes, que les Eſpagnols nomment *Sicira Morena*. Cette reſolution eſtant priſe, ces deux Generaux prirent leur marche chacun de leur coſté, & Mahomet Gilhair demeura auprés de la Reyne Zahra.

CHAPITRE XI.

Des amours de Mahomet Gilhair avec la Reyne, qui l'oblige de ſe faire Chreſtien, & l'épouſe enſuitte.

AVant que de partir de Cordoüe, Tariff ne manqua pas de faire ce que font ordinairement les Conquerants, qui changent la maniere du gouvernement des Villes qu'ils prennent, & y établiſſent telles

Loix qu'il leur plaiſt. Il ſe ſaiſit de la grande Egliſe, & de quelques autres dont il fit des Moſquées, en laiſſant quelques-unes aux Chreſtiens pour l'exercice de leur Religion : Et aprés avoir fait faire de grandes Fortifications autour de cette Ville, qu'il conſideroit comme la Capitale de l'Eſpagne ; il chargea particulierement le Prince Gilhair d'avoir beaucoup de reſpect pour la Reyne Zahra Beneliaca, & de faire en ſorte qu'elle s'apperceût le moins qu'il ſe pourroit, de ſa captivité ; luy repreſentant qu'eſtant Arabe de Nation, & proche parente d'Almanzor ſon Maiſtre, juſques-là que Mahomet Abnehedim ſon Pere, avoit partagé l'Afrique avec luy ; ils la devoient tous traiter comme leur veritable

Reyne, pour tâcher de luy faire reprendre les mœurs & la Religion de ſes peres ; à quoy il y avoit apparence qu'elle n'auroit pas de peine à ſe reſoudre, y devant eſtre portée par les ſentimens de la nature. L'infortuné Gilhair ne s'acquitta que trop fidelement de cette commiſſion ; car il la vit ſi ſouvent, & luy rendit tant de ſoins, que comme elle eſtoit jeune & belle, & qu'il eſtoit galand & ſpirituel, il en devint éperdument amoureux. Ce n'eſtoit que feſtes & réjouïſſances à Cordoüe ; il inventoit tous les jours quelque choſe de nouveau pour la divertir & pour luy plaire, & ne ſongeoit qu'à luy faire mille preſens où il y avoit toûjours autant de galanterie que de magnificence. Comme

il

il avoit toute la commodité de la voir qu'il pouvoit desirer, le respect qu'il avoit pour elle l'avoit long-temps empeſché de luy declarer ſa paſſion. Mais enfin eſtant devenuë la plus forte, il ne put s'empeſcher de luy faire entendre en mille converſations qu'il eût avec elle, que ſi elle vouloit reprendre la Religion, dans laquelle elle avoit eſté élevée, il la remeneroit en ſon Païs, avec la Couronne de Tunis qu'il vouloit luy mettre ſur la teſte, au lieu de celle de Caſtille qu'elle avoit perduë. Toutes les fois qu'il luy en parloit, elle feignoit de ne le pas entendre. Mais il s'imaginoit que la peine qu'elle avoit de ſouffrir une déclaration d'amour, l'empeſchoit d'y répondre, & que c'eſtoit plûtoſt ſa pudeur

que ſon averſion qu'il avoit à vaincre. Enfin, un jour qu'il eſtoit teſte à teſte avec elle, & qu'elle luy parut diſpoſée à luy eſtre plus favorable ; il ſe jetta à ſes pieds, & la conjura de ne le pas laiſſer plus long-temps dans l'incertitude de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune ; & de ſe reſoudre enfin de prononcer le mot qui devoit ou luy donner la mort, ou le rendre heureux pour toute ſa vie. La Reyne qui ne le haïſſoit pas, ne voulut pas le laiſſer plus long-tems ſe flater d'une vaine eſperance. Elle luy declara donc qu'elle eſtoit reſoluë de vivre & de mourir dans la Foy * qu'elle avoit embraſſée : Mais que ſi l'envie qu'il luy témoignoit avoir de l'épouſer, eſtoit auſſi forte comme il vouloit le

* Hymen, foy.

luy persuader ; & s'il croyoit qu'il fut si aisé de changer de Religion, il n'auroit pas de peine à faire pour elle, ce qu'il luy proposoit de faire pour luy; Qu'au lieu de la presser de se faire Mahometane, il n'avoit qu'à se faire Chrestien ; & qu'à cette condition elle consentiroit à un Mariage où il n'y avoit rien qui fut indigne d'elle *. Aprés cette réponce le Prince s'en retourna chez luy fort pensif ; mais il ne fut pas capable de resister long-tems à sa passion. Ils n'estoient pas ny l'un ny l'autre en lieu de solemniser ce Mariage, qui fut bien-tost resolu ; & la conjoncture des Temps n'estoit pas favorable. C'est pourquoy la Princesse fit venir, sans qu'on s'en apperceût, un de ses Reli-

Fach Alcatana, sang Royal.

Caleb, Religieux.

gieux * pour la marier en particulier avec le Prince, aprés qu'il l'auroit baptisé. Les Ceremonies furent faites le plus secrettement qu'il se pût *, & Gilhair & Zahra jouïrent quelque tems paisiblement de leurs amours, cachant avec soin les Images qu'ils adoroient en particulier. Mais ils ne purent tenir leur intelligence si secrette, qu'une Dame de la Reyne en qui elle se fioit, ne la découvrît: Elle estoit née en Arabie, du nombre de celles qui avoient esté jettées sur les Costes d'Espagne avec la Reyne, & qui s'estoient converties avec elle. Cette femme qui se nommoit Sigebeste, ayant esté persuadée * par quelques Mores, avoit repris son ancienne Religion. De sorte qu'ayant veu

Occulti, couvert.

Mûhni, persuasion.

Mahomet faire Profeſſion du Chriſtianiſme avec la Reyne dans ſon Palais ; elle ſe reſolut, quoy qu'avec peine, d'en avertir Abulcacim Adilbard, que Tariff avoit laiſſé auprés de ce Prince pour l'aſſiſter de ſon Conſeil en toutes choſes. Adilbar en eut beaucoup de douleur, & fut long-tems ſans en vouloir rien croire, s'imaginant que cette fille vouloit peut-eſtre mal au Prince, pour quelque raiſon particuliere *. Mais faiſant reflection ſur la grandeur de la paſſion qu'il voyoit depuis long-tems que ce Prince avoit pour la Reyne, il commença à le croire capable de tout.

Faria, faux témoignage.

Il eut enſuitte la curioſité d'approfondir la choſe ſans faire ſemblant de rien ; & ſçeut

enfin si bien observer ses actions, que sans que la Reyne s'en doutast, il découvrit tout ce qui s'estoit passé entr'eux. Quand il en fut tout-à-fait asseuré, il s'en alla à l'Armée, où il conta à Tariff le détail de cette intrigue.

Tariff fut surpris & embarassé en mesme temps. Car il consideroit que Mahomet Gilhair n'estant point vassal d'Almanzor, mais fils d'un Prince aussi puissant que luy, & son allié, qui venoit l'assister volontairement de ses Troupes en cette Guerre *; quelque juste que fut le ressentiment qu'on devoit avoir contre luy d'une si grande hardiesse, on pourroit l'attribuer à quelque jalousie, ou à quelque mauvaise volonté particuliere, qui luy attireroit la

Iziftah, conqueste.

disgrace de son Maistre. Il se contenta donc de renvoyer Adilbar à Cordoüe avec un renfort de Troupes, pour arrester la Reyne, le Prince Mahomet, & tous ceux qu'il croiroit tremper dans ses mauvais desseins *, & luy donna ordre de faire faire une information fort exacte de tout, & de la luy envoyer en diligence.

Almubbanin, complices.

Si-tost qu'Adilbar fut de retour, il executa soigneusement les ordres qu'il avoit apportez, aprés s'estre saisi de la personne de la Reyne d'Espagne, du Prince de Thunis, & du Religieux qui l'avoit baptisé. Il envoya ce qu'il avoit découvert à Tariff, qui en avertit incontinent le Roy de Thunis, par un Courrier qui luy porta le procés qu'Adilbar avoit fait faire

contre ſon Fils, ſe remettant à luy d'en ordonner comme il luy plairoit.

Le procedé de ce General fut trouvé fort ſage & fort prudent; Il ſe garantit par ce moyen de tout ſoupçon *, d'envie & de cruauté, & ſe déchargea de la haine que luy pouvoit attirer la mort de ce jeune Prince. Car ſi-toſt que ſon Pere fut informé de ſon impieté, il écrivit aux ſiens de le faire mourir, ſans attendre d'autres ordres. Le Courrier ayant apporté ſes dépeches à Tariff, pendant qu'il eſtoit dans la Province de Grenade; le General qui ne pouvoit quitter la Guerre qu'il avoit ſur les bras dans ces quartiers-là, envoya un pouvoir abſolu à Adilbar de preſter main-forte à cette execution; & de faire une

*Haix, ſoupçon.

punition exemplaire de tous ceux qui ſe trouvoient complices d'un ſi noir attentat.

Adilbar ayant receu la Commiſſion * de Tariff, & celle du Roy de Thunis, fit inſtruire le procés tout de nouveau contre Zahra & contre Mahomet, & les fit tirer de priſon un Vendredy matin, pour les conduire devant la principale Egliſe de Cordoüe, où il y a une aſſez belle Place. Là il les exhorta * de renoncer à la Loy des Chrétiens, s'ils vouloient ſauver leur vie. Mais ils n'y voulurent jamais conſentir, & déclarerent qu'ils aimoient mieux ſouffrir la mort dont on les menaçoit, & qu'ils eſtoient preſts de recevoir, que de renoncer à la Foy qu'ils avoient embraſſée. Adilbas ſurpris & irrité en meſme

* *Amr*, choſe.

* *Munhia*, exhortation.

temps d'une telle opiniaſtreté, leur fit trancher la teſte à tous trois ; & leurs corps furent long-temps abandonnez dans la Place au milieu de la fange ; d'où ils furent enlevez par les Chrétiens, qui les enterrerent le mieux qu'ils purent, quoy que ce ne fut pas ſelon la grandeur de leur Naiſſance.

CHAPITRE XII.

Tariff ſe rend maiſtre de la Province de Grenade, & des Montagnes neigeuſes, appellées par les Eſpagnols du Soleil *& de* l'Air.

TOutes choſes eſtant paiſibles à Cordoüe, & n'y ayant plus rien à craindre de ce coſté-

là, Tariff pourſuivit ſes Conqueſtes du coſté du Midy, & marcha avec toute ſon Armée devers la Province de Grenade. Il ne ſe trouvoit aucune reſiſtance * dans tous les lieux où il paſſoit; Au contraire tous les Habitans venoient audevant de luy, & apportoient des vivres, & toute ſorte de rafraiſchiſſemens à ſes Troupes, le conjurant d'ordonner à ſes Soldats de ne faire aucun tort * à des Peuples qui ſe ſoûmettoient ſous ſon obeyſſance & ſous ſa protection. Tariff donnoit les ordres neceſſaires pour les contenir : mais encore qu'il fût craint, & par conſequent obey à cauſe qu'il eſtoit fort ſevere, & ne ſouffroit pas volontiers qu'on n'executaſt pas ſes commandemens ; ſes Soldats ſe

Mánsoo-hauda, ſans reſiſtance.

Façut, inſolences.

voyant dans un pays de Conqueſte, ne laiſſoient pas de faire quelques inſolences.

Il apperceut enfin de loin, une Ville baſtie ſur un haut, d'où l'on découvroit la plus agréable & la plus fertile Plaine du monde, & qui avoit de l'air du Paradis Terreſtre. Car elle eſtoit environnée par tout de Collines pleines d'Arbres, & de Fontaines, & coupée par une Riviere large & profonde, qui paſſoit au milieu d'une grande étenduë de Prairies, toutes ſemées de Fleurs. Ceux qu'il envoya la reconnoiſtre, luy ayant rapporté qu'elle avoit de bonnes Murailles & de bonnes Tours; il ſe campa au milieu de cette Plaine pour faire prendre haleine à ſes Troupes, & voir avec loiſir par où il pourroit

l'attaquer. Mais à peine avoit-il commencé ſes approches dans les formes, que les Habitans voyant le peu de monde qu'ils avoient pour oppoſer à une ſi grande Puiſſance, & n'ayant eſperance d'aucun ſecours, la défaite de leur Roy leur eſtant connuë; aprés avoir long-temps conferé enſemble des moyens d'aſſurer leur liberté, ils reſolurent d'envoyer offrir à Tariff de ſe rendre à luy, pourveu qu'il les laiſſaſt, eux & leurs familles, joüir en paix de tous leurs biens, & demeurer dans leur païs ſans eſtre mal-traitez * en leurs perſonnes, ny violentez dans leur Religion.

Tapdil, mauvais traitement.

Tariff ayant tenu Conſeil, accepta leurs offres; & promit de faire obſerver ſoigneuſement les conditions, ſous leſquelles ils

vouloient luy mettre leur Ville entre les mains. Les Articles de la Capitulation furent dreſſez par eux, & ſignez par ce General; qui jura au nom d'Almanzor ſon Maiſtre, de les obſerver ponctuellement : Et ainſi ſans qu'il luy coûtaſt un ſeul homme, il entra avec une partie de ſon armée dans Grenade; & mit pour Gouverneur un de ſes Capitaines nommé *Betis Abenabur* *, né dans l'Arabie Heureuſe. Il ne fit que paſſer au travers de cette Ville, afin de reduire en meſme temps les Montagnes qui la couvrent du coſté du Midy; que les Chrétiens appellent les Montagnes du *Soleil* & de l'*Air* *; à cauſe qu'elles ſont dans la moyenne Region. Car il avoit oüy dire que les Païſans qui eſtoient fort

Betis Abenabur, premier Gouverneur de Grenade.

C'eſt ce que les Eſpagnols appellent *Surra ne vada*.

braves, estoient dans la resolution de s'y deffendre; se fiant au peu de connoissance que les Mores avoient de leur pays, où il estoit impossible de penetrer bien avant avec une armée.

Montagne neigeuse, & les Arabes de l'ancien mot Espagnol corrópu, *Solajt.*

Tariff qui jusques-là n'avoit trouvé aucun obstacle à ses Conquestes, pas mesme dans la ville de Grenade, où il s'estoit attendu de trouver quelque resistance, se confioit en son bon-heur accoûtumé, & à la resolution de ses Soldats; & s'imaginoit que ce petit coin de terre qui n'étoit deffendu que par des Païsans, ne tiendroit pas plus que les autres lieux où il avoit passé.

Mais quand il fut à une grande Ravine * que fait un Torrent qui va rendre dans une Riviere, que les Chrestiens appel-

On ne sçait ce que c'est cette Ravine, ou *Par de Toc*

si ce n'eſt le Pont de *Tablate*, les Mores ont depuis appellé cette Riviere *Orgiba*.

lent *Auzeva*, eſtant obligé de s'y arreſter; ſur la minuit, les Païſans vinrent attaquer ſon Camp avec tant de furie, qu'il fut obligé de l'abandonner, aprés y avoir perdu quatre mille hommes de pied, & quelques gens de cheval. Le lendemain piqué d'avoir eſté ainſi battu par des Païſans, il ſe reſolut de s'en venger, & de les attaquer comme il fit dans le meſme lieu. Mais les Chreſtiens ſe deffendirent avec autant de vigueur que le jour précedent, & ſans perdre preſque pas un des leurs, ils luy tuerent encore quinze cens hommes. Ce qui le mettoit plus en colere, eſtoit la difficulté du pays, où la Cavalerie, dans laquelle conſiſtoit ſa plus grande force, ne pouvoit penetrer; Au lieu que ces Païſans

des

des poſtes avantageux qu'ils avoient occupez, faiſoient un grand carnage des ſiens, ſans que les ſiens puſſent ſeulement aller à eux. Il eſtoit donc ſur le point de ſe déporter de cette entrepriſe, où il ne faiſoit que perdre du temps & des Soldats, & de porter ailleurs ſes Armes; lors qu'un de ces Montagnars nommé *Fandino*, trahiſſant ſa Patrie, pour s'aſſeurer un peu de bien qu'il avoit dans ce Canton-là, vint luy enſeigner un endroit par où il pouvoit entrer avec de la Cavalerie dans le fort du pays, & s'en rendre facilement le Maiſtre. Le General fut fort aiſe, & ayant fait mille queſtions * à ce Payſan, auſquelles il répondit fort pertinemment, par ſon conſeil il retira ſes Troupes à quatre milles

* *Ex tiorat examen*

du lieu où il estoit ; & ayant donné ordre à son Armée de Mer d'approcher de cette Coste, il envoya un de ses plus vaillans Capitaines nommé *Abraham Abuxarra*, avec dix mille hommes de pied, & quatre cens chevaux, à un lieu nommé par les Arabes *Xat*, où il le fit embarquer avec tout son monde, & *Fandino* qu'il luy avoit donné pour luy servir de guide. Abraham ne fut pas long-temps sans aborder à une Ville qui est sur la coste du Levant de l'Espagne, nommée par les Chrétiens *Adrada* * où il fit mettre pied à terre à ses Troupes, & entra en trés-bon ordre dans le fond du pays, pillant & ravageant tout.

* C'est presentement *Adra*.

Les Chrestiens qui n'avoient point de Cavalerie, & n'atten-

doient aucun ſecours, ſe voyant enfermez de tous coſtez, Abuxarra les attaquant par derriere, pendant que Tariff les battoit pardevant; ne firent aucun mouvement qui nous pût faire connoiſtre l'extremité où ils étoient reduits: Mais aprés s'eſtre aſſemblez pour voir ce qu'ils avoient à faire, ils reſolurent d'envoyer demander une Tréve * de quinze jours à Tariff, afin d'avoir le temps de concerter avec luy, les conditions ſous leſquelles ils vouloient bien ſe rendre. Colla, tréve.

Tariff ayant incontinent accepté les offres qu'ils luy faiſoient, & ayant donné un ſauf-conduit pour ceux qu'ils vouloient deputer vers luy: Ils choiſirent l'Eveſque de ce Païs-là, nommé Otoger, avec quelques autres perſonnes de créance Amr, choſe.

qu'ils envoyerent dans le Camp avec les pouvoirs neceſſaires. C'eſtoit un homme d'eſprit qui avoit du ſçavoir, & beaucoup de connoiſſance des affaires. Il fut fort bien receu de Tariff, qui convint auſſi-toſt avec luy des conditions ſuivantes. Que les Chreſtiens demeureroient dans ce Païs-là, ſi bon leur ſembloit, & n'y ſeroient moleſtez, ny en leurs perſonnes, ny en leurs biens, ny en leurs conſciences. Qu'ils ne payeroient point d'autres Impots que le Tribut qu'ils avoient accoûtumé de payer aux Rois Chreſtiens. Que ſi quelques-uns d'entr'eux n'y vouloient point demeurer, il leur ſeroit permis de vendre tout leur bien, & de s'en aller dans telle Contrée habitée par des Chreſtiens qu'ils voudroient choiſir.

Cette Capitulation eſtant ſignée par Tariff au nom du grand Almanzor ſon Maiſtre, au nom duquel il promit de l'obſerver fort exactement, Abraham Abuxarra* y fut laiſſé pour Gouverneur. Et comme c'eſtoit luy qui y eſtoit entré le premier, & en avoit eſté le premier Gouverneur, ſon nom demeura depuis ce temps-là à cette petite Province. Ce General qui avoit achevé de reduire le coſté qui luy eſtoit écheu à ſon partage, raſſembla toutes ſes Troupes, pour retourner à Cordoüe par le meſme chemin par où il eſtoit venu, dans le deſſein de ſe rejoindre à Muca, pour entrer aprés cela tous deux enſemble, & ſans plus differer, dans la Province de Caſtille.

Il s'apelle encore preſentement *Las Alpuxarras.*

CHAPITRE XIII.

Conqueſtes de Muca, & ſon retour à Cordoüe.

DAns le meſme temps que le General Tariff eſtoit parti pour porter ſes armes du coſté du Levant & du Midy, dans la Province de Grenade, comme nous avons dit, le Vice-Roy Muca eſtoit allé porter les ſiennes du coſté du Couchant, dans la Province, que les Naturels du païs nomment Andalouſie, du nom de certains peuples qui l'ont autrefois habitée, qu'on nomme Vandales. Il marcha d'abord contre Carmone qui eſtoit une Ville, petite à la verité, mais bien fortifiée; où pluſieurs

Chreſtiens s'eſtoient refugiez de tous les Bourgs & de tous les Villages de ce Païs-là, qu'ils avoient abandonnez à l'approche de Muca; & où ils s'eſtoient pourveus de toute ſortes de munitions de guerre & de bouche, pour ſe deffendre le plus long-temps qu'il leur ſeroit poſſible.

Le Vice-Roy l'ayant bloquée de toutes parts, les Aſſiégez ſe reſolurent de faire une ſortie par la plus forte de leurs Portes, & avec les meilleures gens qu'ils euſſent; pour voir s'il n'y auroit pas moyen de deffaire leurs Ennemis, avant qu'ils s'y fortifiaſſent davantage.

Le lendemain donc à la pointe du jour ayant pris les armes, & s'eſtant encouragez les uns les autres à bien faire; ils atta-

querent le Camp des Mores avec tant de bravoure, & en si bon ordre, qu'ils en tuerent trois cens, avant qu'ils se peussent reconnoistre & se mettre en deffence, & rentrerent dans la Ville n'ayant perdu que vingt-cinq des leurs.

Ce succés leur ayant enflé le cœur, ils voulurent voir le jour suivant, si la fortune * leur seroit aussi favorable. Mais ayant trouvé les Mores sur leur garde, ils furent receus un peu plus rudement que le jour d'auparavant, & contraints de rentrer dans la Ville plus viste qu'ils n'en estoient sortis. Les Mores les poursuivoient de si prés, que le Gouverneur de Carmone craignant qu'en ouvrant les Portes pour les recevoir, les Ennemis n'y entrassent pesle-mesle avec

Ychadad Zogle, bonne fortune, esprouvée.

avec eux, & ne s'en rendiſſent les maiſtres, trouva qu'il valoit mieux laiſſer perdre le peu de Chreſtiens qui eſtoient dehors, que de perdre la ville en les voulant ſauver, & deffendit de leur ouvrir la porte qu'il craignoit de ne pouvoir plus refermer. Les Chreſtiens voyans la reſolution qu'avoit priſe leur Gouverneur, en prirent tout d'un coup une fort genereuſe, car s'eſtant tous engagez à mourir en gens de cœur, plûtoſt que d'eſtre faits Eſclaves; ils tournerent teſte ſur ceux qui les pourſuivoient, & combattans en gens deſeſperez, en tuerent huit cent, & pouſſerent juſques au milieu du Camp de Muca, où ils demeurerent tous morts ſur la place, ou priſonniers, ſans qu'il en échapaſt

un ſeul. Muca fort en colere de ces deux mauvais ſuccés, aſſembla les principaux Officiers pour tenir Conſeil de Guerre, où il fut reſolu de donner le lendemain au matin l'aſſaut general. Les échelles furent dreſſées contre les murailles, & les Mores y monterent avec grande reſolution. Les aſſiegez d'autre coſté ſe deffendirent avec beaucoup de fermeté, tuant & renverſant ceux qui montoient. Entr'autres le Gouverneur de la place, nommé Galo, y fit des actions heroïques. Car lui ſeul avec deux hommes qu'il avoit avec lui, deffendit une Courtine toute entiere depuis une Tour juſques à une autre qu'il s'eſtoit chargé de deffendre, & d'une arbaleſte qu'il avoit, tua ou

bleſſa pour ſa part ce jour-là lui ſeul quatre-vingt Mores. Ce combat dura depuis midy, juſques à la nuit, & le Vice-Roy y perdit quinze cens hommes, au lieu que les Aſſiegez, à ce que l'on ſceut depuis, n'en perdirent que trois cens.

Le temps & le monde que perdoit Muca devant cette place, le fit reſoudre pour s'en rendre maiſtre à tenter une autre voie que celle de la force, qui lui avoit ſi mal réuſſi juſques alors. Il envoya donc ſommer les Aſſiegez de ſe rendre, offrant non ſeulement de leur donner la vie, mais de grands privileges s'ils s'y accordoient plûtoſt que plus tard. Cette propoſition fit ouvrir les yeux aux Aſſiegez, dont les principaux s'eſtant aſſemblez

pour en conferer avec leur Gouverneur, ils trouverent que quand ils se seroient encore deffendus quelque temps à la fin les vivres * leur manqueroient; & leurs soldats diminueroient, que toute cette Province estoit presque subjuguée, qu'ils ne pouvoient attendre du secours de personne, qu'ainsi ils seroient tost ou tard la proye des victorieux. C'est pourquoy ils firent réponce qu'ils demeuroient d'accord de luy ouvrir les portes de leur ville, pourveu qu'on les en laissast sortir avec leurs femmes & enfans, & tout ce qu'ils auroient d'argent, armes & bagages, & toutes choses generalement quelconques, qu'ils porteroient avec eux où ils voudroient en toute liberté.

* Munitions

Tout ce qu'ils demandoient, leur fut accordé à la reſerve du bagage, dont il fut dit, qu'ils ne pourroient emporter que ce qu'ils pourroient charger ſur cent chariots, dont ils ſe contenterent. Ainſi tous les Chrétiens ſortirent, & s'en allerent en une autre ville proche de la mer, qu'ils nommoient en leur langue *Hiſpala*, tandis que Muca, aprés y avoir mis un Gouverneur avec quelques ſoldats pour la garder, décampa incontinent pour tirer vers une ville fort grande & fort peuplée, que les Eſpagnols nomment en leur langue *Merida*.

Il y avoit dans cette ville un Gouverneur Chreſtien fort brave, & comme il ſe ſignala en ce ſiege, & y fit des actions dignes de loüange, il merite bien

que je m'arreſte un peu davantage à en faire le recit.

Ce Gouverneur nommé *Salaru* voyant le dégaſt que faiſoit l'Armée des Mores dans les Païs où elle paſſoit, fit retirer dans Merida tous les Chrétiens des environs avec leurs femmes & enfans, & leur fit apporter tout ce qu'il y avoit de vivres dans la Campagne, où n'ayant laiſſé que ce qu'on n'avoit pû tranſporter, il envoya lui meſme brûler tous les villages des environs, & faire le dégaſt par toute la Campagne; afin que quand les Mores y voudroient venir, ils n'y trouvaſſent rien. Il ne ſe contenta pas de cela, il fit empoiſonner toutes les eaux, & ayant mis en beſogne tous les Païſans, il les fit travailler aux

fortifications de la Ville, il en redreſſa les murailles & en racommoda les creneaux & les parapets : Et ayant fait reveuë de ce qu'il avoit de gens en eſtat de combattre, il en trouva cinq mille qu'il diſtribua dans les tours, & dans les autres lieux qu'il jugea à propos. Les choſes eſtoient en cét eſtat, quand le Vice-Roy en approcha, qui l'ayant bloquée de toutes parts, commença par envoyer ſommer Salaru de ſe rendre, autrement qu'il feroit paſſer tout ce qui eſtoit dedans au fil de l'épée.

Mais le Gouverneur lui ayant fait réponce qu'il en uſaſt comme il lui plairoit, que la miſericorde de Dieu eſtoit plus grande que ſes forces, & qu'elle lui donnoit plus de confiance

que toutes ſes menaces ne lui faiſoient de peur.

Muca irrité de ce refus, fit preparer toutes choſes pour donner l'aſſaut. Le lendemain, les Mores eſtant montez à l'eſcalade, y furent receus, & repouſſez vigoureuſement par les Aſſiegez, à cauſe du grand ordre avec lequel ils couroient au ſecours * les uns des autres ſelon le beſoin. L'aſſaut dura tout le jour, dans lequel les Aſſiegeans perdirent ſix cens hommes, & les Aſſiegez ſeulement cinquante-ſept. Mais les Mores ayant recommencé le combat à la pointe du jour ſuivant, pour ne point donner de relâche aux Aſſiegez; il fut ſi opiniâtre & ſi furieux, que la Ville penſa eſtre priſe d'emblée. Les Mores ayant déja

Reata, aider en diligence

gagné le haut de la muraille, & eſtant preſts de ſauter dans la Ville, lors que Salaru qui alloit par tout les lieux qui avoient plus de beſoin de ſecours, y accourant à point nommé, les renverſa du haut des murailles en bas, & délivra par ce moyen Merida qui eſtoit priſe ſans lui, obligeant les Aſſiegeans de ſe retirer avec perte de huit cens hommes, au lieu qu'il n'en avoit perdu qu'environ trois cent.

Mashuren, pris ou morts

La vigueur que les Chrétiens avoient témoignée en ces deux combats, rallentit un peu celle du Vice-Roy, qui ſe reſolut de loger toute ſon armée autour de la place, & de voir s'il ne la pourroit point prendre par famine. Salaru s'eſtant apperceu de ſon deſſein, fit une

reveuë fort exacte de tout ce qui y eſtoit, afin de voir plus au juſte combien de temps ſes vivres pourroient durer. Il trouva qu'il y avoit pluſieurs bouches inutiles en femmes, enfans, & Vieillards, qui ne pouvoient plus porter les armes, & ne laiſſoient pas de conſommer des vivres, qui commençoient déja à diminuer; quoi qu'il n'y eût encore eu que trente jours de ſiege, & qu'ils en euſſent fait un grand amas auparavant. Il vit auſſi qu'il lui eſtoit impoſſible de tenir encore long-temps, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour ſortir de l'enclos de la ville, pour combattre les ennemis, il s'aviſa d'employer la ruſe, pour tâcher de leur faire lever le ſiege. Il envoya donc

dire à Muca qu'il ſe trompoit, s'il penſoit le forcer à ſe rendre par famine, qu'il avoit encore du pain pour plus de dix ans, & pour lui faire voir, il fit jetter par deſſus les murailles quantité de corbeilles qui en eſtoient pleines.

Muca penſa ſe deſeſperer d'un tel compliment, & n'y répondit que par un aſſaut general, qui dura un jour entier avec beaucoup de vigueur de part & d'autre. Car il y demeura plus de cinq cent Mores, ſans compter le Capitaine Aliculeyman qui fut fort bleſſé, dont Muca eut beaucoup de regret. Il ne coûta gueres moins aux Aſſiegez, qui y perdirent auſſi quatre cens hommes. Mais Muca ayant eſté obligé de faire ſonner la retraite à cauſe de la

nuit, il envoya le lendemain matin un Trompette au Gouverneur, pour lui signifier qu'il avoit fait ferment, & juré par le Dieu tres-haut, que si les Assiegez attendoient davantage à se rendre, ils implореroient aprés cela fort inutilement sa misericorde.

Salaru ayant incontinent assemblé les principaux de la Ville, leur rendit en peu de temps un conte fort exact de l'estat de la place, & aprés leur avoir fait comprendre la necessité où ils estoient de toutes choses, & le peu d'apparence qu'il voyoit d'estre secouru; Tous demeurerent d'accord de se rendre, mais à des conditions les plus avantageuses qu'il se pourroit, tellement qu'ils lui firent réponce, qu'ils lui

remettroient volontiers la Place entre les mains, pourveu qu'il les laiſſaſt ſortir, eux, leurs femmes & enfans avec leurs armes, & leur bagage, pour aller en telle Ville des Chreſtiens qu'il leur plairoit, & que tous ceux qui voudroient demeurer, ne receuſſent aucun mauvais traitement, & ne fuſſent point contraints de quitter leur Religion. Muca eſtant demeuré d'accord de tous ces articles, & ayant eſté obligé de les ſigner, & de jurer au nom du Calife ſon Maiſtre de n'aller jamais au contraire, conceut une telle eſtime de la bravoure & de la fidelité de ce Gouverneur, & de ſon habilité à prendre ſes précautions, qu'il ôta un Cimeterre de grand prix qu'il avoit à ſa ceinture, & le lui mit

lui-meſme au coſté, diſant, que la valeur avec laquelle il avoit ſauvé les ſiens d'un ſi grand peril, meritoit plus d'honneur mille fois qu'il ne lui en faiſoit.

Salaru lui ayant donné les clefs de la Ville où il n'eſtoit demeuré que du menu peuple, en emmena tous ceux qui le voulurent ſuivre, avec leſquels il s'embarqua pour paſſer dans les Iſles plus proches de cette coſte, afin de ne voir point la ruine de ſa Patrie, & ſe mettre à couvert de la ſervitude* des Arabes, ſous laquelle il prévoyoit que toute l'Eſpagne alloit eſtre reduite.

Quibar, ſervitude.

Le Vice-Roy d'Afrique eut beaucoup de joie de la priſe de cette grande Ville, mais il ne put pas y demeurer long-temps, ne pouvant tirer aucune ſub-

ſiſtance de la Campagne qui avoit eſté abandonnée par les peuples qui s'eſtoient tous refugiez dans la Province, qui ſe nomme en langue Eſpagnolle *Caſtille*, & avoient laiſſé cette contrée deſerte. C'eſt pourquoy aprés y avoir mis Garniſon, il fit auſſi-toſt marcher toutes ſes troupes vers Hiſpalis. Elles ne ſe furent pas beaucoup avancées que ſes avant-Coureurs le vinrent avertir, que la quantité du peuple qui s'y eſtoit refugié, y avoit cauſé une telle contagion, que tout le monde y mouroit. Cette nouvelle l'arreſta tout court, & la peur qu'il eut de faire perir ſon Armée, le fit retourner à Cordouë, pour ſe rejoindre à Tariff qui lui avoit mandé eſtre déja parti de Grenade pour s'y rendre.

CHAPITRE XIV.

Jonction des deux Generaux, & leur entrée en Castille.

CEs deux Generaux estant revenus de leur expedition, aprés y avoir acquis chacun de son costé beaucoup de gloire, tinrent long-temps Conseil sur ce qu'ils avoient à faire, pour achever la Conqueste entiere de l'Espagne, dont ils avoient receus des ordres précis d'Almanzor. Pendant ce temps-là les Soldats logez dans de bons quartiers, se remettoient de la fatigue de cette guerre : Les Officiers restablissoient leurs équipages qu'une si longue marche avoit ruinez.

ruinez ; & les Commiſſaires recueilloient non ſeulement toutes les nouvelles munitions qui leur eſtoient venuës d'Afrique ; mais ramaſſoient encore de tous coſtez, * tout ce qui leur pouvoit eſtre neceſſaire pour entrer, comme ils l'avoient reſolu, dans la Caſtille.

Alhaut, proviſion de toutes choſes.

Enfin les deux Armées qui ne faiſoient plus qu'un corps, eſtant décampées dans le meilleur ordre du monde, marcherent à petites journées le long d'une grande Riviere, qui ayant ſon cours vers le Soleil couchant, traverſe cette Province; & aprés avoir battu les murailles de Cordouë, va ſe rendre encore bien loin au deſſous dans l'Ocean. Laiſſant donc toûjours à leur droite cette Riviere * que les Chreſtiens

Dan-cur-nain, Mer majeur.

nomment *Betis*, & les Arabes *Alguidalquibir*. La premiere ville qu'ils trouverent à leur gauche, fut Ubeda, dont les habitans vinrent leur apporter les clefs, ne se trouvans pas en estat de se deffendre.

Tariff ayant deffendu d'y entrer sur peine de la vie sans son ordre exprés, & de faire aucun tort à des gens qui s'étoient jettez entre ses bras, y laissa seulement un Capitaine Abencorbas avec quelques Soldats, & fut sans se presser à une autre Ville qui n'en est qu'à trois milles, nommée *Balle*. Les Bourgeois voyant que s'ils hesitoient à suivre l'exemple d'Ubeda, ils ne feroient qu'aigrir les Mores, & s'attirer leur ruine inévitable sans aucun profit; ils envoyerent aussi-tost

ſupplier ce General d'empeſcher qu'il ne leur fût fait aucun mal par ſes Soldats, & que moyennant cela, non ſeulement ils ſe rendroient à lui, mais meſme qu'ils donneroient toutes ſortes de vivres, & de rafraiſchiſſemens à ſes Troupes.

Tariff accepta leurs offres avec beaucoup de joie, & pour leur faire paroiſtre ſa clemence, & la diſcipline qu'il faiſoit obſerver dans ſon Armée, ayant deffendu que qui que ce fût n'euſt à y entrer ſans ſon ordre, il nomma lui-meſme l'un aprés l'autre tous ceux qu'il vouloit qui l'y accompagnaſſent, juſqu'au nombre de cinq cent, avec leſquels ayant mis pied à terre, il fit tout le tour de la Ville, viſita toutes les fortifi-

cations, & y laiſſa un Afriquain naturel, nommé *Mahomet Abencorba*, avec une Garniſon aſſez forte pour la garder. Il ne s'y arreſta pas plus long-temps qu'à Ubeda, & pourſuivit ſon chemin du coſté du Nort au travers d'une grande ſuite de montagnes qui ſeparent l'Andalouſie d'avec la Caſtille, & s'entretiennent depuis la Mer Mediterranée, juſqu'à l'Ocean. Ayant donc traverſé vingt milles ou environ qu'elles ont de largeur, il deſcendit dans les plaines de la Manche, que les Arabes nommerent *Campagnes ſeiches* *, ou ayant fait prés de ſoixante milles ſans trouver perſonne, tous les peuples ayant quitté, & s'eſtant retirez dans le fond du Païs; il découvrit enfin une Ville, qui lui parut

* *Taye abis*, en Eſpagnol *Campo ſeco*.

fort belle, & plus forte que toutes celles qu'il avoit veuës juſqu'alors, qu'on lui dit eſtre *Tolede* capitale de la Caſtille, où les Rois Chreſtiens avoient de tout temps fait leur ſejour. Le long de cette Ville paſſe la fameuſe riviere du Tage, qui a auſſi ſon embouchure dans la mer Occidentale. Et c'eſt là que le Roy D. Rodrigue avoit fait ouverture de la Tour enchantée, dont j'ay parlé au commencement de cette Hiſtoire.

Tariff ayant campé toutes ſes Troupes aux environs, en intention de l'aſſieger, les Chreſtiens lui envoyerent dire qu'ils ne ſongeoient point à ſe deffendre, & que pourveu qu'il les laiſſaſt joüir en paix de leur bien, & qu'il permît à tous ceux qui voudroient en

ſortir, d'aller où ils voudroient avec leurs famllles & tout leur bagage, ils lui rendroient toute ſorte d'obeïſſance, & lui ſeroient auſſi fideles qu'ils l'avoient eſté juſqu'alors à leur Roy.

Ce General qui s'eſtoit attendu d'y trouver quelque reſiſtance, fut ravi de n'eſtre point obligé de s'y arreſter, & jura ſolemnellement au nom du Calife Almanzor ſon Maiſtre, d'obſerver à jamais les conditions, ſous leſquelles ils lui mettroient entre les mains les clefs d'une ſi grande Ville. Il voulut meſme pour la maintenir dans l'ancienne prérogative qu'elle avoit d'eſtre la capitale d'un ſi grand Royaume, y laiſſer pour Gouverneur un de ſes principaux Officiers nommé

Mahomet Abenbamin, de la ville de Damas, avec la qualité de Vice-Roy, & une Garniſon auſſi forte qu'il jugea à propos.

C'eſt une choſe aſſez étonnante pour eſtre remarquée, qu'en prés de cent quarante milles de chemin que firent ces deux Generaux, côtoyant toûjours la Mer du Levant, & tirant du coſté du Nort, ils ne trouverent pas une ame vivante *, juſques à une Province nommée *Arragon*, au milieu de laquelle il y a une ville nommée *Saragoça*, où pluſieurs Chreſtiens s'eſtoient refugiez, auſſi bien que dans les montagnes qui en ſont proches, pour ſe ſauver de la fureur des Mores.

Mahalue. Ame vivante.

Cette Ville voulut attendre

un assaut qui fut sanglant, aprés lequel elle se rendit à des conditions fort avantageuses. Ainsi ils ne s'y arresterent que le temps qu'il faloit pour établir pour Gouverneur de toute cette Province, un Capitaine de grande reputation né en Arabie, qui se nommoit *Ismael Abenhut*, & resolurent de pousser leurs armes plus loin, & jusques au delà des montagnes que les Chrestiens nomment *Pyrenées*, qui separent le Royaume d'Espagne de celui de France.

Elles sont fort rudes & fort hautes, & on dit que les Chrétiens s'y estoient retirez, en resolution de s'y bien deffendre. Cependant on y avança plus de vingt milles sans trouver aucune resistance, de sorte que les

Generaux

ayant fait reflection que leur Maiſtre ne leur ayant donné ordre que de conquerir l'Eſpagne ; & la France eſtant un grand Royaume, tout different, & tout ſeparé, ce ſeroit exceder leur pouvoir que d'y porter la guerre. Et voyant leurs Troupes fatiguées d'une ſi longue marche, & fort diminuées par toutes les Garniſons qu'ils avoient eſté obligez de laiſſer dans les Villes qu'ils avoient priſes ; Ils reſolurent de n'aller pas plus avant, & remettant la Conqueſte de la France à une autre fois, ils crurent qu'il eſtoit plus à propos de retourner en Caſtille, donner les ordres neceſſaires pour la conſervation de ce qu'ils avoient pris, & la reduction de ce qui leur reſtoit à prendre.

CHAPITRE XV.

Marche des deux Generaux du côté de Valence & de Murtia, & leur retour à Cordouë.

LEs deux Generaux s'eſtant remis en campagne tout de nouveau avec leurs Troupes, prirent au ſortir de l'Arragon leur chemin du côté du Levant, & marcherent toûjours ſans s'arreſter, juſques à une grande plaine, au milieu de laquelle eſt une grande Ville fermée de bonnes murailles, d'où l'on découvre la Mer Mediterranée, qui en eſt à quatre petites lieuës. Tous les environs ſont pleins de jardinages fort agreables, d'allées d'arbres,

& de quantité de ſources, qui forment le plus beau païſage du monde.

Tariff avant que d'en commencer le ſiege, voulut envoyer ſommer les habitans de ſe rendre, comme avoient fait toutes les autres villes d'Eſpagne, moyennant quoy, il promettoit de les laiſſer vivre en paix ſelon leur Loy, & d'empeſcher qu'il ne leur fût fait aucun tort. Mais le Trompette s'étant approché de la porte de la Ville, la Sentinelle qui eſtoit ſur la muraille, ſans écouter ce qu'il diſoit à haute voix, ni ſans en faire part au Gouverneur, tira deſſus un coup d'arbaleſte, dont le Trompette ſe ſentant bleſſé, ſans attendre davantage s'en vint en fuïant dans le Camp. Tariff irrité du

peu de consideration qu'on avoit eu pour un homme qui venoit de sa part, prit cette affaire, non seulement pour un manque de respect * pour luy, mais pour une infraction de toutes les Loix de la guerre & du droit des Gens, & commanda d'attaquer la Ville de tous costez. Ceux de dedans se defendirent courageusement, & si bien, que n'ayant perdu qu'environ quatre-vingt des leurs, ils tuerent plus d deux cent cinquante Mores sur la place.

Quibus Discourtoisie.

Le lendemain le Gouverneur, nommé *Agros*, ayant sceu ce qu'avoit fait la Sentinelle, fut fort surpris de ce mal-entendu, & trouva à propos d'envoyer faire excuse à Tariff, & lui proposer en mesme temps

une Tréve de trois jours, pendant laquelle on verroit à trouver les moyens de faire leur Capitulation.

L'Envoyé de Valence fut fort bien receu du General. La Tréve fut accordée, & ſes ôtages ayant eſté agréez, il ſortit de la Ville avec pouvoir de traiter de la part des Aſſiegez, & fut au Camp de Tariff, avec lequel il convint de lui remettre la Ville, à condition que tous les Chreſtiens qui voudroient en ſortir, pourroient s'en aller en liberté, avec leurs femmes & enfans, & tout leur bien, en tel lieu qu'il leur plairoit choiſir. Comme auſſi que tous ceux qui y voudroient demeurer, le pourroient faire, ſans qu'il leur fût fait aucun tort. Tariff ne fit point de difficulté

de leur accorder tout ce qu'ils luy demandoient, & de promettre de l'obſerver au nom d'Almanzor ſon Maiſtre. Moyennant cela, il fit ſon entrée dans cette Ville, & y laiſſa pour Gouverneur un de ſes Capitaines naturel de l'Arabie heureuſe, nommé *Abubaxar Xandalg*, qu'il y mit avec une groſſe garniſon, pour tenir en bride non ſeulement cette Ville, mais toute la Province qui en dépend.

Aprés avoir donné ces ordres à Valence, Tariff & Muca, ayant pris un peu plus vers le Midy, entrerent dans la Province, que les Eſpagnols appellent *Murtie*, où n'ayant trouvé aucune reſiſtance, ils ſe rendirent maiſtres de la Ville Capitale qui porte le meſme nom.

Comme ils virent qu'elle avoit eſté abandonnée par les Habitans, & que le Pays en eſtoit fort bon, ils reſolurent d'y établir une partie des Soldats de leur Armée, pour la repeupler, & d'y mettre Abraham Alexandri Afriquain de nation, pour Gouverneur. Ces deux Armées eſtant par ce moyen reduites à un fort petit nombre, à cauſe de tout ce qu'il en eſtoit demeuré par les chemins, tant pour garder, que pour peupler toutes les Villes où elles avoient paſſé, revinrent ſe delaſſer à Cordouë de toutes les fatigues de la Guerre paſſée.

CHAPITRE XVI.

De l'ordre que Tariff laiſſa en Eſpagne, avant que d'en partir.

LE Gouverneur de Cordouë nommé Abulxacim, ſçachant la venuë des deux Generaux, fut audevant d'eux à quatre lieuës de cette Ville, avec tout ce qu'il avoit de Cavalerie & d'Infanterie ſous les armes, & les accompagna dans l'Entrée triomphante qu'ils y firent. Pendant le ſejour qu'ils avoient beſoin d'y faire, pour ſe remettre de la fatigue d'une guerre ſi longue & ſi penible, ils s'appliquerent ſoigneuſement à regler la forme du gouvernement des Pays qu'ils avoient conquis. Mais avant toutes choſes, ils

crurent qu'il ne falloit pas souffrir, que les Chrestiens demeurassent maistres d'une Ville aussi considerable qu'estoit Hispalis. J'ay remarqué au commencement de cette Histoire, qu'on n'y avoit pas esté, de peur de mettre la peste dans l'Armée. On envoya donc un homme de confiance tout exprés de ce côté-là, pour découvrir ce qui en estoit ; lequel ayant rapporté que la contagion y estoit plus forte que jamais, & qu'il y mouroit une infinité de personnes, on jugea qu'il la falloit encore laisser, & qu'elle seroit assez détruite par ce fleau du Ciel, sans qu'il fust besoin d'y porter encore celuy de la Guerre.

Une chose à laquelle ils se trouverẽt obligez de songer preferablement à toutes les autres,

estoit de recompenser le Comte Julien des grands services qu'il avoit rendus à Valid. Ils luy avoient promis de faire rétablir* son Chasteau des Algesirées, & ses autres terres qui avoient esté ruinées par le passage qu'il avoit donné par là à toutes les Troupes, qui estoient venuës d'Afrique en Espagne : Desorte qu'ils luy firent donner de grandes sommes de deniers, & de grandes franchises & privileges à tous ses parens & à tous ceux qui l'avoient suivy. Il prit donc congé d'eux pour aller chez luy donner ordre à toutes choses, & joüir s'il pouvoit de la douceur de la vengeance qu'il avoit tirée de D. Rodrigue.

*Ware, Reparation.

Aprés cela, ils songerent tout de bon à regler & policer le dedans de leur nouveau Royau-

me, & à repeupler ce grand Païs, qui eſtoit devenu defert par la fuite de tous les Habitans. Voyant donc que les Mores qu'ils avoient laiſſé en garniſon dans les Villes & Bourgs où ils avoient paſſé, n'avoient point de femmes, quoyqu'ils fuſſent tous fort jeunes, & qu'il n'eſtoit pas poſſible de leur en faire venir ſuffiſamment d'Affrique, d'où leurs peres & meres ne conſentiroient jamais de les laiſſer ſortir; Ils firent publier à ſon de Trompe par toute l'Eſpagne, que toutes les femmes & filles Chrétiennes, tant des anciens habitans, que de quelque nation qu'elles fuſſent, qui voudroient ſe convertir & ſe marier aux Conquerans, joüiroient des mêmes privileges & des mêmes prerogatives, dont elles joüiſ-

ſoient auparavant. Ils firent en meſme-tems publier une autre Declaration en faveur des Gentilshõmes, auſquels ils offroient le partage des terres conquiſes.

Cette publication fit en peu de temps, ſoit par crainte, ſoit par intereſt, changer de Religion à une infinité de Chrétiens, & reſoudre les femmes & les filles à ſe marier aux Mores. Ce fut en ce temps-là que l'Archeveſque d'Oppas, qui avoit eſté General de l'Armée de Rodrigue, que Tariff avoit battu, & fait priſonnier dans le ſecond Combat qui s'eſtoit donné prés du Fleuve Guadaleté, comme j'ay dit ; & l'Archeveſque Toriſo fort proche parent de ce miſerable Roy, abjurerent leur Foy pour complaire à Tariff & à Muca. Ces

Nabic, perſuaſion.

deux nouveaux Mores, pour faire voir leur zele, & acquerir encore plus de credit qu'ils n'en avoient auprés des Generaux; leur repreſenterent que pour empeſcher que les Chrétiens ne ſe revoltaſſent à l'avenir, & avec le temps ne repriſſent courage, il falloit achever de nettoyer toutes les Montagnes qui ſont à la main gauche de l'Arragon, qui s'appellent en Eſpagnol la *Biſcaye* & les *Aſturies*; où ils leur donnerent avis que pluſieurs Perſonnes de grande qualité s'eſtoient retirées avec un grand nombre de Soldats, & que meſme il y en avoit à leur teſte qui eſtoient Princes du Sang d'Eſpagne & proches parents de Rodrigue, ſans quoy leur Conqueſte ne ſeroit jamais aſſurée.

Cét avis tomba tout à fait dans le ſens de Tariff, qui donna auſſi-toſt ordre à un Tartare qui eſtoit fort bon homme de Guerre, nommé *Abraham le Sujari*, de prendre ſix mille hommes de ce qu'il avoit auprés de lui, & d'en tirer encore autant qu'il luy en ſeroit neceſſaire, des Garniſons de la Caſtille, & de marcher avec les deux Archeveſques Renegats dans les montagnes que je viens de dire.

En ce temps-là un jeune Prince, parent du Roy Dom Rodrigue, nommé *Pelage*, s'y eſtoit retiré avec un bon nombre de gens reſolus, qui avoient voulu ſuivre ſa fortune; & comme il eſtoit brave & pretendoit à la Couronne, tous

les Chreſtiens qui s'eſtoient refugiez dans les montagnes l'avoient élu Roy ; & certainement il montra bien qu'il eſtoit digne de l'eſtre.

Le General Abraham eſtant arrivé auprés des Aſturies, & s'eſtant campé en un lieu que les Chreſtiens nomment *Cangas*, & que les Mores nommerent depuis le *Terme de la Guerre*, trouva à propos de luy envoyer les deux Archeveſques qu'il avoit amenez avec luy, afin qu'eſtant ſes parens & amis, ils le puſſent perſuader plus aiſément de ſe déſiſter de la temerité de ſon entrepriſe, avec ordre de luy offrir tels preſens, & luy propoſer tels avantages qu'ils jugeroient à propos, auſſi bien qu'à tous les Chreſtiens qui ſe

Fahçalia fegal, en Eſpagnol *Cabo de contienda.*

trouveroient avec luy. Cét Archeveſque eſtant donc entré dans le païs, & ayant voulu faire cette propoſition à Pelage, il en fut ſi irrité, qu'il les fit prendre, & jetter tous deux du haut d'un rocher dans une riviere qui eſtoit au bas. Et comme il avoit auparavant appris d'eux la ſituation du Camp d'Abraham, & le nombre de ſes Troupes, il aſſembla ce qu'il avoit de gens, & les alla attaquer la nuit meſme. Et aprés avoir deffait la plus grande partie des Mores, il s'en retourna ſans aucune perte dans le fort de ſes montagnes. Abraham qui ne s'attendoit pas à cela, ne voyant point revenir les deux Renegats qu'il avoit amenez avec luy, crut qu'ils

qu'ils l'avoient trahi, & avec le peu qui luy reſtoit de gens, ſans s'arreſter davantage, s'en retourna en diligence à Tolede, où il mourut de regret.

Tariff fut fort fâché * de ce mauvais ſuccés, mais n'ayant pas alors aſſez de Troupes enſemble pour aller forcer les Aſturies, il ſe contenta de mener ſur cette frontiere le plus de monde qu'il pût, afin d'empeſcher que les Chreſtiens des montagnes, ne vinſſent faire des courſes ſur les Mores. Il ſe reſolut enſuite d'envoyer à Almanzor ſon Maiſtre une Relation fort exacte de tout ce qu'il avoit fait juſques alors, avec l'eſtat où eſtoient toutes choſes en Eſpagne, & de luy demander ce qu'il luy plaiſoit

Alfiqr, triſteſſe.

qu'il fiſt doreſnavant pour ſon ſervice. Comme il achevoit ſes dépeſches, on luy vint apporter une Lettre de Pelage, qui traduite d'Eſpagnol en Arabe, eſtoit telle.

LETTRE DU ROY PELAGE, AU GENERAL TARIFF ABENZIET.

LE Roy D. Pelage legitime heritier, & ſucceſſeur en droite ligne du Royaume d'Eſpagne, par la mort du Roy D. Rodrigue, à qui Dieu veüille pardonner ſes pechez, qui ſont ſans doute cauſe de ſa perte, & de mon mal-heur, au vaillant & renommé Capitaine Tariff Aben-

ziet, cheri & eſtimé de Caliphe Almanzor ſon Maiſtre, Salut. Encore que je ſois auſſi grand pecheur qu'un autre, & que je n'aye rien de bon, que la confiance que j'ay en la miſericorde de Dieu, je ſuis bien-aiſe de te faire ſçavoir qu'il eſt venu de ta part deux Envoyez, qui eſtant mes parens, ne me devoient pas venir trouver, puiſqu'ils eſtoient traiſtres à leur Patrie. I'ay crû eſtre obligé de les chaſtier, comme j'ay fait; & j'ay bien voulu te ſignifier en meſme-tems, qu'encore que tu te ſois ſaiſi fort injuſtement & par la force de tes Armes, d'un Royaume qui m'appartient: I'eſpere neanmoins, avec l'ayde de Dieu, le regagner malgré toy. Mais ſi ce n'eſtoit pas ſa volonté, je le prie de me donner la force & le courage de mourir, moy & les miens pour la

justice de ma cause, & pour la verité de nostre Foy, plustost que de gemir sous le cruel joug que tu nous veux imposer, le suppliant tous les jours d'acheminer les affaires comme je le souhaite. Des Asturies d'Oviedo le 9. Iuillet, de l'Ere de Cesar 753.

Cette datte revient à l'an 715. de Nôtre Seigneur.

Tariff Abenziet en lisant la Lettre de Pelage, eut plus de joye d'apprendre la mort de Rodrigue, qui estoit la chose qu'il avoit le plus d'envie de sçavoir, que d'inquietude de tout le reste. Il acheva donc d'écrire à Almanzor la Lettre que voicy.

LETTRE DU GENERAL TARIFF ABENZIET A CALIPHE VALID ALMANZOR, EMPEREUR des Mores.

LOüange ſoit donnée au ſouverain Dieu à qui ſeul eſt dû ſacrifice & oraiſon ; & aprés au tres-haut & tres-illuſtre Caliphe & Empereur

des Mores, ſon Vicaire, le glaive de Dieu, & deffenſeur de ſa Loy, le tres-noble Caliphe Valid Almanzor, dont Dieu veüille faire reuſſir les bons deſſeins, au bonheur, & à la tranquilité de tous ſes Sujets, comme le ſouhaite Tariff Abenziet General de ſes Armées, l'un de ſes moindres, mais de ſes plus fideles ſerviteurs.

L'Eſpagne eſt entierement conquiſe & rangée ſous voſtre obeïſſance. Tous les Peuples ont receu le joug juſques à de tres-hautes Montagnes que les Eſppagnols nomment* Pirenées, *qui ſeparent leur Royaume d'avec celuy de France. Et il n'y a plus rien à conquerir dans toute cette grande eſtenduë de pays, qu'un petit coin de terre dans des Montagnes fort rudes, où quelques Chreſtiens ſe ſont refugiez, qui n'eſt pas de fort grande conſidera-*

* Dinm... joug-

tion, & une Ville fort grande & fort peuplée nommée Hiſpalis, *ſur les côtes de la grande Mer, que je n'ay oſé aller prendre, de peur de mettre la peſte, qui y eſt, dans vos Troupes. I'ay rendu au Comte Iulien toutes ſes terres, comme vous luy avez promis. Ie ſaluë voſtre Grandeur, & la felicité de tant de bons ſuccés. Au milieu d'une grande Province nommée Andalouſie, eſt une ville fort peuplée, où faiſoit ordinairement ſon ſejour le Roy Dom Rodrigue, dont j'ay appris la mort depuis peu par un de ſes Parens. I'y ay eſtably pour Vice-Roy ſous voſtre bon plaiſir la perſonne d'Abulcacim Adibar voſtre fidelle ſerviteur; cette ville pouvant ſervir de Capitale à tout ce Royaume. Ce que je fais ſçavoir à voſtre Hauteſſe, afin qu'elle luy ordonne ce qu'il luy plaira pour ſon ſervice.*

Le

Le Vice-Roy d'Affrique Muca a rendu de grands ſervices dans cette expedition, où il a eſté pluſieurs fois en danger de perdre la vie ; de ſorte qu'il merite ſans doute une grande recompenſe, & l'eſpere de voſtre bonté & de voſtre magnificence. Dieu vous comble toûjours de ſes graces. De Cordoüe le 23. jour de la Lune Rageb l'an de l'Egire 94.

Almanzor pour toute réponce à cette lettre, manda à Tariff de le venir trouver luy-meſme dans l'Arabie, pour luy rendre compte du détail de cette Conqueſte ; ordonna à Muca de retourner en ſon Gouvernement d'Affrique ; & envoya à Adilbar des Lettres Patentes de Vice-Roy de tout le Royaume d'Eſpagne : ordonnant à tous les Gouver-

neurs particuliers qui avoient eſté laiſſez dans les Villes, à qui il avoit envoyé des proviſions, de luy obeïr en toutes choſes.

Ces deux grands Capitaines ayant receu cét ordre, paſſerent tous deux incontinent aprés en Afrique, d'où Tariff s'en alla en Arabie, tandis que Muca demeura dans ſon Gouvernement.

CHAPITRE XVII.

Pelage prend la ville de Gixa ſur les Mores, & y fait mettre le feu.

DEpuis que Pelage eut une fois vaincu les Mores, il ne douta plus qu'il ne puſt ſe deffendre dans ſes Mon-

tagnes. Tous les Chreſtiens des Provinces voiſines l'y vinrent trouver aprés cette victoire, ſe flattant de l'eſperance qu'il pourroit quelque jour les remettre en liberté. Juſques-là ils n'avoient pas cru qu'il y euſt aucun lieu en toute l'Eſpagne où l'on puſt ſe dérober à la fureur de ces Conquerants; car comme ils n'avoient aucune retraitte où ils peuſſent eſtre en ſeureté, ils ſe laiſſoient mettre dans les fers. Mais les jeunes gens qui n'avoient point de femmes, & qui eſtoient plus propres à la guerre, commencerent à s'échaper peu à peu des mains des Mores, & ſe ſauver la nuit par des chemins qu'ils ſçavoient dans les Montagnes où eſtoit Pelage, pour ſe mettre ſous ſa protection.

Si bien qu'en peu de temps, il se trouva un Corps d'armée assez considerable. C'est pourquoy voyant que le General Abraham s'estoit retiré en Castille, il voulut entreprendre quelque chose qui pust accréditer son party.

Dans ce dessein, il amassa le plus de gens qu'il put, & fit un corps de six mille hommes, avec lequel il vint à une petite ville nommée *Gixa* par les Espagnols, & par les Arabes aprés qu'ils l'eurent prise, *Takla*. L'ayant donc bloquée avec cette petite armée, il n'y trouva que peu de Mores qui ne s'attendoient pas à estre assiegez par Pelage, qu'ils ne croyoient pas assez hardy pour sortir de la taniere où il s'estoit cantonné. Cependant ils se dé-

fendirent si opiniastrement avec le Capitaine qui estoit dedans, qu'ils moururent tous en combattant bravement, sans vouloir prester l'oreille à aucune capitulation.

Pelage fort satisfait de cette petite Conqueste, la fit fortifier; y laissa pour Gouverneur un de ses Capitaines nommé *Manuzes*, & se retira avec son monde dans le fort de la Montagne, où est une petite ville que les Chrestiens nomment en leur langue *Oviedo*. Tariff eut beaucoup de déplaisir de ce mauvais succés. Il reconnut pour lors que les Evesques Renegats l'avoient bien conseillé, quand ils l'avoient voulu obliger de se rendre maistre de ce coin de terre; s'imaginant donc qu'il en arriveroit malheur,

aprés avoir donné ordre aux Trouppes qui estoient dans ces quartiers-là, de se tenir prestes, & mandé à Mahomet Abenramin Gouverneur de Tolede, d'en assembler le plus qu'il pourroit. Il luy en envoya aussi de son costé sous un de ses Capitaines nommé *Abenhamza*, qui luy fut porter l'ordre d'attaquer Pelage. Toutes leurs Trouppes estant assemblées, se trouverent faire un Corps de douze mille bons hommes, avec lesquelles Abenramin prit le chemin du Nort.

Pelage ne faisant point de doute de remporter l'avantage cette seconde fois comme la premiere, se resolut d'attendre son Ennemy dans cette Ville qu'il venoit de conquerir avec environhuit mille hommes qu'il avoit.

Comme il se préparoit à y aller recevoir les Mores, un Chrestien Renegat l'avertit que son Capitaine Manuzes avoit fait offrir à Tariff de luy livrer cette petite Ville, & de se saisir mesme de sa personne. Pelage ne put douter de la verité de ce qu'il luy disoit, quand il luy eut montré une lettre qu'il portoit de la part de ce General à Manuzes, où estoit tout le détail de la trahison que l'on minutoit contre luy. Il regala fort le Renegat, & aprés luy avoir fait quantité de presens, il le pria, puis qu'il témoignoit tant d'envie de servir son païs, de retourner au Camp des Mores, pour dire à Abenramin qu'il n'estoit pas temps qu'il s'avançast, Pelage n'estant pas encore arrivé dans

la Ville avec toutes ſes Troupes.

Le Renegat ayant accepté cette commiſſion fit cette fauſſe réponſe à Abenramin qui en fut fort aiſe, & le renvoya auſſitoſt à Gixa pour y attendre que ce Prince y fuſt entré, & l'en venir avertir. Mais au lieu de s'y en aller, il alla au Camp des Chreſtiens. Pelage ne perdant point de temps, marcha toute la nuit, & comme il ſçavoit le Païs, il arriva au Camp des Mores, ſans qu'ils en euſſent aucunes nouvelles, & les attaqua avec tant de vigueur qu'il en tua une fort grande quantité, & mit tout le reſte en fuite, obligeant le General Abenramin de ſe retirer en grand deſordre.

Dans cette attaque les Mo-

res perdirent deux mille hommes, & les Chreſtiens environ huit cent. Mais Pelage craignant de s'engager trop avant dans le combat avec Abenramin qui avoit le double de ſes trouppes, & qui aprés avoir rallié ſes Soldats qui avoient eſté pris au dépourveu, pouvoit l'envelopper, il ſe retira à la haſte à la ville de Gixa, où dés qu'il fut entré il fit pendre le traître Manuzes, & brûler ſon corps. Enſuite, de peur que les Mores ne repriſſent une ſeconde fois cette Ville, aprés en avoir fait ſortir tous les Habitans, il y fit mettre le feu, & ſe retira dans les Montagnes pour en deffendre l'entrée aux Mores, dont il apprehendoit d'eſtre ſuivy.

En effet Abenramin pour-

ſuivoit Pelage de fort prés. Tellement qu'il arriva à Gixa, que le feu n'eſtoit pas encore éteint. Ayant donc paſſé au travers ſans s'y arreſter, pour tâcher d'atteindre Pelage, il le trouva poſté au meſme lieu où le General Abraham avoit eſté deffait. Il trouva ce poſte ſi difficile à forcer, qu'il n'oſa l'entreprendre, de peur de n'en venir pas à bout, & ſe contentant de bien garnir cette Frontiere, il reprit le chemin de Tolede avec toute ſon Armée, honteux d'avoir fait ſi peu de choſe en ce voyage. Il manda à Tariff tout ce qui s'eſtoit paſſé, en attendant ſes ordres qu'il le prioit de luy envoyer; & ce General luy manda de ſeparer ſes trouppes, & de demeurer dans ſon Gouverne-

ment jusqu'à nouvel ordre. Ce qui fit qu'Abenramin congedia son Armée, & ne songea qu'à se délasser des fatigues de cette Guerre.

CHAPITRE XVIII.

Malheureuse fin du Comte Iulien, de la Comtesse sa femme, & de Florinde sa fille.

LE Comte Julien ayant pris congé des Generaux Mores, comme il a esté dit dans le Chapitre précedent, avoit ramassé tous ceux qu'il avoit avec luy, tant de ses proches que de ceux qui avoient suivy sa fortune, & voyant le mauvais estat où estoient les Algesires, & ses autres Terres, il estoit

allé s'établir en un lieu fort agréable, qui eſt ſur le bord de la mer Mediterranée, que les Eſpagnols appelloient *Villa Vitioſa*, d'où il pouvoit donner les ordres neceſſaires pour le rétabliſſement de toutes ſes maiſons, & l'adminiſtration des grands biens qu'il avoit. Sitoſt qu'il y fut arrivé, il manda à ſa femme & à ſa fille de le venir trouver. Elles eſtoient toûjours demeurées à Tanger, en attendant le ſuccés de cette Guerre; mais la voyant terminée, elles ne manquerent pas de ſe rendre auſſi-toſt auprés de luy.

Le Comte & la Comteſſe eurent une tres-grande joye de ſe revoir apres une ſi longue ſeparation *; il n'y avoit que Florinde qui eſtoit toûjours

Alfirac, abſence.

melancolique, quelques careſſes que luy fiſſent ſon pere & ſa mere, & quelque ſoin que priſſent l'un & l'autre de la divertir. Elle avoit toûjours devant les yeux la ruine de ſa patrie, la deſtruction * des Chreſtiens, la mort, la ſervitude, ou du moins la miſere de tant de milliers d'hommes; & quand elle ſongeoit qu'elle eſtoit cauſe de tant de maux, elle n'eſtoit capable d'aucune joye; ſur tout, ce qui luy donnoit plus de chagrin, eſtoit de ſe voir deshonorée, & ſans eſpoir de ſe voir jamais dans le rang & dans l'établiſſement qu'elle pouvoit eſperer ſelon ſa condition: Tout cela luy bouleverſa tellement l'eſprit, qu'enfin, ſoit à l'inſtigation du Diable, ſoit par une vapeur noire qui luy offuſ-

* Alfagé. Deſtruction.

qua le cerveau, elle monta au haut d'une Tour, où fermant la porte sur elle, de peur qu'on ne vint l'empécher *d'executer ce qu'elle avoit envie de faire; elle pria une Gouvernante qu'elle avoit, d'aller querir son pere & sa mere, à qui elle vouloit parler. Et aussitost qu'ils furent venus, elle commença à leur parler du haut de cette Tour comme une personne tout-à-fait hors d'elle-mesme, leur disant qu'une fille aussi malheureuse qu'elle ne meritoit pas de vivre, principalement estant cause d'une si grande desolation *, comme celle de toute l'Espagne; & continuant de tels discours: Mon pere & ma mere, leur cria-t-elle, que doresnavant en memoire de mon in-

*Athucran, Desespoir.

*Alfaqar, Destruction.

fortune cette Ville ne ſe nomme plus *Villa vitioſa*, mais *Malaca*; car aujourd'huy la plus méchante perſonne qui fut jamais, y va mourir.

A peine eut-elle prononcé ces dernieres paroles, que ſans vouloir écouter ny pere ny mere, ny perſonne de ceux qui étoient là, & ſans ſe rendre aux remonſtrances qu'ils luy faiſoient, elle ſe jetta du haut de cette Tour, & s'étant fracaſſé en tombant, elle vécut ſeulement trois jours. Sa mere s'évanoüit à ce ſpectacle; & le Comte Julien eut un ſi grand regret de la diſgrace d'une fille, pour qui il avoit eu tant d'amitié, que ſon imagination en reſtant bleſſée, il crut que c'eſtoit un chaſtiment* de Dieu. Peut-eſtre auſſi que

Hichab, punition.

c'en estoit un, & que cela lui arrivoit pour ses pechez. Car la feüille de l'arbre ne fait aucun mouvement dans l'air, & la fourmis ne fait aucun pas sur la terre, que par son ordre.* Cette imagination donc luy fit perdre le jugement, & le fit devenir fol à tel point, qu'il se donna luy-mesme un coup de poignard dans le sein. Peu de temps aussi apres cette mort, la Comtesse sa femme tomba malade d'un Cancer*; & apres avoir souffert des maux inconcevables, elle mourut enfin d'une mort naturelle, mais fort douloureuse.

*Idn, Volonté de Dieu,

*Karatan, Cancer.

Comme ils ne laissoient point d'enfans legitimes, Almanzor se mit en possession de ses Terres, & les reünit à la Couronne d'Espagne. Cette mort fit

un grand ſcandale, tant parmy les Chreſtiens, que parmy les Mores, & cette Ville s'appella Malaca, à cauſe des dernieres paroles qu'elle avoit dites en mourant, ſe jettant du haut de la Tour. Les Eſpagnols diſent *Malaga*, au lieu de *Malaca*; & ont fait ce mot des deux, qu'on luy oüit dire en mourant; car elle diſoit, qu'on n'appelle plus cette Ville de ſon ancien nom, mais qu'on l'appelle *Malaca*, diſoit-elle, c'eſt-à-dire, méchante, à cauſe qu'aujourd'huy en elle meurt la plus méchante creature du monde.

Les Arabes appellerent auſſi cette Florinde *la Cava*, qui veut dire la méchante; & il eſt certain qu'encore que ce Comte euſt ſervy Almanzor avec une

grande fidelité, il ne laiſſoit pas d'avoir eſté traître à ſon Roy & à ſa Patrie. C'eſt pourquoy les hommes ſages & vertueux ſe doivent garder de ces ſortes de gens-là qui ſont toûjours couverts d'infamie *, & qu'on n'a jamais veu faire bonne fin, mais pareille à celle de ce Comte & de tous les ſiens.

*Cuſa haca, Infames.

CHAPITRE XIX.

Muca fâché de ce qu'Almanzor ne l'avoit pas mandé auſſi-bien que Tariff, luy envoye ſon frere, avec la deſcription de toute l'Eſpagne.

MUca avoit eu beaucoup de chagrin de n'avoir pas eſté mandé à la Cour auſſi-bien

que Tariff, & eut bien voulu eſtre preſent à la relation que ce Capitaine devoit faire à Almanzor, du détail de toute cette Guerre, & de l'eſtat où ils avoient laiſſé toutes choſes en Eſpagne, craignant qu'en luy en rendant conte tout ſeul, il ne s'en attribuaſt toute la gloire. Il s'imagina qu'il luy avoit rendu quelque mauvais office dans la Lettre qu'il avoit écrite au Prince, puiſqu'il ne luy faiſoit pas l'honneur de ſouhaiter de le voir, non plus que s'il n'avoit eu nulle part à la conqueſte qu'ils avoient faite enſemble. En quoy Muca eſtoit fort trompé ; car Tariff parloit de luy comme ſon amy, tant en ſon abſence, qu'en ſa preſence ; & il le reconnut bien depuis par la lettre dont je viens

de mettre icy la teneur.

Il trouvoit en lui-meſme qu'il avoit rendu d'auſſi grands ſervices que Tariff, & qu'il n'en avoit pas eu ſeulement toute la direction principale, mais qu'il avoit ſervy de ſa perſonne, & expoſé ſa vie à mille dangers. Cependant il voyoit bien qu'il lui pourroit arriver ce qui arrive ordinairement à ceux qui ſont éloignez de la Cour, & qu'au lieu de recevoir une recompenſe * proportionnée à ſes ſervices, on le mettroit peut-eſtre mal aupres de ſon Maiſtre.

* Secr. Recompenſe.

Dans le chagrin qu'il en avoit, il ne ſçavoit comment faire; car de partir de ſon Gouvernement, & s'en aller à la Cour ſans permiſſion, cela ne ſe pouvoit pas, de demeurer ſans y aller, c'eſtoit hazarder ſa

fortune, & s'expoſer à tous les traits de l'envie & de la jalouſie. Enfin ayant découvert ſon cœur à quelques-uns de ſes amis, ils trouverent un milieu entre ces deux partis, qui eſtoit d'envoyer à la Cour ſon frere Iſmaël, en apparence pour porter au Calife une deſcription* de la terre qu'ils avoient conquiſe, & un eſtat de toutes les choſes qui concernoient la guerre. Mais en effet, pour y faire valoir ſes ſervices, & preſſentir ſi l'Empereur luy rendoit juſtice. Voicy les termes de ſa Lettre en forme de Relation.

Hatrit Deſcription.

LETTRE DE MUCA VICE-ROY D'AFRIQUE, A CALIPHE ALMANZOR, EMPEREUR des Arabes.

LOüange soit premierement donnée au Dieu souverain Createur de toutes choses, Amen ; & ensuite au tres-haut & tres-illustre Caliphe

le glaive de Dieu, le defenſeur de ſa Loy & l'Empereur des Arabes, l'Emir Mumenin Almanzor, à qui Dieu donne une longue & heureuſe vie, & un Regne floriſſant & tranquille, comme luy deſire le moindre, mais le plus fidele de ſes ſujets, Muca Vice-Roy de ſes Royaumes d'Afrique; qui vous fait ſçavoir, comme il y eſt obligé, que la pluſpart de ceux qui les habitent, ſont plus heureux qu'ils n'ont jamais eſté, eſtant revenus riches des dépoüilles qu'ils ont emportées d'Eſpagne, comme vous aura dit ſans doute un de vos plus vaillans Capitaines, & de vos plus fideles ſerviteurs Tariff Abenziet, qui a expoſé mille fois ſa vie pour l'augmentation de voſtre Couronne, en cette conqueſte. I'en puis rendre témoignage mieux que perſonne, m'eſtant trouvé en la pluſpart des

occasions avec luy, comme j'ay crû le devoir faire. Ie ne me suis pas contenté de pourvoir les deux Armées de terre & de mer, qui y ont esté, de ce qui leur estoit necessaire,* d'en avoir toute la peine, & d'en faire tous les frais, le zele que j'ay toûjours pour vostre service m'a porté à y passer en personne avec une troisiéme Armée. Et comme depuis que je suis entré dans ce pays, qui est une presqu'Isle à nostre égard, j'ay remarqué avec soin tout ce que j'ay vû; & me suis informé fort exactement, tant des Chrestiens, que des Renegats de ce pays-là, de sa situation, & de la maniere de vivre de ceux qui l'habitent; I'ay crû que vous me pardonnerez la liberté que je prens de vous en envoyer une Relation un peu longue, mais veritable.

*Tachi alomart, Provision de tout.

RELA-

RELATION.

CEtte Iſle eſt ſituée ſous l'élevation du Pole artique, depuis le trentiéme juſques au cinquantiéme degré, au Nort de ces Royaumes d'Affrique, qui ſont ſous mon Gouvernement, & qui en ſont ſeparez en partie par la Mer Mediterranée, & en partie par la grande Mer Oceane. *Irtifah, Climat.*

Tout ce Pais que nous avons conquis, contient environ dixhuit cent milles de circuit, & s'étend en long, repreſentant la figure d'un animal. Le climat eſt exemt de mauvaiſes vapeurs; l'air y eſt toûjours ſerain & rafraîchi par des vents, qui font que les peuples y vi-

vent long-tems, & ont beaucoup de ſanté ; les plaines ſont arroſées d'une infinité de fontaines qui tombent des montagnes & des rochers, dont l'eau eſt fort ſubtile & fort ſavoureuſe. Toutes ces eaux ramaſſées forment d'eſpace en eſpace de belles Rivieres, qui ont la plûpart leur cours du coſté de l'Occident, & vont ainſi ſe rendre dans l'Ocean, quoy-qu'il y en ait auſſi quelques-unes dont les embouchures ſont dans la Mer Mediterranée ; & les unes & les autres fourniſſent au peuple une grande quantité de poiſſon de fort bon gouſt, & point mal-faiſant. L'on n'y voit aucuns ſerpens, ny aucune beſte ſauvage ; il n'y a point de Leopards ny de Lions, de loups cerviers,

ny de Griffons : & quand on y en a apporté quelquefois des autres Païs, ils n'y ont pû vivre. Cela eſt cauſe que le Païs eſt fort peuplé, & qu'il n'y a point de Landes, ny de montagnes tout-à-fait inhabitées*. Outre cela, il y a toutes ſortes de fruits, tant d'Hyver que d'Eſté, y ayant tant d'arbres dans les jardins, qu'il ſemble que ce ſoient des foreſts, & des endroits ſi beaux, qu'il ſemble que ce ſoit un Paradis terreſtre. En Eſté, il y a grande abondance de toute ſorte de viande, à cauſe du grand nombre de paſturages, où l'on trouve toûjours une infinité de beſtiaux, & une grande quantité de toutes ſortes d'oiſeaux domeſtiques & ſauvages, qui y viennent meſme pour hyver-

Hala, Deſert.

ner, de plusieurs païs, comme en un plus temperé.

Les peuples, tant hommes que femmes, sont de moyenne taille *, & les villes y sont bien policées. Les habitans y sont couverts de laine fort fine, ils sont naturellement sages, & comme ils aiment la guerre, ils sont curieux de chevaux, & en ont de fort vigoureux. La terre produit de bon pain & d'excellent vin, & une si grande quantité d'huile, qu'il y en a plûtost trop, que trop peu. Il y croist toute sorte d'herbes & de legumes, & particulierement tous les simples, dont on a besoin dans la Medecine. On y recueille de la soye & du lin en abondance, dont on fait de fort belles toiles : Il y a des mines d'ar-

Hadaca, discretion.

gent, de cuivre, de plomb, de fer, & de vif-argent. Car pour de l'or, je n'ay pas oüy dire qu'il y en euſt. Comme il y a beaucoup de nations differentes, il y a auſſi pluſieurs ſortes de langues, qui n'ont aucun raport avec la noſtre.

Cette preſqu'Iſle confine à la France, du coſté du Nort, & en eſt ſeparée*par des montagnes fort hautes & fort rudes, qu'ils appellent *Pyrenées*. Nous les avons paſſées, Tariff & moy, à la teſte de vos Armées : mais comme il nous a ſemblé qu'il ne faloit pas entreprendre la conqueſte d'un autre Royaume, que celuy d'Eſpagne, ſans voſtre permiſſion, apres eſtre entrez aſſez avant dans le Païs, nous nous ſommes retirez, ſans avoir perdu aucun des noſtres.

Tuhaim, Diviſée.

Ie finis en vous disant, que ce Pays-là est plein de toute sorte de richesses, & qu'il y a dequoy y vivre fort agreablement & avec toutes sortes de commoditez : vous felicitant de tant & de si heureux succés, que je ne vous mande qu'en gros, me remettant pour le détail, à Tariff, qui vous rendra conte de tout ce qui n'est pas dans cette Lettre, me relevera des fautes que j'y ay pû avoir commises, & avec la permission de vostre Hautesse, trouvera icy des assurances de mon amitié, priant Dieu qu'il vous assiste en toutes choses de sa grace. Du Palais de Marocq en Affrique, le 3. de la Lune Dulqueſita, l'An 94.

C'est au mois de Novembre de l'An 715. de Nôtre Seigneur.

Ismaël avec cette dépesche de son frere, s'estant mis dans une barque fort legere,

pour faire plus de diligence, arriva en peu de tems en Arabie, & preſenta ſa Lettre à Almanzor. Ce grand Prince, quoyque ſuffiſamment informé de toutes les affaires d'Eſpagne, ne laiſſa pas de témoigner beaucoup de joye, de recevoir des marques du ſoin que Muca prenoit de toutes les choſes qui regardoient ſon ſervice; & pour monſtrer le cas qu'il en faiſoit, il commanda à ſon frere de demeurer auprés de luy, juſqu'à nouvel ordre.

Iſmaël envoya auſſi-toſt un Courrier à ſon frere, pour luy mander la maniere avec laquelle il en avoit eſté reçû.

Muca en fut fort conſolé, prenant à bon augure l'ordre que l'Empereur avoit donné à

ſon frere de demeurer auprés de ſa perſonne. Ce grand Prince ayant aſſemblé les principaux de ſon Royaume, & conferé avec eux, & particulierement avec Tariff, de toutes choſes ; le reſultat de ce Conſeil, fut d'envoyer Iſmaël en Ambaſſade au Roy de Thunis, pour ſe condouloir avec luy de la mort du Prince ſon fils, le remercier du ſecours qu'il luy avoit donné dans cette Guerre, qui n'avoit pas peu contribué à la conqueſte de l'Eſpagne, & pour demander en mariage ſa fille nommée Omahair pour Abilgualit Abinacer, ſon fils aîné & ſon heritier en tous ſes Royaumes.

Iſmaël fort content d'eſtre choiſi pour un ſi bel employ, partit avec un équipage magni-

fique, un train fort leſte, & un grand nombre de gens de guerre, tant pour ſa garde, que pour la dignité de ſon Ambaſſade. Il fut fort bien venu à Thunis, & eut auſſi-toſt audience de Mahomet, à qui il donna la Lettre du Caliphe, ſon Maiſtre, & les preſents qu'il avoit apportez. Il fut fort regalé par ce Prince, qui ayant agreé la propoſition, & l'ayant examinée avec les principaux de ſon Conſeil, ce mariage fut trouvé avantageux pour l'Eſtat, & ſortable pour la Princeſſe Omahair, & pour cela il envoya en diligence Iſmaël avec une réponce auſſi favorable que Valid la pouvoit deſirer, comme il eſt aiſé de voir par la Lettre & par la Réponſe.

LETTRE DE VALID AU ROY DE THUNIS.

LOUE' SOIT DIEU, Amen.

LE trés-haut & trés-puissant Caliphe Valid Almanzor, Empereur des Arabes, au trés-sage & trés-puissant Roy des Mores, grand Iusticier, Guerrier, Belliqueux & Deffenseur de la Loy de Dieu, Mahomet Gilbair : Salut,

avec toute ſorte de tendreſſe & d'amitié. Ie ſuis bien obligé de vous faire part de l'heureux ſuccés de l'entrepriſe que j'ay faite ſur le Royaume d'Eſpagne, puiſque vous y en avez une ſi grande par le ſecours que vous m'avez donné pour la conquerir. Mais la mort du Prince Gilhair voſtre fils, a bien diminué la joye que j'en devois avoir, & je n'ay qu'à vous repreſenter en cette occaſion, que puis qu'il a plu à la deſtinée*, ou pour mieux dire à la providence de noſtre grand Dieu, d'en ordonner ainſi par un de ſes Iugemens cachez à la connoiſſance des hommes, & reſervez à ſa ſcience éternelle : Il n'y a qu'à ſouffrir avec patience les maux qu'il nous envoye, & le loüer cependant des biens que nous en recevons tous les jours. C'eſt pour-*

Gayan, douleur extraordinaire.

Cada, fatalité.

quoy je ne vous en diray pas davantage, me contentant de vous témoigner comme je m'intereſſe en tout ce qui vous touche, par l'eſtime particuliere que je fais de voſtre vertu, par la reconnoiſſance que je dois avoir de tout le bien que j'ay receu de vous, & de l'amitié que vous avez toûjours euë pour moy, comme pour voſtre bon parent. Et par mille autres raiſons que vous dira le porteur de cette lettre Iſmaël, à qui je vous prie d'ajoûter créance entiere ſur les propoſitions qu'il vous fera de ma part, que je m'eſtimeray heureux qu'elles puiſſent réüſſir, auſſi bien que tous vos deſſeins, dont je prie Dieu de tout mon cœur. De noſtre Palais de Carbal le 4. de la Lune de Babeth le deuxiéme jour de l'an 95.

C'eſt au mois d'Avril de l'an 716. de N. S.

RE'PONCE DU ROY DE THUNIS.

LOUE' SOIT DIEU, Createur de toutes choſes, à qui ſeul eſt dû le Sacrifice & l'Oraiſon, Amen.

LE genereux Roy des Mores, l'Exaltateur de la Loy de Dieu, & Extirpateur de ſes Ennemis, Mahomet Gilhair, au tres-honoré, tres-noble, tres-ſage, tres-prudent & tres-puiſſant Empereur des Arabes Valid Almanzor, à qui le grand Dieu donne longue & heu-

reuſe vie, auſſi bien qu'à ſes ſerviteurs : Salut. Ie vous ſuis obligé de la part que vous me faites de l'heureux ſuccés de la Conqueſte d'Eſpagne, dont j'ay eu beaucoup de joye, & encore plus de la propoſition qui m'a eſté faite de voſtre part, ſuivant la lettre de créance que vous m'avez envoyée, à laquelle je n'ay aucune réponce à faire ; ſinon que je m'eſtimeray fort heureux que tout ce que vous témoignez deſirer, ſe traite & s'accompliſſe de la maniere qu'il vous plaira en ordonner, comme d'une choſe qui dépend abſolument de vous. Ie prie Dieu qu'il vous ait en ſa garde. De noſtre Palais Royal de Thunis le 11. de la Lune de Rageb l'an 95.

C'eſt au mois de Juillet de l'an 716. de N. S.

Iſmaël fut bien aiſe de rapporter une réponce auſſi favo-

rable que celle-là en Arabie, où il fut fort bien receu d'Almanzor & de toute la Cour. L'heureux ſuccés de cette Ambaſſade fut cauſe que le Caliphe luy donna la charge d'Algoüazil, qui eſtoit une des premieres de ſon Eſtat, qui vint à vaquer peu apres ſon retour, & luy attira en meſme temps beaucoup d'envie.

La charge d'*Algoüazil*, chez les Mores eſtoit comme celle de Preſident de Caſtille.

CHAPITRE XX.

Adilbar va inveſtir la ville de Hiſpalis avec ſon Armée, mais il eſt obligé de lever le Siége, & de s'en retourner à Cordouë.

LOrs que le General Tariff, & le Vice-Roy Muca eu-

rent repaſſé la Mer ; Avant que de ſe ſeparer pour aller, l'un en Orient ſuivant les ordres d'Almanzor, & l'autre en Occident en ſon Palais de Maroc, où ſon frere Iſmaël l'attendoit; ils firent publier par toute l'Afrique * de la part de l'Empereur leur Maiſtre, que tous ceux qui voudroient paſſer en Eſpagne pour y habiter, n'auroient qu'à ſe preſenter, & qu'on leur donneroit en ce païs-là des terres à cultiver, des maiſons à habiter, avec toutes les commoditez neceſſaires à la vie, & de grands privileges & exemptions. Ces promeſſes, & le bruit de la beauté du Païs, firent paſſer la Mer à une grande quantité ; non-ſeulement de Mores naturels, mais de Iuifs du peuple Hebreu, qui paſſerent

Boreh Mçolcan, cri public à ſon de trompe.

C'eſt la ſeconde fois que les Juifs ſont venus en Eſpagne.

rent avec leurs femmes & enfans, & tout ce qu'ils avoient de bien juſqu'au nombre de cinquante mille Familles, ſuivant le Regiſtre qu'en fit faire Adilbar.

Ce Vice-Roy par l'ordre exprés qu'il avoit receu d'Almanzor de repeupler ce grand Royaume qu'il avoit fié à ſa conduite, diſtribuoit avec une œconomie admirable par tout le Royaume d'Eſpagne ces nouveaux Eſpagnols à meſure qu'ils débarquoient. Les Gouverneurs & ſes Commandans ſubalternes, donnoient enſuitte dans les Provinces & dans les Villes à chacune de ces Familles, des terres conquiſes, à proportion qu'il leur en eſtoit commode pour vivre, dont il faiſoit des eſtats particuliers. Et

ils y eurent tous une si grande application, & y tinrent un si bon ordre, que cette grande étenduë de terre se trouva en peu de temps, plus peuplée & plus cultivée qu'elle ne l'avoit jamais esté auparavant ; & les nouveaux venus si bien accoûtumez avec les Naturels du Païs, qu'il ne paroissoit pas qu'il y eust aucune difference, ny qu'il y fust arrivé aucun changement.

Adilbar voyant un si grand peuple sous sa domination, & tous les Gouverneurs particuliers si obeïssans à ses volontez *, se crut en estat d'entreprendre quelque chose pour le service de son Maistre. Il se souvenoit qu'on n'avoit osé attaquer Hispalis à cause de la peste qui y estoit quand les

Mutbiyn, obei de tous.

Generaux s'en estoient allez, & avoit appris que les Chrétiens s'y estoient retirez de toutes parts depuis qu'elle estoit cessée. C'est pourquoy ayant assemblé le plus grand nombre qu'il put d'Infanterie & de Cavalerie, & fait un Corps de douze mille hommes de pied & de deux mille chevaux ; il partit de Cordouë aprés avoir donné ordre à tout, & marcha droit à Hispalis à la teste de cette Armée, petite veritablement, mais fort leste, & pourveuë de toutes choses necessaires *. D'abord il envoya un Trompette sommer les habitans de se rendre, en leur promettant toute sorte de bons traitemens, comme ont accoûtumé de faire les Generaux d'Armée en de pareilles occasions.

Mula Qvalin, bien équipé.

Les Habitans, ſans écouter ſes promeſſes ny ſe mettre en peine de ſes menaces, ne firent point d'autre réponce, ſinon qu'ils eſtoient reſolus de défendre la bonté de leur cauſe juſqu'au bout, & de ſe faire tous mettre en pieces avant que de tomber dans la ſervitude.

Aprés une telle réponce, Adilbar crut qu'il ne faloit pas parlementer davantage. Le lendemain au matin il fit donner un aſſaut avec beaucoup de furie: Mais comme les Aſſiégez eſtoient bien inſtruits de la maniere dont les Mores avoient fait les Siéges de toutes les autres Villes d'Eſpagne, ils avoient fait proviſion de quantité de pots de pluſieurs façons qu'ils empliſſoient d'hui-

le, de geniévre & de terebentine toute boüillante, qu'ils jettoient sur les Assiégeans, ce qui les brûloit tout vifs, & les mettoit hors de combat, à cause de la violence de la douleur qu'ils en souffroient.

Adilbar confus & chagrin en mesme temps, du dommage que les siens recevoient des Assiégez, sans leur en pouvoir faire aucun, fit sonner la retraitte, & mettre ses Trouppes dans des logemens pour voir ce qu'il avoit à faire. Il avoit perdu quatre cens hommes dans ce premier assaut, & s'appercevoit bien que toutes les fois qu'il avoit employé la force, il n'y avoit rien gagné. Il s'imagina donc qu'estant maître de la Campagne, & ayant des vivres en abondance dans

son Armée, qu'il pouvoit faire subsister tant qu'il voudroit aux environs de cette Ville, il en pouvoit boucher si bien les avenuës, qu'elle seroit obligée de se rendre sans qu'il y perdît un seul homme, il se resolut de n'en point décamper qu'il ne l'eust affamée.

Les Assiegez jugeant bien que les Mores avoient pris ce party, puisqu'ils estoient demeurez vingt-cinq jours entiers, sans continuer leurs attaques, se resolurent de faire une sortie sur eux, lorsqu'ils s'y attendroient le moins. Pour cela, sans faire aucun bruit, qui pust faire soupçonner leur dessein aux assiegeans, ils assemblerent tout ce qu'ils avoient de gens resolus, *& une nuit, sortant par une de leurs

Ineï Hachi, resolution.

portes, ils donnerent avec beaucoup de vigueur dans le Camp d'Adilbar.

Les Mores se defendirent avec beaucoup de resolution, mais croyant le nombre de leurs ennemis encore plus grand qu'il n'estoit, dans l'obscurité qui les empéchoit de se reconnoistre, ils se mirent en fuite *, & les Chrestiens en firent un fort grand carnage. Pour éviter les inconveniens qui arrivent ordinairement dans les combats qui se font la nuit, le Gouverneur avoit ordonné à tous ceux qui avoient esté commandez pour cette sortie, de quitter le combat, & de se retirer dans la Ville dés qu'il feroit sonner un Cor, dont il leur avoit fait remarquer le son. Ainsi, craignant

* Fapar; déroute.

qu'ils ne s'engageaſſent trop avant dans la pourſuite des Mores, qui les pourroient couper ; il le fit ſonner, quand il le jugea à propos.

Les Chreſtiens eurent bien de la peine à ſe reſoudre de quitter le combat, eſtant fort acharnez ſur les Mores, qui lâchoient le pied de tous côtez devant eux, & qu'ils pourſuivoient l'épée dans les reins. Mais à la fin, ſe retirant peu à peu dans l'ordre qui leur avoit eſté preſcrit, ils rentrerent dans la Ville, où ils furent receus avec de grands applaudiſſemens des aſſiegez, qui firent ſonner quantité d'inſtrumens de Muſique, en ſigne de joye d'une ſi grande victoire.

Le jour eſtant venu, le carnage

nage que les Chreſtiens avoient fait, parut bien plus grand à Adilbar qu'il ne l'avoit crû. Et reconnoiſſant la force de cette Ville, & la valeur de ceux qui la defendoient, il trouva plus à propos de lever le ſiege, que de s'opiniaſtrer plus long-tems à une entrepriſe, qui eſtoit plus difficile qu'il ne ſe l'eſtoit imaginée. Il reprit donc le chemin de Cordouë, & ayant trouvé ſon Armée diminuée de deux mille hommes de pied, & de deux cent chevaux qu'il avoit perdus à ce ſiege, il la ſepara, & la mit dans de bons quartiers dans le pays pour ſe refaire.

CHAPITRE XXI.

Adilbar fait une ſeconde entrepriſe ſur Hiſpalis, qui ne luy reuſſit pas mieux que la premiere.

ADilbar ne ſe pouvoit conſoler du mauvais ſuccés de la premiere entrepriſe qu'il avoit faite pour le ſervice de Valid : Il eſtoit honteux que la ſeule ville que les Chreſtiens avoient en Eſpagne, luy euſt reſiſté, apres que Tariff avoit pris, avec ſi peu de peine, toutes les autres. Il s'maginoit que tous les Mores en murmuroient *, & trouvoit lui-meſme qu'Almanzor ne ſe pouvoit pas dire en effet Maiſtre abſolu

Hird, Murmure, ſcandale.

de ce Païs-là, tant que cette Ville ne ſeroit pas ſous ſon obeïſſance.

Ayant donc mandé tous les Gouverneurs de ces Provinces, & conferé avec eux de la neceſſité & des moyens qu'il y avoit de la reduire, il commença à faire de plus grands preparatifs qu'il n'avoit fait juſques-là ; & ayant aſſemblé quinze mille hommes de pied, & quinze cent chevaux, il ſe mit en campagne au commencement du Printemps * de l'an 95. de l'Egire, & tira droit à Hiſpalis, aux environs de laquelle il logea toutes ſes troupes.

* *Fael Arabeh*, printemps.

L'épreuve qu'il avoit faite dans le premier ſiege, de la valeur & de l'induſtrie des aſſiegez, qui avoit eſté cauſe

qu'il en eſtoit parti ſans rien faire, l'avoit rendu ſage; & comme il eſtoit bon homme de guerre *, il avoit fait faire de certains chariots couverts de planches fort épaiſſes, afin que ſes ſoldats y puſſent, comme ſous des toits, combattre à couvert, ſans aucune incommodité de l'huile boüillante, & de toutes les autres choſes, que les Chreſtiens leur pouvoient jetter du haut de leurs murailles.

Marhal abihad. Genie pour la Guerre.

Aprés avoir commencé par ſommer encore la Ville de ſe rendre, & en avoir reçû une réponſe auſſi fiere, que celle qu'il avoit euë la premiere fois, il fit avancer ſes chariots couverts, avec une grande quantité de Pionniers ſoûtenus d'un bon nombre de Soldats, qu'il

avoit mis dessous ; & les ayant approchez de la Courtine, il l'a fit sapper par trois endroits, qu'il jugea estre les plus foibles.

Les assiegez voyant ces machines, & en apprehendant l'effet, s'assemblerent pour aviser aux moyens les plus propres, pour se garantir d'un si grand peril. Leur Gouverneur, nommé Sarmato, qui avoit de l'esprit & de la resolution, leur fit voir qu'il n'y avoit pas de sujet de s'allarmer comme ils faisoient, & les fit separer en trois brigades, afin de soûtenir plus aisement les trois differentes attaques.

Adilbar n'avoit obmis aucune des precautions qu'il avoit pû s'imaginer, contre tout ce que les assiegez pouvoient in-

venter pour se defendre; &
L'Arabe les appel le *Mausaneh.*
comme il avoit fait faire des especes de grandes Arbalestes,* avec lesquelles on tiroit en haut de fort grosses pierres, il les pointoit aux endroits où ils pouvoient faire plus de mal, & les faisant monter sur ses chariots, il en faisoit lancer une si grande quantité, qu'il y avoit peu de lieux dans la Ville, où les Chrestiens pussent estre en sureté.

Sarmato voyant employer tant de moyens extraordinaires pour l'attaquer, songeoit à en inventer aussi de son costé, pour se defendre; & ayant fait assembler les plus forts des habitans, avec des outils propres à remuer la terre, il fit élever des remparts derriere & au dedans des murailles, afin

que quand meſme les Mores ſeroient venus à bout d'y faire quelques bréches, ils les trouvaſſent bouchées de tant de terres, qu'il leur fuſt impoſſible d'y entrer. Ce ſage Gouverneur ſe mit, par cette precaution, en eſtat de ne recevoir aucun dommage de toutes les inventions de ſes ennemis. Car il y avoit déja tant de terre derriere la muraille, quand ils l'eurent rompuë, qu'ils trouverent qu'ils n'avoient rien gagné. Il y en avoit eu meſme beaucoup d'écraſez par de gros cailloux, que les Chreſtiens rouloient ſur ces chariots. Et pour ceux que les Mores faiſoient jetter dans la Ville, comme il y avoit des ſentinelles au haut des Tours, pour faire ſigne aux habitans

de ſe ſauver, quand ils en voyoient venir, la pluſpart du tems toutes leurs machines eſtoient inutiles.

Adilbar au deſeſpoir de tant de mauvais ſuccés, reſolut de donner un aſſaut general. Tandis qu'il y preparoit toutes ſes troupes, & que les échelles eſtoient dreſſées d'un coſté, il fit faire un grand tour à ſes chariots, vers l'autre bout de la Ville, pour en ſapper la muraille dans le meſme tems. Ayant donc donné le ſignal de l'aſſaut, à la pointe du jour, qu'il avoit choiſie pour cela, les aſſiegeans y allerent avec une furie extraordinaire, & les aſſiegez le ſoutinrent avec beaucoup de reſolution.

Les Mores cependant, ayant encore changé leurs chariots,

& s'eſtant attachez en un endroit de la muraille, plus foible que les autres, firent une grande bréche, par laquelle quelques-uns entrerent dans la Ville; mais Sarmato y eſtant accouru avec beaucoup de ſoldats, ne les y laiſſa pas longtems, & les en ayant chaſſez, fit boucher ce trou avec une fort grande quantité de terre. Il eſt certain que la Ville eſtoit priſe, s'il euſt tardé encore un moment: mais la nuit ayant fait ceſſer le combat, Adilbar trouva qu'il y avoit perdu cinq cens hommes, au lieu que les aſſiegez n'en avoient perdu que deux cent. Une ſi grande reſiſtance lui fit prendre encore la reſolution qu'il avoit priſe la premiere fois, de boucher toutes les avenuës de la Ville,

afin que les Chreſtiens eſtant preſſez par la faim & par la ſoif, fuſſent obligez de ſe rendre. Il y demeura ainſi quarante-cinq jours, apres leſquels Sarmato conſiderant qu'Adilbar pourroit le tenir bloqué de cette maniere, tant & ſi long-tems qu'il voudroit, eſtant maiſtre de la campagne, d'où il pouvoit avoir toutes ſortes de rafraîchiſſemens, ſe reſolut de l'aller attaquer dans ſon Camp, comme il avoit fait la premiere fois.

Ayant donc aſſemblé douze cens hommes de pied choiſis, & cent chevaux, il les fit ſortir à minuit par une fauſſe porte de la Ville. Les Mores ayant veu que les Chreſtiens avoient eſté ſi long-tems ſans combatre, ne s'attendoient

point du tout à cette camiſade. C'eſt pourquoy les Chreſtiens en tuerent une fort grande quantité, & ſe retirerent en bon ordre à la faveur de la nuit. Adilbar craignant un accident pareil à celuy qui luy eſtoit arrivé au premier ſiege, envoya une partie de ſa Cavalerie, pour arreſter les ſoldats qui voudroient les pourſuivre; de ſorte qu'il trouva le lendemain qu'il y avoit perdu quatre cens hommes de pied, & trente chevaux, au lieu qu'il n'y eſtoit demeuré que cent cinquante Chreſtiens, que ce General fit enterrer auſſi-bien que les Mores, de peur que ſon Camp n'en fuſt infecté.

Les aſſiegez eſtoient fort contens du ſuccés de cette ſeconde ſortie: mais Adilbar leur

fit peu de tems apres donner un nouvel assaut, qui fut si furieux, que quelque resistance qu'ils fissent, les Mores gagnerent enfin une Courtine. Le Gouverneur y accourant aussi-tost avec un renfort de soldats, fit tant, qu'enfin il rechassa les Mores de leur poste, & le mit en estat de defence. Ce combat dura depuis la pointe du jour jusqu'à trois heures* apres midy, qu'Adilbar voyant les siens rebutez, fit sonner la retraite pour penser les blessez. Il trouva parmy les morts trois cent Mores, & environ cent cinquante Chrestiens; mais il y avoit une fort grande quantité de blessez, & entr'autres, un de ses Officiers nommé Ali Abençainée, dont il fut fort fâché, & qu'il fit penser soi-

Ce tems-là s'appelle *Hagar* en Arabe.

gneuſement, auſſi-bien que tous les autres; ſe confirmant dans la premiere reſolution qu'il avoit priſe d'avoir la ville par famine.

Les aſſiegez craignant de manquer de vivres, pour ſe precautionner par avance des remedes neceſſaires au mal dont ils eſtoient menacez, avoient fait faire des canaux fort profonds *, depuis la porte de leur Ville, qui eſtoit du coſté de l'Occident, juſques à une grande Riviere, qui paſſant fort prés de leurs murailles, ſe va rendre dans la Mer. Par le moyen de ces canaux ils alloient dans la Riviere avec de grands bâteaux; & ces canaux eſtant fortifiez tout du long par de bonnes tranchées, en ſorte que la Cavalerie ne leur

* Hazir, Foſſez.

pouvoit faire de mal, il leur venoit de tems en tems des vivres des montagnes d'un certain pays qu'on nomme Biſcaye. Ces canaux furent d'un fort grand ſecours aux aſſiegez ; car outre que par là l'on pouvoit leur apporter toutes choſes, l'eau de la Riviere leur ſervoit à mille commoditez.

Adilbar n'ayant pour lors aucuns vaiſſeaux pour empécher que les Chreſtiens n'euſſent à tous momens ce qui leur eſtoit neceſſaire, eſtoit fort embaraſſé, & avoit de la peine à ſe reſoudre de lever encore une fois le ſiege, lorſqu'il luy vint nouvelle de la revolte du Gouverneur de Valence, nommé *Abubaher el Handali*, & des courſes qu'il faiſoit

dans les Provinces voiſines de ce Royaume.

Un mal ſi preſſant, & auquel il ſe voyoit indiſpenſablement obligé de remedier promtement, luy fit lever auſſi-toſt le ſiege, & marcher à grandes journées à Cordouë, dont les Chreſtiens d'Hiſpalis furent fort aiſes.

CHAPITRE XXII.

Adilbar va à Valence, defait le Gouverneur de cette Province, & luy fait trancher la teſte.

LE grand Siege où Abubaher el Handali, Gouverneur de Valence, voyoit Adilbar engagé, lui avoit fait eſperer qu'il pourroit pendant

ce temps là se rendre Maistre absolu de cette belle Province. Dans ce dessein ayant gagné tous les Gouverneurs des petites villes, & tous les gens de guerre qui y estoient sous son autorité, il voulut secoüer le joug d'Almanzor, & ayant mis une petite armée sur pied, il commença à faire des courses dans le voisinage, afin d'obliger par force tous les peuples des environs de lui obeïr comme à leur Souverain Seigneur.

Adilbar en ayant esté averti, comme j'ay dit dans le Chapitre precedent, fit assembler une nouvelle armée de dix mille hommes de pied, & de huit cent chevaux, & traversant avec ces troupes de hautes montagnes qui sont du costé du

du Midy, il arriva à la Ville de Murcie, juſqu'au pied de laquelle s'eſtend le Gouvernement de Valence. Abraham Eſcaladari en eſtoit alors Gouverneur, qui ayant appris la marche d'Adilbar contre Abubaher, avoit fait amaſſer des proviſions pour les diſtribuer à ſes ſoldats, comme il fit : Et s'eſtant joint à lui avec tout ce qu'il avoit de gens, ils marcherent tous deux enſemble du coſté de Valence.

Le Rebelle voyant venir une ſi grande Armée contre lui, & n'ayant aucun lieu de ſureté où ſe pouvoir retirer, crut qu'il valoit mieux tenter la fortune d'une bataille, & la gagner, ou y mourir en homme de cœur, que d'aller ſe rendre lâchement. Ayant

donc inſpiré la meſme reſolution dans l'ame de ceux de ſon parti, & les ayant diſpoſez dans le meilleur ordre qu'il pût: Si-toſt qu'Adilbar eut mis le pied dans ſon Gouvernement, il alla au devant de lui, & fit dans le combat tout ce que pouvoit faire un bon Capitaine, & un bon ſoldat; mais enfin y ayant eſté pris, & tous ſes gens deffaits, Adilbar lui fit trancher la teſte, qu'il fit mettre au bout d'une lance ſur la porte de cette ville, qu'il donna au pillage à ſes ſoldats.

Il fit une exacte recherche de tous ceux qui avoient trempé en cette Rebellion, pour en faire une punition exemplaire. Auſſi y eut-il quantité de Commandans & de Capi-

taines qui eurent meſme ſort que leur Chef, & aprés avoir remis tout ce païs-là dans l'obeiſſance, & y avoir eſtably un de ſes Capitaines nommé *Mahomet Abenbucar*, il s'en revint à Cordouë, & licentia ſes troupes.

CHAPITRE XXIII.

Almanzor donne à Tariff une place dans ſon Conſeil, & le choiſit pour ſon Ambaſſadeur extraordinaire, pour la concluſion du Mariage du Prince ſon fils, avec la fille du Roy de Thunis.

ALmanzor faiſant reflection ſur les grands ſervices que

lui avoit rendus le General Tariff en toutes les rencontres, & particulierement en la Conqueſte du Royaume d'Eſpagne, pour ſe décharger de l'obligation qu'il lui avoit d'un ſi grand accroiſſement de ſon Empire, & de tant de richeſſes qu'il en avoit tirées, n'avoit point de plus glorieuſe récompence à lui donner qu'une place parmi ceux de ſon Conſeil *, & qui ont part à l'adminiſtration de tous ſes Royaumes. C'eſt pourquoy il le mit de ce nombre, & le nomma Ambaſſadeur extraordinaire pour aller conclure le mariage du Prince, & querir la Princeſſe de Thunis. Il fit équiper pour cét effet une Flotte de quarante Vaiſſeaux, avec toute la magnificence

* Mutagua, Quilaltiaca, Miniſtre d'Eſtat.

requiſe pour une Ambaſſade ſi ſolemnelle, & qui ſe faiſoit pour une fin ſi agreable. Tariff s'y eſtant embarqué avec quantité de gens de la Cour, & un bon nombre de gens de guerre, arriva heureuſement à Thunis, où il fut receu & deffrayé avec tous les ſiens, comme il le pouvoit deſirer, & aprés y avoir fait fort peu de ſejour, il remonta ſur ſes Vaiſſeaux avec la Princeſſe Omalahaire, & toute ſa ſuite, & retourna en Levant avec un temps fort favorable.

L'Infante eſtant arrivée en Arabie, les Noces furent celebrées avec grande pompe, & il y eut des Tournois, des jeux de Cannes, & toutes les autres, réjoüiſſances qui ont ac-

couſtumé de ſuivre ces ſortes de Feſtes.

Almanzor voyant ſon fils marié & le trouvant en âge de gouverner lui-meſme ſon Eſtat, crut qu'il eſtoit temps d'executer un deſſein, qu'il avoit depuis long-temps, de ſe décharger de ce peſant fardeau qu'il portoit depuis tant d'années ſur ſa teſte; il la ſentoit auſſi bien s'appeſantir peu à peu par la vieilleſſe. C'eſt pourquoy ſe voyant uſé, & attaqué de beaucoup d'infirmitez, il ſe reſolut de s'en démettre ſur celle de ſon fils, pour ſe retirer dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit fait bâtir dans une montagne, où il y avoit des jardins fort agreables, des bois fort épais, & des eaux fort vives. Ayant

donc fait assembler les Estats, où il voulut que tous les Gouverneurs des Provinces se trouvassent, il leur fit part de la démission qu'il vouloit faire de l'Empire en faveur de son fils, & en fit en mesme temps expedier des Lettres Patentes que voicy.

LETTRES PATENTES DE LA DE'MISSION D'ALMANZOR, EN FAVEUR de son Fils.

LOUANGE ET GLOIRE soit donnée à ce grand Dieu, Createur de toutes choses. Amen.

Luna a mis *Abi-habdi Allahi*, qui

LE tres-haut, le tres-noble, le tres redouté Seigneur & Empereur des Arabes Valid Almanzor, Vicaire

Vicaire de Dieu, & protecteur de sa Loy, fils du tres-noble & tres-honoré Seigneur & belliqueux Guerrier Caliphe & Empereur des Arabes, Pere des serviteurs de Dieu, & exaltateur de sa Loy, Abdulmelech fils de la Victoire.

signifie pere des serviteurs de Dieu. Et *Ibninacer*, qui veut dire fils de la Victoire.

*Considerant la necessité où nous ont reduit les infirmitez dont il a plû à Dieu, nostre souverain Seigneur, de nous visiter *; & la vieillesse dont la nature a accoûtumé d'accabler tous les hommes dans l'ordre des tems, qui fait que nous ne sommes plus assez forts pour gouverner un si grand Empire, comme nous avons fait par le passé, pour l'affermissement de nostre Couronne, la paix & la tranquilité de l'Etat, & le plus grand bien & utilité de nos Sujets, & pour empêcher les dissensions & discordes qui arrivent*

* Ziara; regaleré

*ordinairement apres la mort des Roys, qui ont accoûtumé de renverser les Empires les mieux établis ; & pour d'autres considerations à ce nous mouvans, avons trouvé à propos de renoncer, ceder, transporter par ces presentes * toute l'authorité souveraine, que nous avons avec le Sceptre & la Couronne que nous portons, en tel estat qu'elle nous appartient en qualité de Caliphe, absolu & souverain Seigneur, sans reconnoître aucune personne vivante pour Superieur dans le temporel ; à nostre bien-aymé & bien obeïssant fils, le sage, vertueux & accomply Aboulvalid Abenacer, nostre fils aîné, legitime heritier & plus proche successeur, à qui Dieu veüille départir la sagesse necessaire pour gouverner tous ses Royaumes, en telle sorte que tous ses*

Dabir, Patentes.

Sujets joüiſſent d'une paix & tranquilité continuelle, en nous reſervant la ſeigneurie directe, en cas de mort, ou manque de ſucceſſion, ou tel autre malheur ou diſgrace, que nous prions Dieu de ne permettre pas, pour nous faire retourner ſur le Thrône, où nous ne pretendons plus aucun droit. C'eſt pourquoy nous mandons & ordonnons à noſtre bien-aymé fils & legitime heritier & ſucceſſeur au ſecond degré, le Prince Abraham Amçari, & à tous ceux de noſtre Conſeil d'Eſtat & de Guerre, & à tous les Gouverneurs, Cadis, Generaux & Capitaines, & à tout autant qu'il y a de nos Officiers & de nos Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, de tenir & honorer comme Roy & Empereur de tous ces Royaumes, noſtredit fils Aboulvalid Abenacer,

& en cette qualité luy preſter ſerment de fidelité, comme dés à preſent nous luy voulons bien preſter nous-meſmes, le reconnoiſſant pour Roy, & luy donnant tout le pouvoir que nous avons eu juſqu'à preſent, ſelon les Loix, commandant expreſſement à tous nos Sujets d'obeïr à ſes commandemens, & d'executer tous ſes ordres, comme s'ils eſtoient émanez de nous, ſur peine non ſeulement de noſtre malediction, mais de celle de Dieu & de ſa colere, comme la doivent attirer tous ceux qui manquent de fidelité à leur Roy; & pour marque de la poſſeſſion effective de tout ce qui eſt contenu dans ces preſentes, nous les voulons mettre nous-meſmes en ſa main, en la preſence de tous les Gouverneurs & Sujets aſſemblez dans noſtre Palais pour cet effet.*

* Alumyid, Peuples.

Car telle eſt noſtre volonté expreſſe & determinée, à laquelle fin nous avons ſigné nous-meſmes ces preſentes de noſtre main, & y avons fait appoſer noſtre grand ſceau. En noſtre Palais de Carbal dans l'Arabie heureuſe, le 3. de la Lune de Vaguel, l'an 95.

Commencement du mois d'Octobre de l'an 716. de Nôtre Seigneur.

Par le moyen de cette renonciation Aboulvalid Abenacer eſtant reconnu & couronné Roy, ſon pere Almanzor prit un nombre choiſi de ſes plus fideles & de ſes plus anciens domeſtiques, pour le ſuivre & le ſervir dans le lieu où il avoit reſolu de ſe retirer, laiſſant ſon cadet Abraham Amçari auprés du Roy ſon aîné : & à peine fut-il arrivé dans cette ſolitude, que ſes infirmitez augmentant tous les

jours, il tomba dans une maladie fâcheuſe, qui luy dura juſqu'à la mort, qui arriva enfin peu de tems apres.

Abraham avoit le cœur fort haut, & une ambition demeſurée : Le Caliphe qui en avoit beaucoup de jalouſie & d'inquietude, pour luy oſter le moyen de faire des cabales contre luy, l'envoya dans l'Arabie pierreuſe, qui eſt un pays de fort peu d'étenduë, & où il ne pouvoit pas trouver dequoy luy faire grand mal.

Environ dans ce tems, le Gouverneur de Damas nommé Abenbukar, qui avoit eu toute ſa vie des penſées vagues & chimeriques, s'imagina qu'Almanzor n'eſtant plus au monde, il pouvoit impu-

rement tout entreprendre. Il ne ſongeoit pas à moins qu'à dépoſſeder Aboulvalid, & de ſe mettre en ſa place ; & avoit aſſemblé une grande Armée, avec laquelle il ravageoit toutes les Provinces voiſines de ſon Gouvernement. Le Caliphe avoit auſſi eſté obligé de ſon coſté de ſe mettre en campagne, pour le ranger à ſon devoir, lorſque le Prince Abraham Amçari, qui eſtoit rongé continuellement de l'envie de regner, & qui ne negligeoit rien de ce qu'il jugeoit utile à ſes deſſeins *, trouva que c'eſtoit la conjoncture la plus favorable qu'il pouvoit ſouhaiter pour les faire éclore. Il aſſembla donc de ſon coſté le plus de gens de pied & de cheval qu'il luy fut

* *Albadar*, Ne perdre aucune occaſion.

possible ; & apres avoir passé les deserts de l'Arabie * , il marcha droit à la Cour avec toutes ses trouppes , faisant semblant de venir au secours de son frere contre le rebelle Abenbukar. Aussi fut-il fort bien reçû d'abord ; mais ayant tout d'un coup changé de face , & s'estant saisi du Château & de toutes les meilleures portes de la Ville ; il envoya sur la minuit prendre les principaux de la Cour , tant Officiers que gens de service , qu'il croyoit estre à son frere , & leur fit couper la teste. Cela intimida tellement tout le reste , que soit pour la crainte qu'ils avoient de luy , soit à cause du peu d'inclination qu'ils avoient pour le Roy , & de l'estime qu'ils avoient pour ce

Alcabari, Monts de sable.

Prince, qu'ils voyoient eſtre brave & genereux, & aymer la guerre *, ils ſe porterent aiſement à le reconnoiſtre pour leur Roy. Il y eut meſme un ſi grand concours de peuple à ſon Couronnement, que ſe voulant ſervir de cette premiere chaleur qu'il leur voyoit, & ne jugeant pas à propos de la laiſſer refroidir, il ſe mit en campagne avec tous ceux qui ſe laiſſerent aller à ſuivre ſon party. Son frere Aboulvalid eſtoit allé à la teſte de ſes trouppes contre Abenbukar: c'eſt pourquoy il crut qu'il le pourroit aiſement enfermer entre ſon armée & celle de ce Rebelle. Et apres avoir laiſſé à la Cour un Capitaine de ſes amis, nommé *Xaira Alxadali*, en qui il avoit toute confian-

* *Ymala*, Gagner les cœurs.

ce, il marcha droit à son frere, avec toutes ses trouppes, qu'il trouva estre de vingt mille hommes de pied, & de quinze cent chevaux.

Le Roy fut si surpris de cette nouvelle*, qu'il en pensa perdre l'esprit ; & pour voir s'il pourroit apporter quelque remede à un mal si grand & si imprevû, il quitta aussi-tost le dessein de reduire Abenbukar, pour retourner en diligence au devant de son frere.

Atutmuhim, Mauvaise nouvelle.

Les deux Armées estant en presence, Aboulvalid envoya un homme exprés à Abraham, pour le destourner d'une entrepriſe si injuste & si déraisonnable ; & luy representant qu'il alloit estre cause de la mort d'une infinité d'hommes, qui ne pourroit estre imputée

qu'à luy ſeul ; mais que s'il vouloit ſe deſiſter de ſon deſſein, il luy promettoit en parole de Roy, d'oublier tout le paſſé, & de le recevoir comme ſon amy & comme ſon frere *. Abraham ne fit point d'autre réponce à cela, ſinon qu'il n'eſtoit pas venu là pour s'accommoder, mais pour ſe battre ; qu'il n'avoit pas beſoin de l'amitié qu'il luy offroit, mais de la Couronne qu'il avoit ſur la teſte ; qu'il eſtoit fils & heritier d'Almanzor auſſi-bien que luy ; qu'il n'avoit qu'à ſe preparer à ſe bien deffendre, & que leurs droits eſtant à la pointe de leurs épées, elles decideroient ce jour-là, lequel des deux avoit le meilleur, donnant le Royaume à celuy qui remporteroit la victoire.

* *Taba*, Obeiſſance, protection, amitié.

Ayant renvoyé de cette maniere l'Entremetteur d'Aboulvalid, & l'ayant menacé de le faire pendre, s'il revenoit encore l'importuner de semblables harangues; le Caliphe se vit obligé avec regret de donner le combat. Mais enfin ayant mis toute son armée en bataille, elle commença par quelques escadrons de Cavalerie, de l'un & de l'autre party, qui furent long-tems meslez les uns parmy les autres, sans qu'on pust juger lequel des deux avoit l'avantage. Et cette escarmouche qui dura plus de la moitié de la journée sans grande perte de part ny d'autre, fit bien voir que la Cavalerie n'estoit composée que de bons hommes, qui sçavoient admirablement bien attaquer

& ſe bien défendre.

Le lendemain douziéme de la Lune Dulquehala, l'An 96. le combat recommença, & fut encore plus ſanglant pour tous les deux partis. Car il dura depuis le matin juſqu'à midy, ſans qu'on puſt juger de quel coſté panchoit la victoire. Mais enfin les gens d'Aboulvalid commençant à plier, & ceux d'Abraham à les enfoncer de tous coſtez, Aboulvalid craignant de tomber entre les mains de ſon frere, ſe ſauva de la meſlée ſur un cheval fort viſte, apres avoir fait ſigne à quelques-uns des ſiens de le ſuivre. La retraite du Roy acheva d'oſter le courage à tous les ſiens, qui furent auſſitoſt apres aiſement mis en fuite *.

Au mois de Decembre de l'an 717.

Fugar. Fuir à vaude-route.

Le Prince ſe mit à leurs trouſſes; & apres en avoir tué un fort grand nombre, il retourna ſur ſes pas pour donner les ordres neceſſaires à toutes choſes, & revenir apres contre Abenbukar, pendant qu'Aboulvalid ſe retira au Royaume de Thunis, où il fut bien reçû de ſon beau-pere, lequel ſçachant la diſgrace qui luy eſtoit arrivée par la perfidie & la méchanceté de ſon frere, le conſola le mieux qu'il put, & luy promit de l'aider à s'en vanger.

CHAPITRE XXIV.

Abraham Amçari va combatre Abenbukar, le défait, & luy fait trancher la teſte.

ABraham enflé du gain de cette bataille, & joyeux de voir que tous les pas qu'il faiſoit, le conduiſoient ſur le thrône, ſans s'arreſter marcha droit à la Cour, où ayant fait aſſembler les Eſtats, pour pourvoir à la maniere du Gouvernement qu'il vouloit établir, il s'y fit preſter un nouveau ſerment de fidelité, par lequel tout ce qu'il n'avoit pû faire approuver que par quelques-uns, avant que d'aller combatre ſon frere, fut confirmé &

ratifié par tout le reſte. Et ainſi il fut reconnu & déclaré d'un commun conſentement, Empereur de tous les Royaumes d'Almanzor, comme ſon heritier legitime.

Ayant fait enſuite des Reglemens tels qu'il luy plut, & fait de grandes largeſſes à toutes ſes creatures, ſans perdre tems, il ſe met en campagne avec quinze mille hommes de pied & quinze cent chevaux, pour aller à Damas.

Abenbukar, qui en eſtoit bien averty, vint au devant de luy avec une armée de vingt mille hommes de pied, & de deux mille chevaux; ſi-bien qu'ils ne furent pas long-tems ſans ſe joindre. Abraham voulut auparavant que de donner le ſignal de la bataille, faire

comme

comme les Roys legitimes en uſent avec des rebelles : Et luy envoya, dire que comme il n'avoit aucun droit à la Couronne, il ne pouvoit croire qu'il perſiſtaſt dans ſes mauvais deſſeins, & qu'il vouluſt manquer de foy à ſon Prince ; c'eſt pourquoy il luy offrit de luy pardonner toutes choſes, s'il ſe vouloit remettre dans ſon devoir.

Abenbukar ayant fait venir l'Envoyé du Prince, ne voulut point s'excuſer de méchantes raiſons, comme tous les traîtres, qui n'en peuvent jamais avoir de bonnes ; mais lui répondit fierement, & en galant homme, qu'entre deux traîtres & deux infideles, comme ils eſtoient tous deux, il n'y avoit que la main : mais

qu'Abraham avoit commis une bien plus grande infidelité, en dépoſſedant ſon frere Aboulvalid, qui eſtoit ſon Roy legitime, ſuivant la diſpoſition de ſon pere, & celle de la nature, que lui de s'eſtre ſouſtrait de ſon obeïſſance, avec toute la Province dont il eſtoit Gouverneur, voyant tous ſes peuples accablez d'impoſts*, fort maltraitez par le Roy Aboulvalid.

*Maxarï, Subſides.

Qu'il apprift, qu'à le bien prendre, la nature ne faiſoit naître perſonne ſur le trône; que tous les Roys de la terre eſtoient des Tyrans; que le Sceptre appartenoit à celuy à qui Dieu avoit donné la force de le porter, & l'authorité ſouveraine à celuy qui eſtoit aſſez ſage & aſſez habile pour

gouverner les peuples ; & que comme toutes les choſes creées avoient leur commencement & leur fin, les Monarchies n'eſtoient pas exemtes de cette viciſſitude generale, qu'ainſi il n'eſtoit pas beſoin de raiſonner davantage.

Abraham fort en colere d'une réponce ſi fiere & ſi inſolente, ne voulut pas differer davantage à donner bataille, contre l'avis de la plûpart des ſiens, qui lui conſeilloient d'attendre la jonction de toutes ſes trouppes, qui n'eſtoient pas encore arrivées, l'armée d'Abenbukar eſtant plus forte que la ſienne, & toutes ſes trouppes paroiſſant bien plus leſtes : mais ils ne pûrent luy faire changer la reſolution qu'il avoit priſe.

Quelques Gens détachez de

la Cavalerie ayant commencé l'eſcarmouche de part & d'autre, ils engagerent bien-toſt un Combat general qui fut fort opiniaſtre, & fort ſanglant. Abenbukar qui ſçavoit toutes les ruſes de la guerre, avoit mis ſes meilleurs Officiers en embuſcade derriere une coline, avec cinq cent chevaux choiſis, qui avoient ordre de ne point paroiſtre que quand la bataille ſeroit fort engagée, & de prendre les gens du Prince par derriere. Ce fut ce qui fit gagner la bataille à Abenbukar. Car ce Capitaine eſtant ſorty à propos de ſon embuſcade, mit toutes les troupes d'Abraham en un ſi grand deſordre, que ce Prince ſe voyant enfermé de tous coſtez, ſe jetta en bas de ſon cheval, & ſe ſauva au tra-

vers des montagnes pour regagner l'Arabie.

Abenbukar eſtant maiſtre du Champ de bataille, s'en retourna à Damas chargé d'honneur, & des dépoüilles du Camp d'Abraham qu'il avoit pillé, & ſe doutant bien qu'il auroit bientoſt une autre armée ſur les bras, il ne congedia point la ſienne, & la mit ſeulement dans de bons quartiers de ce pais-là.

Abraham à ſon retour ayant eſté receu des Arabes fort froidement, il en eut beaucoup de dépit & de confuſion. C'eſt pourquoy ayant fait aſſembler tout de nouveau les Gouverneurs & Commandans qui eſtoient ſous ſon obeiſſance; il leur fit entendre qu'il n'eſtoit pas reſolu de laiſſer Abenbu-

kar se glorifier long-temps de sa victoire, & leur commanda de s'appreſter pour se mettre en campagne dans cinquante jours, avec tout ce qu'ils avoient de trouppes sous leur charge. Ils executerent cet ordre avec tant de ponctualité, qu'au jour nommé il se trouva avec une armée de quarante mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, avec laquelle il reprit la route de Syrie.

Abenbukar ne s'estoit pas endormy de son costé, & sçachant les grands preparatifs qui se faisoient contre luy, il fit publier par tous les pays circonvoisins une forte paye & de grandes recompenses, pour tous ceux qui voudroient venir à son service, & luy amener des troupes. Par ce moyen il forma un corps de

trente mille hommes de pied, & de trois mille chevaux, & fut avec cela attẽdre le Prince Abraham, qui ſans entrer dans aucun pourparler, comme il avoit fait la premiere fois, ſitoſt qu'il eut découvert l'armée d'Abenbukar, marcha droit à luy pour l'engager au combat qui fut fort ſanglant de part & d'autre. Mais enfin les troupes d'Abenbukar eſtant deffaites, il fut pris en combattant genereuſement & amené devant Abraham, qui dans la fureur où il eſtoit, ſans luy rien dire, & ſans luy donner le temps de parler, ny au Bourreau de venir, l'égorgea de ſes propres mains, luy donnant un ſi furieux coup de ſon cimeterre ſur la naque du col, qu'il luy coupa la teſte, qu'il fit mettre au bout d'une pique

ſur la porte de Damas. Il ne ſe contenta pas d'avoir fait luy-meſme l'execution ; car l'ayant fait écorcher, il commanda qu'on miſt ſur cette meſme porte la peau de ce miſerable, qu'il avoit fait emplir de paille, & fit-on pareil traittement à tous ceux qui ſe trouvoient avoir trempé dans cette rebellion. Enfin s'eſtant laſſé d'en faire mourir, & croyant cette Province tout-à-fait reduite, & ſuffiſamment chaſtiée, il y laiſſa pour Gouverneur un Capitaine, en qui il avoit beaucoup de confiance, nommé Abencirix, & revint ſe rafraiſchir à la Cour, où il fut receu des ſiens avec de grandes acclamations, & de grandes réjoüiſſances.

CHAP.

CHAPITRE XXV.

Le Roy Aboulvalid assemble une grande armée en Afrique, & marche contre son frere Abraham, luy donne la bataille dans laquelle Abraham est tué.

LE Roy Aboulvalid s'estant retiré à Thunis, comme j'ay remarqué dans les Chapitres precedens, estoit fort chagrin de se voir chassé de son Royaume par son propre frere, & ne songeoit qu'aux moyens de s'en vanger. Mahomet Gilhair n'en estoit pas moins touché que ce malheureux Prince, qu'il ne consideroit pas simplement comme son Gendre, mais comme si c'eust esté son propre fils.

C'eſt pourquoy ayant reſolu de l'aſſiſter de toute ſa puiſſance contre Abraham; il fit de grandes levées par toute l'eſtenduë de ſon Royaume, donna des Commiſſions à tous les Principaux de ſa Cour, & de ſon pais, & fit équipper une grande armée navale, où il fit mettre toutes les proviſions neceſſaires pour un grand embarquement.

Aboulvalid ne s'oublioit pas de ſon coſté, & voyant bien qu'il n'y avoit perſonne qui le puſt ſecourir plus fortement dans ſon beſoin que Muca, Vice-Roy de Maroc, & de toutes les Provinces d'Afrique, il luy envoya un homme exprés dans une felouque, avec cette lettre.

LETTRE DU ROY ABOULVALID, A MUCA VICE-ROY DE MAROC ET D'AFRIQUE.

LOUE' SOIT DIEU, Amen.

LE Grand & Belliqueux Empereur des Arabes, du haut lignage de Motaleb, Vicaire de

Dieu, & Deffenſeur de ſa Loy, Aboulvalid Abenacer, Fils de tres-haut & tres-redouté Caliphe. & Empereur des Arabes, Valid Almanzor. Au vaillant Capitaine, vertueux, & accomply Chevalier Fidele & loyal Serviteur de nôtre Royale Couronne, Muca noſtre Vice-Roy en Afrique : Salut. Abenbukar Gouverneur de Damas s'eſtant voulu ſouſtraire de noſtre obeïſſance, & nous eſtant mis en Campagne avec une armée pour le chaſtier ; le Prince Abraham nôtre frere, prenant cette occaſion d'executer le deſſein qu'il avoit depuis long-temps de troubler l'Eſtat, & eu la hardieſſe de prendre les armes contre nous, au grand dommage de nos Sujets, & au grand mépris de l'obeïſſance qui nous eſt deuë, pour laquelle ſelon toutes les loix de la juſtice,

il merite la mort auſſi bien qu'Abenbukar, & pour en faire le chaſtiment, & prevenir les malheurs que ſa Rebellion peut produire, il vous eſt ordonné auſſitoſt que vous aurez receu cette Lettre, de faire aſſembler avec toute la diligence poſſible, le plus grand nombre de troupes qu'il ſe pourra dans l'eſtenduë de noſtre Royaume d'Afrique, & que vous les faſſiez embarquer avec toutes les proviſions neceſſaires, & même tout l'or & tout l'argent qui ſe trouve dans noſtre treſor de Maroc pour nous envoyer le tout à Thunis où nous ſommes pour le preſent, vous conjurant meſme ſi vous avez quelqu'un en qui vous ayez aſſez de confiance pour vous repoſer ſur luy du ſoin de vôtre Gouvernement, de venir vous-meſme en perſonne à la teſte de

voſtre armée pour nous ſervir dans une occaſion ſi preſſante, & de pourvoir à toutes choſes ſelon vôtre prudence accoûtumée, en laquelle nous avons une confiance entiere, priant Dieu qu'il vous ait en ſa garde. De Thunis le 14. de la Lune de Mahatran l'an 97.

En Janvier 718.

Muca ayant receu la Lettre du Roy ſon Maiſtre avec beaucoup de reſpect, aſſembla en peu de temps une armée de trente mille hommes de pied, & ayant fait amas de toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche, & équipé une puiſſante armée Navale, il s'y embarqua luy-meſme avec le treſor Royal qu'il avoit en ſa garde, trouvant qu'il ne pouvoit eſtre mieux employé que

pour une si bonne occasion pour laquelle sans doute il estoit reservé. Il se crut mesme obligé de quiter toutes choses pour signaler son zele & sa fidelité au service de son Maître *, & de n'i contribuer pas seulement de ses soins, mais de sa personne. Il laissa en sa place en Afrique un homme fort brave, & en qui il avoit beaucoup de confiance, nommé *Alicunicy* naturel de l'Arabie pierreuse, & aborda heureusement à Thunis avec toute son armée à la fin de la Lune de Rabeh le 2. de cette mesme année 97. de l'Egire.

Maulay, Roy & Seigneur.

Il y trouva le Roy Aboulvalid occupé à faire embarquer les troupes qu'il avoit assemblées en ces quartiers-là, qui l'embrassa fort tendement, & luy fit de

grandes careſſes. Ce Prince avoit déja nommé Tariff Abenziet qui avoit fait la Conqueſte du Royaume d'Eſpagne du vivant de ſon Pere, Generaliſſime de toutes ſes troupes, & avoit jetté les yeux ſur luy comme ſur le plus grand & le plus heureux Capitaine de ces temps-là.

Ces deux grandes armées ayant eſté long-temps à s'embarquer, le Roy ſe mit en mer à la fin, & avec un tems auſſi favorable qu'il le pouvoit ſouhaitter, il aborda en peu de jours en Arabie, où ayant fait la reveuë de toutes ſes troupes, ſon armée ſe trouva de ſoixante & cinq mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, dont il eut bien de la joie.

Tous les peuples de cette coſte voyant une armée ſi nombreuſe & ſi floriſſante, bien loin de s'oppoſer à ſa deſcente, ſe declarerent d'abord pour luy.

Cependant le Prince Abraham qui ſçavoit tous les preparatifs de ſon frere, ne s'endormoit pas de ſon coſté. Il avoit aſſemblé tous les Chefs * des Arabes, & aprés les avoir avertis de l'orage dont ils eſtoient menacez, & leur avoir fait comprendre, qu'ils ne devoient attendre rien moins que d'eſtre eſtranglez, ſi Aboulvalid remontoit jamais ſur le Trône, & qu'il valoit mieux mourir au lit d'honneur que ſur un échaffaut, comme il eſtoit reſolu de faire pour leur en montrer le chemin : Ils en

Muſta Mahamis Eſtats.

furent tous si vivement persuadez, que pour se deffendre, ils formerent une armée fort considerable qui se trouva de soixante mille hommes ramassez veritablement comme ils avoient pû.

Abraham n'ayant point fait de difficulté d'aller à la rencontre de son frere avec ses troupes, la bataille se donna dans la plaine de Cahar le 3. de la Lune Dulquihida * l'an 97. elle dura depuis le lever du Soleil jusques à son coucher. Abraham y fit tout ce que pouvoit faire un grand Capitaine, & un bon soldat. Mais voyant son armée en desordre, il se jetta dans le plus fort de la meslée, où il fut tué l'épée à la main.

Les Arabes la nõment *Faliez Alya*, en Novembre 718.

Aboulvalid eut beaucoup de

regret de ne l'avoir ſceu prendre vif ; & ſans doute, comme il avoit toûjours eu de l'amitié pour luy, malgré tout le mal qu'il luy avoit fait, il luy auroit donné la vie, & ſe ſeroit contenté de le mettre dans une priſon perpetuelle. C'eſt pourquoy ayant fait mettre ſon corps dans un cercuëil, il pourſuivit ſon chemin vers Carbal, d'où la Reyne ſa femme eſtoit ſortie pour venir au devant de luy. Quoy qu'elle euſt eſté gardée comme une priſonniere, le Prince l'avoit toûjours fait traiter fort honneſtement. Aboulvalid eut une grande joye de la revoir ; mais il ne put s'empécher de témoigner beaucoup de douleur de la mort d'Abraham. Il fit prendre le duëil à toute la Cour *,

Hiſt. Duël, larmes.

& assista à ses funerailles, qu'il fit faire avec grande pompe; on luy vit mesme y répandre des larmes. Mais il n'eut pas la mesme douceur pour tous les Chefs qui avoient pris son party; il en fit mourir un grand nombre, & s'appliqua à rétablir son authorité, & remettre l'ordre dans tout l'Empire.

Le General Tariff avoit receu dans le combat une blessûre au bras droit, qu'il avoit d'abord negligée, n'ayant pas laissé de monter à cheval à son ordinaire. Mais par le peu de soin qu'il en avoit eu, & par le travail du chemin, son bras s'enfla de telle sorte, que la gangrene qui s'y mit, l'emporta en peu de jours.

Aboulvalid eut beaucoup de

douleur de la perte d'un ſi grand Capitaine ; & pour monſtrer l'eſtime qu'il en faiſoit, il le fit enterrer avec beaucoup de magnificence, & voulut qu'on luy rendiſt les meſmes honneurs qui avoient eſté rendus à la perſonne de ſon frere. Et certainement je puis dire une choſe de luy aſſez particuliere, que ſa valeur eſtoit accompagnée d'une ſi grande fortune dans la guerre, qu'il n'avoit jamais fait aucune entrepriſe, qu'il n'en fuſt ſorty à ſon honneur.

Ce Prince apres avoir puny, comme je viens de dire, ceux qui s'eſtoient revoltez contre lui, commença par recompenſer ceux qui l'avoient ſervi ſi utilement en cette guerre, en leur diſtribuant les Gouvernemens,

les Charges & les emplois, en ſorte qu'ils furent tous ſatisfaits de la reconnoiſſance qu'il avoit de leurs ſervices ; & ne ſongea plus qu'à goûter avec plaiſir le repos qui luy avoit couſté ſi cher.

CHAPITRE XXVI.

Adilbar Vice-Roy d'Eſpagne mene ſon Armée dans la Biſcaye, contre Pelage, & en revient ſans rien faire.

LE ſiege d'Hiſpalis ayant mal reüſſi à Adilbar, il avoit reçû ordre du Roy Aboulvalid ſon Maître, d'aller le pluſtoſt qu'il le pourroit, faire la conqueſte de ces Montagnes où

s'eſtoit retiré Pelage, & où une infinité de Chreſtiens eſtoient allé le trouver de tous les coins de l'Eſpagne, pour ſe ſauver, avec leurs femmes & leurs enfans, de la fureur des Mores.

Il envoya donc un Eſpion Renegat pour reconnoiſtre la force des lieux où ce Prince ſe retiroit, & s'informer du nombre des ſoldats qu'il avoit avec luy, & la quantité du peuple qui s'y eſtoit refugié.

Le Renegat eſtant entré dans le païs, feignit de ſe ſauver comme les autres Chreſtiens de la perſecution des Mores, & parcourut toutes les montagnes de Biſcaye, où il remarqua avec grand ſoin tout ce qu'il voyoit, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçû d'Adilbar-

mais comme il voulut en sortir, il fut amené devant Pelage, par les Gardes qu'il avoit mis sur les frontieres, ayant esté pris pour un Espion, comme il l'estoit en effet. Pelage luy fit mille questions, mais comme il estoit fin & rusé, il répondit fort à propos & sans s'embarrasser. Pelage neanmoins avoit peine à se resoudre de le laisser aller, & le tint quelques jours en prison; mais enfin, ne trouvant rien contre luy, qu'un foible soupçon, dont son imagination avoit esté prevenuë, il le mit en liberté.

Le Renegat prit apres cela si-bien son tems, qu'il trouva le moyen de regagner la Ville de Cordouë, où il rendit conte à Adilbar de tout ce qui luy

estoit

eſtoit arrivé, & de tout ce qu'il avoit vû ; l'aſſurant qu'il n'eſtoit point difficile de forcer le pas de ces Montagnes, qui n'eſtoient gardées que par un fort petit nombre de gens fort peu reſolus.

Adilbar encouragé par cette relation, ſe reſolut d'entreprendre la guerre contre Pelage, voyant bien que s'il avoit reduit les Chreſtiens de ce Canton-là, Hiſpalis ne luy feroit plus de peine, le ſecours que cette Ville avoit reçû de la Biſcaye ayant eſté cauſe qu'elle ne s'eſtoit pas renduë. Il ſe prepara donc à retourner bien-tôt l'aſſieger, ne croyant pas que ces Montagnars luy puſſent long-tems reſiſter ; & ſe flatant de l'eſperance de rendre Aboulvalid Maître abſolu de tout.

te l'Espagne, jusques aux Monts Pyrenées, qui la separent de la France.

Pour cet effet, il assembla douze mille hommes de pied, & ne voulut mener aucune Cavalerie, ne croyant pas qu'elle luy pût estre utile dans un païs si rude *. Avec cette petite armée composée de gens choisis, il s'avança jusqu'au lieu nommé par les Espagnols, *le terme de la guerre.*

Cuhaira, Païs de Zochers.

Pelage averty de sa marche, fit assembler les principaux des Cantons de Biscaye; pour concerter avec eux les moyens de luy resister: & leur sentiment unanime fut de songer à défendre l'entrée des Montagnes, qui estoit fort difficile; c'estoit aussi le sentiment de Pelage, tellement qu'ayant mis cinq

cens hommes choiſis, & bien armez en embuſcade dans une grande carriere, ou caverne, qui eſt ſous un rocher eſcarpé, Pelage ſe mit un peu plus haut avec quinze cens hommes, qui eſtoit tout ce qu'il avoit pû aſſembler.

Les Mores ſe mettant en devoir de monter, pour gagner le haut de cette Montagne, Pelage les chargea avec le peu de trouppes qu'il avoit; & eut bien-toſt ſuccombé, ſans les cinq cent qui eſtoient cachez dans cette caverne, comme je viens de dire, qui paroiſſant à point nommé derriere les ennemis, les mirent en deſordre, en tuerent une grande quantité, & firent fuir tous les autres.

Adilbar perdit ce jour-là deux

mille hommes de compte fait, ſans le grand nombre de ceux qui furent bleſſez dangereuſement, au lieu que les Chreſtiens n'en perdirent que quatre cent.

Pelage ſe retira auſſi-tôt avec tout ſon monde dans le creux de ces Montagnes, pour en défendre l'entrée, ſçachant bien que celle-cy eſtoit la plus importante de toutes ; de ſorte qu'Adilbar en colére de la perte qu'il venoit de faire, dont il rejettoit toute la faute ſur le Chreſtien Renegat, qui l'avoit trompé, il l'envoya au gibet.

Apres avoir bien reconnu la difficulté qu'il y avoit à forcer des pas ſi étroits & ſi eſcarpez, ilt rouva que c'eſtoit perdre du temps, & des troupes, que

de s'amuſer davantage en ce païs-là, & ſe reſolut de remettre cette entrepriſe à une autre fois, qu'il pourroit trouver une entrée plus aiſée à forcer que celle d'où il venoit d'eſtre repouſſé. Sans s'y arreſter donc plus long-tems, il s'en retourna en Andalouſie, où il congedia ſon armée, & ne ſongea qu'à regler & policer ce Royaume, tandis que Pelage & les ſiens, beniſſoient Dieu d'un ſi favorable ſuccés, & ſe confirmoient dans la créance qu'ils avoient, que ces montagnes eſtoient faites comme il faloit pour arrêter les conqueſtes des Mores, & ſervir d'azile & de retraite aux Chreſtiens; c'eſt pourquoy ils ne travaillerent qu'à les fortifier.

CHAPITRE XXVII.

De la mort du Roy de Thunis, & des grandes guerres qu'Aboulvalid fut obligé de faire, pour se rendre maître de ce Royaume.

LA joye qu'avoit le Roy Aboulvalid de la victoire qu'il avoit remportée contre son frere Abraham, fut bientôt troublée par la nouvelle qu'il receut peu de tems apres, de la mort de son beaupere, Mahomet Gilhair. Il n'avoit point laissé d'autres enfans * que la Reyne Omhalair; c'est pourquoy il resolut d'envoyer en diligence prendre possession d'une succession si belle, de

* Abil. Heritiers.

peur que s'il attendoit plus long-tems, il n'arrivaſt quelque changement, comme il arrive ordinairement en de pareilles occaſions. Il choiſit pour une Ambaſſade ſi ſolemnelle, un de ſes favoris nommé Abulcacim Aben Marchan, qui partit en grande diligence avec tout ſon train, & fut fort bien reçû de tous les Grands de cette Cour, & logé dans le Palais du Roy defunt.

Ayant auſſi-toſt aſſemblé tous ceux du Conſeil de ce Royaume, & leur ayant fait voir les pouvoirs qu'il avoit d'Aboulvalid, de prendre poſſeſſion en ſon nom de cet Eſtat, ils les examinerent, & les ayant trouvez dans la forme qu'ils devoient eſtre, le Roy Aboulvalid fut reconnu & proclamé

Roy de ce grand Royaume, & Abulcacim Aben Marchan Vice-Roy en son absence. Mais comme il se trouve en tout tems & en tout païs des gens transportez du desir de regner, il y avoit en celuy-cy un des principaux Gouverneurs, qui se flatant de la pensée, qu'estant proche parent de Mahomet Gilhair, le Royaume luy devoit plustost appartenir, qu'à sa fille, commença à solliciter sourdement tous les Chefs & Gouverneurs, les uns apres les autres, de l'assister de leurs forces. Il leur representa, qu'estant né dans le païs, & élevé avec eux, & le plus proche parent du Roy defunt, la Couronne luy appartenoit plustost qu'à un Estranger; & les sçût si bien attirer à luy par de bel-

les

les promeſſes, qu'enfin ils reſolurent entre eux pour la plûpart de ſe ſouſtraire de l'obeïſſance d'Aboulvalid, & de le mettre à ſa place ſur le trône. Hacen (ce Capitaine ſe nommoit ainſi) qui ne manquoit pas de cœur pour une ſi belle entrepriſe, ayant aſſemblé tous les Chefs de ſon party, entra à main armée dans le Palais où eſtoit Aben Marcan, qui ne ſe défioit de rien; mais comme il s'apperçût d'une ſi grande trahiſon, s'eſtant mis en défence avec ce qui ſe trouva là auprés de luy, il ayma mieux mourir en ſe défendant genereuſement, que de tomber vif entre les mains des revoltez. Ainſi, quoy qu'ils n'euſſent effectivement envie que de le prendre priſonnier, ils le tue-

rent avec tous ceux qui eſtoient auprés de luy, ſans que pas un en rechapaſt.

Le bruit de ce ſouſlevement eſtant auſſi-toſt répandu, tous ceux du party de Hacen le proclamerent Roy, à la maniere accoûtumée, lui preſterent le ſerment de fidelité : & ce nouveau Roy ne manqua pas à ſon avenement à la Couronne, de faire des graces à tous ſes Partiſans, & de donner, comme font tous les uſurpateurs, tous les ordres neceſſaires pour acquerir de la reputation *.

Tani, ſe mettre en credit.

Dans ce meſme tems, un Mercredy au ſoir, une Comete * fort grande parut ſur l'Oriſon, dont elle occupoit tout l'angle du coſté du Levant : elle eſtoit accompagnée de nuages fort épais,

Suhb, Comete.

de vents extraordinaires & d'exhalaiſons pernicieuſes, & parut pendant quarante jours entiers. Ce nouveau Roy en eſtant fort épouvanté, fit aſſembler les Mathematiciens & les Aſtrologues du Païs, leſquels apres avoir examiné fort exactement l'élevation & la nature de cette Comete, & le ſigne dans lequel elle eſtoit levée, dirent qu'elle menaçoit le Royaume de grandes guerres, & la perſonne du Roy, d'une mort prochaine.

Pendant meſme qu'ils faiſoient leurs obſervations, on ſentit un grand tremblement de terre, qui recommença juſqu'à huit & neuf fois; & il s'éleva une ſi furieuſe tempeſte ſur la Mer, par de grands vents qui venoient du Levant, que

tous les peuples de ce païs-là croyoient que la fin du monde alloit venir. Ils disoient mesme qu'ils avoient entendu la nuit des hurlemens dans les montagnes, qui sembloient estre de lyons rugissans. Mais ce qui les estonna le plus & fut le plus estrange, fut un nuage, qui venant du costé du Couchant, se creva sur leurs testes, & fit pleuvoir une eau de couleur de sang. Les tremblemens de terre, dont je viens de parler, avoient renversé quelques maisons & accablé des familles entieres sous leurs ruines; de sorte que non seulement les peuples, mais le Roy-mesme en eut de l'épouvante.

Ces signes surprenans de la colere du Ciel, furent sui-

vis d'une grande diſette de bled, qui firent mourir de faim pluſieurs perſonnes, auſſi-bien que de certains charbons contagieux *, qui leur prenant aux aînes & derriere les oreilles, en emportoient une fort grande quantité.

*Acaïs, Glandes, puſtules.

Aboulvalid, que la rebellion de Hacen avoit fort irrité, voyant les peuples fatiguez & ruinez de toutes les guerres paſſées, ne ſe trouvoit pas trop en eſtat d'en entreprendre une auſſi grande comme celle qui luy tomboit ſur les bras. Il fit aſſembler les Eſtats, où ayant expoſé la neceſſité où il eſtoit, d'aller reduire ſous ſon obeïſſance un Royaume qui lui appartenoit ſi legitimement, à cauſe de la Reyne ſa femme, & leur ayant deman-

dé un ſecours d'argent, ils lui répondirent qu'ils ne lui manqueroient pas en ce beſoin : mais qu'il faloit ſçavoir auparavant en quel eſtat eſtoit le Royaume de Thunis ; & ſi la peſte, qui avoit déja duré deux mois, eſtoit ceſſée. Il fut reſolu de s'en informer ; & les gens qu'on y envoya, rapporterent qu'il y eſtoit mort une grande quantité de peuple, mais que la contagion commençoit à diminuer. Cela fit hâter les preparatifs de cette Guerre ; en ſorte que l'on équippa un nombre de Vaiſſeaux ſuffiſans, pour embarquer une auſſi grande Armée comme eſtoit celle qu'on ſe preparoit d'y embarquer au Printems de l'Année prochaine.

CHAPITRE XXVIII.

Aboulvalid fait Muca Generaliſſime de ſes Armées, & aprés avoir reduit le Royaume de Thunis ſous ſon obeïſſance, s'en retourne en Arabie.

MUca avoit ſervi utilement Aboulvalid dans la guerre qu'il avoit euë contre ſon frere, c'eſtoit le plus fideie ſerviteur d'Almanzor ſon pere, & qui avoit eu grande part à l'honneur de la Conqueſte d'Eſpagne: Toutes ces raiſons firent que ce Prince jetta les yeux ſur luy pour luy donner la conduite de ſon Armée; & comme il eſtoit alors dans ſon Gouvernement, il luy envoya

un Courrier exprés pour luy donner avis de cette nouvelle guerre, & qu'il l'avoit nommé Generaliſſime de toutes ſes Armées. Voicy les termes de la lettre qu'il luy écrivoit.

LETTRE D'ABOULVALID A MUCA ABENZAIRA GENERALISSIME EN SES ARME'ES.

LOUE' SOIT NOSTRE Souverain Dieu, Amen.

LE tres-haut & tres-redouté Roy des Arabes, Vicaire de Dieu, & deffenseur de sa Loy, Aboulva-

lid Abenacer fils du belliqueux Caliphe & Protecteur de la Foy, Valid Almanzor; Au Gouverneur de noſtre Royaume d'Afrique, le prudent, le vertueux & accomply Gentilhomme, loyal, & fidelle ſerviteur de noſtre Couronne, & Capitaine General de nos Armées de mer & de terre, Muca Abenzair, Salut, nous vous écrivons la preſente, pour vous faire ſçavoir que le grand Caliphe Mahomet Gilhair Roy de Thunis, noſtre honoré Seigneur & beau-pere eſtant mort, & le vertueux Abulcacim Aben Marcan noſtre ſerviteur qui avoit eſté prendre en noſtre nom poſſeſſion de ce Royaume, qui nous appartient de droit & de juſtice, commençant à peine à faire gouſter à nos peuples la douceur de noſtre regne; le Capitaine Hacen comme vous l'avez ſans doute dé-

ja appris, eſt entré à main armée dans le Palais Royal de Tunis, & aprés avoir tué noſtre Gouverneur, & tous nos fidelles ſerviteurs, s'eſt ſouſtrait de noſtre obeiſſance, & s'eſt fait reconnoiſtre par force Roy abſolu de tout le pays qu'il gouverne tyranniquement. C'eſt pourquoy pour recouvrer ce Royaume il eſt neceſſaire que vous aſſembliez le plus grand nombre de trouppes qu'il vous ſera poſſible dans les Royaumes qui ſont ſous voſtre Gouvernement, & que vous en partiez avec noſtre Armée pour vous rendre au Port de Capha à la moitié du mois de Rageb de l'année prochaine centiéme de l'Egire, auquel temps nous vous irons joindre avec l'Armée que nous faiſons lever dans noſtre Royaume de Syrie & d'Arabie, auquel temps nous remet-

On ne ſçait en quel lieu eſt ce port, ny comme il ſe nomme preſentement.

tons à resoudre avec vous toutes choses, vous enjoignant cependant d'ordonner de tout comme vous le jugerez plus à propos par vostre prudence & valeur, en laquelle nous avons une confiance entiere. De nostre presence au Palais de Carbal en l'Arabie heureuse le 2. de la Lune Mohairan, l'an 99.

C'est au mois d'Avril de l'an 720. de N. S.

Muca ayant receu les Ordres du Roy son maistre, eut une joye extraordinaire de l'employ dont il l'honoroit, & ayant fait des levées par tout son Royaume, & amas de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, tant pour l'armée de mer qu'il avoit équippée que pour celle de terre, il s'embarqua avec vingt mille hommes fort lestes & fit voile vers le Levant, tandis que le

Roy qui s'eſtoit embarqué avec vingt-cinq mille hommes de pied & huit cent chevaux qu'il avoit aſſemblez en Arabie, faiſoit voile vers le Couchant, de ſorte que les deux Armées ſe joignirent heureuſement au Port de Capha. Ce Prince en eut beaucoup de joye, car il avoit voulu venir en perſonne en cette guerre, voyant bien qu'aprés qu'il auroit reduit le Royaume de Tunis, il eſtoit maiſtre abſolu de toute l'Afrique depuis la Mer du Levant juſqu'à celle du Ponant. Ayant donc pris terre à Tunis, il ne trouva aucune reſiſtance à la deſcente, & eut le moyen de mettre ſes deux Armées en bataille.

Hacen eſtant bien informé de cet appareil de guerre en

eſtoit fort intimidé. Neantmoins comme il eſtoit preparé de longue main à ſoûtenir ſon uſurpation, il avoit aſſemblé quarante mille hommes de pied & huit mille chevaux, avec leſquels il alla avec beaucoup de reſolution au devant d'Aboulvalid, & l'attendit de pied ferme dans une grande plaine qui n'eſt pas loin de la Mer, & ſe nomme Falh Almaligue*, où ayant mis ſon Armée en bataille, elle commença par deux corps de Cavalerie qui eſcarmoucherent quelque tems avant que d'engager le reſte au combat, qui dura tout ce jour là depuis trois heures de l'apreſdiſnée juſqu'à la nuit, qui ſepara les deux Armées avec perte de huit cens hommes de pied & environ trois cens che-

Campagne du Roy.

Dalam, obſcurité.

vaux du coſté du Roy, & cinq cens hommes de pied & quatre cens chevaux de celuy d'Hacen, ſans compter quantité de bleſſez. Entr'autres un des enfans de Muca nommé Iſmaël, eut deux coups de pique dans la cuiſſe, dont Aboulvalid témoigna beaucoup de regret: mais le pere voyant la douleur qu'en recevoit ſon Maiſtre, luy dit d'un viſage fort gay & fort reſolu, qu'il n'y avoit pas dequoy en avoir tant de chagrin comme ſa Majeſté en témoignoit, n'eſtant pas venus là ny luy ny ſon fils pour y gagner des richeſſes, mais pour mourir pour ſon ſervice, & qu'ainſi quand ſon fils ne réchaperoit pas de ſes bleſſures, ce ſeroit peu de choſe, puiſqu'il n'eſtoit né que pour

mourir : Au contraire il tiendroit ſa mort pour bien employée parce qu'il l'avoit bien vangée auparavant, & il eſtoit vray, car il avoit tué de ſa main un fort grand nombre d'ennemis, & fait ce jour-là des actions dignes d'une memoire eternelle.

Au commencement d'Octobre de l'an 725. de N. S.

Le lendemain qui fut le 9. de la Lune de Taquel de l'an centiéme, la bataille recommença à la pointe du jour, & dura juſqu'à midy que les gens de Hacen commencerent à plier, & enfin furent deffaits à plate coûture. Hacen voyant la fuite des ſiens ſe ſauva au grand galop aprés eux.

Le Roy eſtant entré dans Tunis, ne croyoit pas avoir gagné une victoire entiere qu'il n'euſt Hacen entre ſes mains.

Telle-

Tellement qu'il envoya promptement des gens de pied & de cheval de tous coſtez pour le chercher, auſquels il promit de grandes recompenſes, s'ils pouvoient le luy amener. Ils le chercherent ſi bien que les chiens d'un troupeau de moutons abboyant aprés lui dans une taniere où il eſtoit caché, donnerent envie d'y aller, & le firent prendre. Il fut auſſi-toſt amené devant Aboulvalid à qui ayant dit mille injures comme un homme deſeſperé qui voyoit bien qu'il n'y avoit point de remiſſion pour luy. Le Prince qui eſtoit d'ailleurs fort doux, en fut ſi irrité qu'il le fit empaller tout vif, & le laiſſa en cet eſtat ſur la porte de la ville où il languit cinq jours entiers, au bout

desquels il mourut d'une mort fort cruelle. Tous les principaux Chefs de cette rebellion eurent ensuitte la teste tranchée, & un des Officiers Generaux de l'armée nommé Abraham Hacen, fut choisi pour estre Vice-Roy de Tunis en la place du Rebelle Hacen.

Aboulvalid ayant affermi son authorité dans ce pays-là, & remis toutes choses dans leur ancien ordre, reprit avec son Armée la route du Levant, & estant arrivé à Carbal, où il fut receu avec de grandes acclamations, la premiere chose qu'il fit, fut de recompenser tous les Chefs qui l'avoient servy dans cette guerre, & particulierement Muca qu'il fit de son Conseil d'enhaut, & un des principaux Ministres de

ſon Eſtat. Aprés cela ſans s'arreſter dans ſon Palais qu'autant de jours qu'il faloit pour ſe repoſer; il ſongea à faire un pelerinage à la Mecque, où il fut avec une partie de ſa Cour.

En revenant par les Deſerts, il ſe leva un vent ſi furieux, que tranſportant des montagnes de ſable d'un coſté à un autre, comme il arrive quelquefois, il enſevelit plus de trois cens perſonnes de ſa ſuitte, qui ſe trouverent enterrez tout-vifs, dont il eut beaucoup de déplaiſir. Mais enfin les ayant paſſez, il arriva en bonne ſanté dans l'Arabie heureuſe, où il fut receu avec beaucoup de joye de toute ſa Cour, & ſongea tout de bon à ſe delaſſer de toutes les peines qu'il avoit euës juſqués alors.

CHAPITRE XXIX.

Serment de fidelité que fait prêter Aboulvalid à Iacob Almanzor son fils par les Estats.

LE Calife ne songeant donc plus qu'à mener une vie douce & tranquille, & considerant qu'il n'avoit point d'autres enfans capables de luy succeder que Jacob Almanzor, il fut bien-aise de lui assurer la Couronne avant que d'estre surpris par la mort qui ne considere pas les Rois plus que les autres hommes. C'est pourquoy aprés avoir fait assembler tous les Grands de son Royaume, un Morabite nommé *Mahomet Algazeli*, qui estoit en

grande faveur auprés de luy, & à qui il demandoit avis des choſes de la plus haute importance, leur fit un grand diſcours de ſa part par lequel il leur fit entendre la raiſon pour laquelle il les avoit aſſemblez, qui eſtoit pour reconnoiſtre le Prince Jacob Almanzor pour Roy legitime de tous ſes grands Royaumes, aprés la mort de ſon Pere. Les Eſtats ayant témoigné tous d'approuver ce deſſein, comme une choſe fort avantageuſe au bien & utilité de tous les peuples. Le Roy Aboulvalid s'eſtant un jour habillé fort ſuperbement, s'aſſit dans ſon Trône, & y fit aſſeoir le Prince Jacob Almanzor avec luy à ſa droite, & alors tous les Gouverneurs des Plaçes étant preſens, le Morabite

Curſi Almuleq, haut dais de trône.

Mahomet Algaſeli, qui eſtoit aſſis à la main gauche du Roy, ſe leva & dit ces paroles d'une haute & d'une intelligible voix, afin que tout le monde l'entendît : Cavaliers, Gouverneurs honorez, vertueux Gentils-hommes, & tous tant que vous eſtes icy preſens, le Roy Aboulvalid veut & ordonne que vous reconnoiſſiez le Prince Jacob Almanzor ſon fils legitime, qui eſt icy preſent, pour Maiſtre abſolu de tous ſes Royaumes aprés ſa mort, voulez-vous pas bien luy en préter le ſerment ? A quoy ils répondirent hautement, oüy, nous le voulons. Faites donc, reprit Algaſeli, pour marque de la fidelité que vous luy promettez, & de la poſſeſſion que dés à

preſent il va prendre de la Couronne, tout ce que le Roy & moy allons faire. Alors le Roy s'eſtant levé, prit ſon fils par la main, & l'aſſit dans ſon Trône, & le Prince ayant pris la main droite de ſon Pere, la baiſa pour marque de ſon obeïſſance. Le Pere de ſon coſté, pour marque de la benediction * qu'il luy donnoit, luy mit la main ſur la teſte, & baiſant auſſi la main de ſon fils, s'aſſit auprés de lui à ſa droite. Le Morabite Agaſeli fit la meſme choſe, & s'aſſit à ſa gauche, & aprés lui tous les Gouverneurs des Provinces lui ayant auſſi baiſé la main, un Alfaqui ayant apporté l'Alcoran envelopé dans une étoffe fort précieuſe, & l'ayant mis ſur une Table, le Mora-

Rida, benediction

bite Algaſeli ſe leva de ſon ſiege, & élevant ſa voix, afin d'eſtre entendu de toute l'aſſiſtance. Honorables Gouverneurs, dit il, & vertueux Chevaliers, & tous tant que vous eſtes icy preſens, ne jurez vous pas, & ne promettez-vous pas par le Dieu ſuprême, & par tout ce qui eſt contenu dans ce Livre de reconnoître & tenir toute voſtre vie, le Prince Jacob Almanzor pour voſtre Roy & Souverain de tous les Royaumes comme fils, & legitime heritier & ſucceſſeur du Roy Aboulvalid Abenacer ſon Pere? Et tous ayant répondu, oüy, nous le promettons. Que celui, reprit le Morabite, qui n'accomplira pas ce qu'il vient de promettre, ſoit donc déclaré

parjure,

parjure, infâme * & traiſtre à l'Eſtat, & que la malediction du Grand Dieu tombe ſur lui & ſur tous les ſiens. Toute l'aſſiſtance s'eſtant écriée, *Amen.* Et le Morabite ayant dit à haute voix, que pour la ſolemnité de leur ſerment de fidelité, tous euſſent à faire ce que le Roy & luy feroient: Le Roy s'eſtant levé, & ayant baiſé l'Alcoran, le mit ſur ſa teſte; le Morabite, & tous les Chefs & Gouverneurs firent la meſme choſe enſuite, chacun en leur ordre. Aprés quoy le Morabite s'eſtant levé de ſon ſiege, & ayant addreſſé la parole au Prince Jacob Almanzor; Voſtre Hauteſſe, lui dit-il, ne jure-t'elle pas, & ne promet-elle pas par le Tres-grand & Tres-haut, & par tout ce qui

* Noir, infâme, parjure.

eſt contenu dans ce Livre, en qualité de Roy & de Souverain de ces Royaumes, de rendre la Juſtice à ſes Sujets, & d'entretenir & garder tous les Privileges que les Rois ſes predeceſſeurs en general, & chacun d'eux en particulier, leur ont accordez; enſorte que vous les faiſiez vivre en paix, & ne ſouffriez pas qu'il leur ſoit fait aucun tort. Et le Prince ayant dit qu'oüy, & qu'il le juroit & promettoit. Prenez-y bien garde, reprit Algaſeli, car ſi vous ne le faites, la malediction de Dieu tombera ſur vous comme ſur un parjure. A quoy le Prince ayant répondu, *Amen.* Que voſtre Hauteſſe, continua-t'il, pour montrer qu'elle en fait un ſerment ſolemnel, faſſe donc comme moy. En diſant

ces mots, il prit le Livre & l'ayant baisé & mis sur sa teste, il le presenta au Prince qui en fit autant.

Cette ceremonie estant achevée, tous les Gouverneurs & Chefs des Troupes estant sortis devant le Prince, le mirent à cheval, & le promenerent en grande pompe par la Ville, aux fanfares de quantité d'instrumens : Et tous ayant mis pied à terre à la grande Mosquée, & y ayant fait leur priere, il revint avec la mesme pompe jusqu'au Palais, où le Roy son Pere l'attendoit, & où toute la Cavalcade finit & se separa.

Cette solemnité dura trois jours entiers, pendant lesquels ce ne fut que festins, concerts de Musique, jeux de Cannes,

& toutes les autres réjoüiſſances dont on put s'aviſer.

Ces trois jours que l'on avoit donnez à la joye eſtant paſſez, le Roy fit tenir encore une fois les Eſtats dans ſon Palais, pour confirmer & ratifier tout ce qui avoit eſté fait, & le Morabite en fit l'ouverture en ces termes. Illuſtres Capitaines, genereux Gouverneurs, braves Cavaliers qui eſtes icy tous preſens, ne confirmez-vous pas, & ne ratifiez-vous pas le ſerment de fidelité que vous avez preſté au Prince Jacob Almanzor, noſtre Souverain Seigneur, qui eſt icy preſent? Et tous ayant répondu qu'oüy, & dit expreſſément qu'ils le ratifioient. Que tous, pourſuivit-il, pour la concluſion d'un ſerment ſi ſolemnel,

ayent donc à faire ce que le Roy & moy ferons. En achevant ces mots le Roy se leva, & ayant pris l'Alcoran il le baisa, & le remit sur la table; il prit aussi la main du Prince son fils & la baisa, & aprés que le Morabite, & tous ceux qui composoient cette grande Assemblée, en eurent fait autant, ils furent congediez, aprés avoir tous receu quelques graces du Roy, qui estoit fort content de voir l'accomplissement d'une chose qu'il avoit tant souhaitée. Cette grande ceremonie se passa dans les dix premiers jours de la Lune de Rabeh le premier jour de l'année 104. de l'Egire.

Cette datte se rapporte à l'an 725. de N. S. au mois de Mars.

CHAPITRE XXX.

Mort d'Aboulvalid qui laisse à un de ses Parens, nommé Mahomet Amçari, *la Regence de l'Estat, pendant la Minorité de son Fils.*

ABoulvalid estoit fort aise de voir tous ses grands Royaumes en paix, & toutes les guerres & dissensions qu'il avoit esté obligé d'essuyer, entierement assoupies : Mais comme la rouë de la fortune tourne continuellement, & qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ait un bon-heur de durée & tout-à-fait accomply ; tout grand & tout-puissant qu'il estoit, il l'éprouva comme les

autres hommes : car il tomba dans une fiévre ſi opiniâtre & ſi violente, que quelque ſoin que priſſent les plus grands & les plus habiles Medecins du monde, qui eſtoient en ce tems-là, ils n'y purent apporter de remede. Ce Prince voyant donc que tout ce qu'on lui donnoit, lui faiſoit plus de mal que de bien, ſe reſolut de ne plus rien prendre du tout : & un jour en leur preſence, & en celle des principaux de ſa Cour, il dit qu'il voyoit bien que la volonté de Dieu eſtoit, qu'il mouruſt de cette maladie; qu'ainſi il les remercioit de toutes les peines qu'ils avoient priſes juſques-là, & qu'il n'avoit plus beſoin d'eux. Enſuite il leur donna congé, auſſi-bien qu'à tous ceux qui eſtoient au-

prés de son lit, & fit venir le Morabite Mahomet Algazeli, pour conferer avec lui de toutes choses, & pourvoir le mieux qu'il pourroit au gouvernement de son Estat, apres sa mort, qui estoit ce qui lui donnoit plus de peine. Car il voyoit bien que son fils estoit encore trop jeune, pour pouvoir contenir tant de peuples dans le devoir; & qu'il faloit necessairement donner la Regence de l'Estat à quelqu'un, pendant sa minorité. Il estoit fort embarassé à se determiner sur qui il devoit jetter les yeux; mais enfin il trouva avec Algazeli, qu'il n'y avoit personne plus habile, ny en qui on dust avoir plus de confiance, qu'en Mahomet Amçari, son parent fort proche. De sorte que l'ayant

fait venir, pour lui dire le choix qu'il avoit fait de sa personne; & Amçary lui ayant fait mille protestations de reconnoissance & de fidelité, il le nomma par son Testament, Regent & Lieutenant General de l'Empire, jusqu'à ce que son fils Almanzor fust en âge de gouverner.

Il ne vécut que fort peu de jours apres avoir declaré sa derniere volonté de cette maniere. Et comme il avoit gouverné avec beaucoup de douceur & de justice, ses funerailles, qui se firent avec un grand appareil, furent accompagnées d'un duëil veritable de tous les peuples, & de larmes qui partoient d'une douleur effective. Mahomet Amçary ayant pris aussi-tost le soin des affaires,

la Reine Mere se resolut, pour vivre dans la retraite, qui estoit bien seante à une veuve, pour avoir plus de soin de son fils, & le tenir en plus grande sureté, de se retirer avec lui dans la Maison de campagne, où s'estoit autrefois retiré le Caliphe Almanzor, son beaupere, & où il y avoit toutes sortes de commoditez.

Y estant donc allée s'enfermer avec toute sa Maison & celle du Roy son fils, Amçary qui se vit Maître absolu de l'Etat, & obey de tous les Gouverneurs de tous les Royaumes qui composent ce grand Empire, commença à sentir les mouvemens de l'ambition, & le desir de regner, qui se gliſſe peu à peu, comme un ver de terre, dans le cœur de tous les

hommes, qui du neant où ils eſtoient, ſe voyent élevez en authorité : Car apres avoir commencé à le piquer par de petites morſures, ils vinrent enfin à le ronger tout entier.

Ayant l'eſprit remply de cette penſée, & ne ſongeant qu'aux moyens de la faire reüſſir, il crut qu'il faloit commencer par gagner les principaux du Conſeil & de l'Armée, & les Gouverneurs des Villes & des Provinces, comme ceux qui avoient toutes les forces de l'Etat entre les mains : c'eſt pourquoy il ne perdit point d'occaſion de leur faire des preſens & des graces. Quand il en mouroit quelques-uns, il ne mettoit en leur place, que des gens dont il eſtoit tout-à-fait

Muthen, prests à le servir.

asſeuré * , & qu'il croyoit qui ne lui manqueroient pas au beſoin ; & faiſoit cela avec tant de diſſimulation , que comme il ne parloit de ſon deſſein à perſonne , perſonne ne s'en appercevoit auſſi. Enfin ayant diſpoſé toutes choſes à ſa fantaiſie , les ayant reduites au point qu'il jugeoit propre pour executer ſa trahiſon , il voulut ſe communiquer à un de ſes principaux amis, qu'il avoit fait Chef du Conſeil de guerre , nommé Aben Culeyman, qui lui dit franchement , que puiſqu'il lui demandoit ſon avis, il trouvoit de grands inconveniens à entreprendre une choſe de cette nature , tant que le Prince Jacob Almanzor ſon Maiſtre , ſeroit en vie. Car comme il eſtoit aymé de tou-

tes les creatures de ſon pere, ſans doute il y auroit beaucoup de Gouverneurs qui ſe declareroient pour luy ; Que cette entrepriſe paroiſtroit fort étrange aux Arabes, & qu'il y trouveroit de grandes difficultez dans les Provinces, où à ſon imitation, il n'y auroit point de Gouverneur qui ne vouluſt ſe faire Roy dans l'étenduë de ſon Gouvernement ; Qu'ainſi, au lieu que tout ce qu'il vouloit faire, n'eſtoit que pour augmenter ſon authorité, & eſtre abſolu & indépendant, il ſe trouveroit abyſmé dans la mer orageuſe des guerres que cauſeroit un tel renverſement * ; & qu'apres qu'il auroit ſouſlevé le peuple, il ne ſeroit plus en ſon pouvoir de le calmer. Ces raiſons ſemblerent fort

Satar, rebellion

pertinenres à Mahomet Amçary ; & comme il s'eſtoit toûjours bien trouvé de ſuivre les autres conſeils qu'Aben Culeyman lui avoit donnez , il voyoit bien que celuy qu'il lui donnoit alors , partoit d'un homme conſommé dans l'experience des affaires d'Eſtat : c'eſt pourquoy il ſongea à un expedient indubitable , qui eſtoit de ſe défaire du Prince Almanzor. Il eſtoit reſolu de ne communiquer cette penſée , qu'avec le meſme Aben Culeyman. Mais ce ſage Conſeiller tâchoit toûjours de le détourner doucement , & par les meilleures raiſons dont il ſe pouvoit aviſer , d'un ſi méchant deſſein ; ne pouvant approuver une cruauté ſi horrible , & une action ſi lâche &

ſi noire. Cependant comme il voyoit qu'il ne luy pouvoit ôter cette penſée de l'eſprit, il en avoit un furieux chagrin, & ayant enfin reſolu d'y donner remede, il crut qu'il eſtoit temps de découvrir le ſecret de cette trahiſon au Capitaine General, comme à ſon meilleur amy, & au plus fidele ſerviteur du Prince ſon Maiſtre. Muca fort ſurpris d'une telle infidelité, ayant confirmé ſon amy dans le deſſein qu'il avoit déja, de prévenir un ſi grand mal, apres avoir concerté enſemble ce qu'ils avoient à faire, & s'eſtre promis un fort grand ſecret, ils reſolurent qu'Aben Culeyman continuroit à mettre le Regent ſur cette matiere, dont il lui avoit fait confidence, & qu'il tâcheroit de dé-

couvrir par quel biais il pretendoit venir à bout de ſon deſſein, afin qu'ils puſſent par le meſme moyen rompre toutes ſes meſures.

Cela eſtant ainſi reſolu, Aben Culeyman ſe trouvant en particulier avec Amçary, ne manqua point de le mettre ſur ce Chapitre; & le Regent lui ayant dit, que trouvant les difficultez qu'il lui avoit faites, tout-à-fait raiſonnables, il eſtoit reſolu de les vaincre, en faiſant empoiſonner le Prince, apres quoy toutes choſes lui ſeroient aiſées. Aben Culeyman ayant répondu à cela, qu'il avoit raiſon; & ayant de la peine à cacher le chagrin qu'il en avoit, il ſortit d'avec lui le pluſtoſt qu'il lui fut poſſible, & fut en diligence en avertir

Muça

Muca. Ces deux fideles Serviteurs conſiderant la noirceur de l'action du Regent, & de quelle conſequence il eſtoit de ſonger aux moyens de ſauver le Prince leur Maiſtre, du peril qu'on lui preparoit, trouverent qu'il y avoit moins de mal d'oſter la vie au traiſtre Mahomet Amçary, & lui manquer en cette occaſion, que de lui garder le ſecret, pour eſtre traiſtres à leur Roy legitime. Ils reſolurent donc tous deux enſemble, afin de faire moins de bruit & de deſordre, de le prier à dîner un jour, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne dans le repas. Mais cependant, de peur que le Prince ne tombaſt dans le piege qu'on lui devoit tendre dans le tems qu'ils prendroient leurs meſu-

res pour un deſſein ſi hardy ; ils trouverent à propos d'avertir la Reyne de tout ce qui ſe paſſoit, afin qu'elle ſe donnaſt de garde de la trahiſon que l'on preparoit contre le Prince ſon fils. Muca s'en alla donc en diligence la trouver dans cette Maiſon de retraitte, dont j'ay parlé ; & l'ayant avertie de la perfidie du Regent, elle en fut fort affligée ; mais elle ſe conſola en même tems, d'avoir trouvé des gens aſſez fideles pour la lui découvrir. Muca ayant prié la Reyne de tenir la choſe fort ſecrete, comme il eſtoit important pour elle, pour ſon fils, & pour tout le Royaume ; & l'ayant aſſuré qu'elle pouvoit faire eſtat de lui, & qu'il eſtoit reſolu de mourir pour ſon ſervice, il s'en revint

en diligence à la Cour du Regent Mahomet.

CHAPITRE XXXI.

Le Regent Amçari voulant oſter la vie au Prince Almanzor, eſt découvert, & puny de ſa perfidie.

MAhomet Amçari ſongeant toûjours à faire mourir le Prince, & cherchant pour cela les voyes les plus ſeures & les plus ſourdes, fit faire une veſte fort riche pour luy en faire preſent, comme c'eſt la couſtume en de certains temps; & aprés l'avoir bien fait preparer avec un poiſon fort ſubtil, l'envoya au Prince avec mille autre preſens fort galants, & fort curieux.

Geybrim, robe empoiſonnée.

Tous ceux du Palais de la Reyne voyant déplier ces preſens, s'écrierent auſſi-toſt ſur la beauté de cette veſte, diſans tous que le Prince n'en pouvoit pas mettre une plus belle. Mais la Reine qui avoit peur qu'elle ne fuſt empoiſonnée, ne voulut jamais permettre qu'il la veſtiſt ce jour-là, ny meſme qu'il l'eſſayaſt: Et la nuit eſtant venuë, pour voir ſi elle avoit eu raiſon de craindre quelque choſe, elle la fit mettre ſur un grand levrier qui le lendemain au matin ſe trouva mort, la peau toute couverte de puſtules.

N'ayant donc plus alors aucun lieu de douter de la malice & du deſſein de Mahomet, cette genereuſe Princeſſe qui eſtoit fort aviſée, & qui avoit

le cœur au deſſus de ſon ſexe, ſans faire éclatter la choſe qu'elle avoit découverte, ny la reſolution qu'elle avoit priſe dans ſon eſprit de punir un tel attentat, envoya dire au Regent Mahomet Amçari, que le Prince ſeroit bien aiſe de le voir & elle auſſi, pour parler de quelque affaire de conſequence. Et comme elle ſçeut qu'il s'eſtoit mis en chemin, elle fit tenir à l'entrée de la porte tous ſes Gardes en armes comme pour luy faire honneur, mais avec ordre que perſonne des ſiens n'entraſt avec luy. Auſſitoſt qu'il fut entré, ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & l'amenerent en la preſence de la Reine, qui luy ayant reproché ſa perfidie, & luy ayant dit qu'elle ſçavoit toute ſa trahi-

son, fit venir un bourreau qu'elle avoit fait tenir là tout preſt pour cette executiou, & le fit égorger dans le baſſin d'une fontaine qui eſtoit dans le Chaſteau. Enſuitte ayant fait mettre ſon corps ſur un aſne le fit amener à Carbal, & le fit promener par toutes les ruës de cette ville, ſuivy des Crieurs publics, qui crioient à ſon de trompe qu'il eſtoit en cet eſtat pour avoir voulu empoiſonner ſon Roy, & s'emparer de la Couronne, & aprés l'avoir laiſſé dans la place publique, elle en fit mettre la teſte ſur la porte de la Ville.

Elle ne tarda guere à venir à Carbal avec le Prince ſon fils & entrant au Palais elle manda auſſi-toſt les deux fideles ſerviteurs, qui luy avoient dé-

couvert cette grande trahiſon; & leur dit que l'obligation qu'elle leur avoit du ſervice qu'ils venoient tous deux de luy rendre, eſtoit ſi grand, qu'elle ne ſçavoit comment leur témoigner la reconnoiſſance qu'elle en avoit; que la ſeule recompenſe qui y fuſt proportionnée, eſtoit la Regence de l'Eſtat, qu'elle avoit eu deſſein de la donner à l'un & à l'autre : Mais comme cette grande authorité qu'ils meritoient toutes deux également, ne ſe pouvoit partager, & qu'elle craignoit d'offenſer l'un d'eux, ſi elle le donnoit à l'autre; elle s'eſtoit reſoluë de gouverner le mieux qu'elle pourroit elle-meſme ſans donner ce titre à perſonne, mais qu'elle ſe conduiroit toûjours par leurs

conſeils, & qu'ils ſeroient toûjours les premiers de l'Eſtat aprés elle. Ils furent tous deux fort contents de cette reſolution, & eſtant venu nouvelle de quelque party qui ſe formoit en Occident, elle les envoya tous deux, comme ceux en qui elle avoit plus de confiance, ſçavoir Aben Culeyman dans le Royaume de Tunis, & Muca dans celuy de Maroq, avec une authorité entiere pour y contenir les peuples dans le devoir. Ils partirent donc de Carbal l'un & l'autre comblez d'honneur, & de témoignages d'eſtime & de tendreſſe que la Reyne & le Prince leur donnerent, & prirent la route du Ponant, où ils aborderent heureuſement. Mais peu aprés Aben Culeyman eſtant tombé malade

lade mourut en chemin. Muca s'occupa à remettre l'ordre dans le Royaume qu'il avoit quitté il y avoit ſi long-temps, & la Reine Omhalaire demeura ſeule Regente.

CHAPITRE XXXII.

Mort du Prince Almanzor, la Reine ſa mere en meurt peu de temps aprés de douleur, & Ali Abilhachek ſe fait proclamer Calife.

LA Reine Omhalaire mettoit toute ſon eſtude, & toute l'application de ſon eſprit à faire bien élever le Prince Jacob Almanzor ſon fils, qu'elle ne perdit point de veuë. Un jour donc qu'elle eſtoit allée

dîner avec luy, dans un Jardin, qui eſtoit hors de la Ville; le Prince, apres le dîner, ſe jetta ſur un lit, dans une ſalle, où il s'endormit; & une araignée l'ayant piqué ſur l'œil droit, le viſage luy enfla tellement, & luy cauſa de ſi grandes douleurs & des accidens ſi dangereux, qu'il ne vécut que ſept jours. La Reyne eut tant de regret de cette mort, que n'eſtant pas capable de recevoir aucune conſolation, ni de ſurvivre à un fils, pour qui elle avoit tant de tendreſſe, elle tomba dans une ſi grande langueur, que tous les remedes des Medecins ne pouvant rien faire à ſon mal, elle mourut quinze jours apres luy.

Ces deux morts ſi ſubites, & qui ſe ſuivirent de ſi prés,

cauſerent un grand étonnement dans la Cour, qui fut quelque tems dans une telle ſurpriſe, qu'on ne faiſoit que parler d'une choſe ſi extraordinaire. Mais enfin, comme on vint à ſonger qu'il n'y avoit perſonne de la race des Almanzors, à qui la Couronne appartinſt par ſucceſſion, les principaux Chefs des Arabes, & les Gouverneurs des Provinces commencerent à faire leurs brigues. Un d'eux nommé *Ali Abilhachek*, ſe trouvant avoir plus d'amis que les autres, ſe fit proclamer Caliphe; & aprés s'eſtre fait preſter ſerment de fidelité, & s'eſtre fait couronner avec la pompe, la ſolemnité & les réjoüiſſances, qui ont accoûtumé de ſe pratiquer en de ſemblables occa-

sions; il commença par recompenser ceux qui l'avoient élevé à la place où il estoit, leur donnant des Gouvernemens & des emplois; en sorte qu'il n'y eut personne à qui il ne fit quelque grace. Outre cela, il s'appliqua tout de bon à faire des reglemens sur tous les abus qui s'estoient introduits dans le Gouvernement, & à rendre la justice à tous ceux qui la lui demandoient, sans les faire languir: De sorte qu'il acquit en peu de tems, non seulement une grande reputation, mais aussi l'amitié de tous les peuples, qui s'estimoient fort heureux d'estre gouvernez par un si bon Roy.

Ainsi finit la lignée des Aboulvalids Almanzors.

Fin de la premiere Partie.

DP
101
.L8
1680
t.1
c.1
B.o F.d

4102802

11472

HAB 322A93

1/11